a 4858667

PQ
2153
.A43
Z57
1910
SMRS

MADAME D'ARBOUVILLE

DU MÊME AUTEUR

—

ÉTUDES D'HISTOIRE ROMANTIQUE

ALFRED DE VIGNY, 1 vol. in-8°, illustré, librairie F. Juven, *couronné par l'Académie Française* (1902).

SAINTE-BEUVE, son esprit, ses idées, ses mœurs. 2 vol. in-8°, illustrés de nombreux portraits et autographes. Société du Mercure de France (1904).

CORRESPONDANCE INÉDITE DE SAINTE-BEUVE AVEC M. ET MADAME JUSTE OLIVIER, DE LAUSANNE, publiée et annotée par Léon Séché. 1 vol. in-8°. Société du Mercure de France (1904).

LAMARTINE, de 1816 à 1830. Elvire et les Méditations. 1 vol. in-8°, illustré du portrait d'Elvire en héliogravure et d'autres portraits et autographes. Société du Mercure de France (1905).

ALFRED DE MUSSET, l'Homme et l'Œuvre, les Camarades, les Femmes. 2 vol. in-8°, illustrés de nombreuses planches, dont deux en héliogravure. Société du Mercure de France (1907).

CORRESPONDANCE D'ALFRED DE MUSSET, 1827-1857, recueillie et annotée par Léon Séché. Portrait de Musset en héliogravure et reproduction de dessins à la plume inédits et d'autographes de Musset. 1 vol. in-8°. Société du Mercure de France (1907).

HORTENSE ALLART DE MÉRITENS dans ses rapports avec Chateaubriand, Béranger, Lamennais, Sainte-Beuve, G. Sand et Mme d'Agoult. 1 vol. in-8°, illustré de portraits et autographes. Société du Mercure de France (1908).

LETTRES INÉDITES DE HORTENSE ALLART DE MÉRITENS A SAINTE-BEUVE, publiées et annotées par Léon Séché. Portrait et autographe. 1 vol. in-8°. Société du Mercure de France (1908).

LE CÉNACLE DE LA MUSE FRANÇAISE (1823-1827). illustré de portraits et d'un frontispice allégorique de la Muse française. Société du Mercure de France (1909).

LE ROMAN DE LAMARTINE, 1 vol. in-18 illustré, Librairie Fayard (1909).

Pour paraître prochainement :

DELPHINE GAY (*Mme Emile de Girardin*).

LE CÉNACLE DE JOSEPH DELORME (1827-1830).

En préparation :

VARIÉTÉS ROMANTIQUES.

ANTHOLOGIE DES POÈTES ROMANTIQUES.

LÉON SÉCHÉ

—

MUSES ROMANTIQUES

—

Madame d'Arbouville

d'après ses lettres à

Sainte-Beuve

1846-1850

(Documents inédits)

VUES ET AUTOGRAPHE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMX

JUSTIFICATION DU TIRAGE

472

LETTRE-DÉDICACE

A M. le baron Claude de Barante.

S'il est un nom que j'aie plaisir à inscrire en tête de ce livre, c'est le vôtre, cher Monsieur, et je tiens à dire publiquement pourquoi. Voilà près de vingt ans que nous nous connaissons. Cela ne nous rajeunit ni l'un ni l'autre, mais en ce qui me concerne j'éprouve une certaine fierté de cette amitié fidèle. Oui, voilà vingt ans que vous êtes le pourvoyeur diligent de mes livres. Depuis mes *Derniers Jansénistes*, qui vous doivent tant, jusqu'au *Cénacle de la Muse française*, que suivra bientôt *le Cénacle de Joseph Delorme*, il n'est pas un seul de mes ouvrages auquel vous n'ayez apporté votre pierre, sous forme de lettres privées ou de notes précieuses. C'est au point que, lorsque je me trouve embarrassé, je me tourne instinctivement vers vous, et il est bien rare que ce soit en vain : les archives du château de Barante sont si riches,

et vous êtes si obligeant ! Souffrez donc que je vous remercie aujourd'hui en bloc de tout ce que vous avez fait pour moi, et du même coup pour les lettres, en vous dédiant ce livre sur Mme d'Arbouville. Il vous appartenait bien un peu déjà par droit de naissance, puisque cette charmante femme était la nièce de votre illustre aïeul.

Vous savez quel culte j'ai pour elle, et que je l'ai défendue sans hésiter contre les insinuations perfides d'un ancien secrétaire de Sainte-Beuve (1). Certes, je ne me doutais pas alors que j'aurais l'honneur un jour de publier ses lettres au critique des *Lundis*. J'en ai d'autant plus de reconnaissance à M. Jules Troubat qu'elles me donnent raison sur toute la ligne.

Mais de cela j'étais si convaincu que, d'avance, j'en aurais mis ma main au feu. J'en avais d'abord pour garant la conduite même de Sainte-Beuve pendant la vie et après la mort de Mme d'Arbouville. Il semble qu'en s'enfermant, à son endroit, dans un triple silence, il ait voulu se faire pardonner ses indiscrétions coupables envers Mme Victor Hugo, et marquer ainsi la différence qu'il y eut et qu'il faisait entre elles. Il est hors de doute qu'elles

(1) Pons : *Sainte-Beuve et ses Inconnues*.

furent les deux seules passions de sa vie. Mais la seconde dura plus longtemps que la première, précisément parce qu'elle ne fut pas entièrement satisfaite, et ce ne fut pas de sa faute si elle ne dura pas davantage encore. Si Mme d'Arbouville avait pris Sainte-Beuve au mot et lui avait cédé, lorsqu'il lui disait que, « pour que l'amitié entre homme et femme soit durable, il faut qu'à un moment aussi court, aussi fugitif que l'on voudra, il y ait eu abandon et faiblesse », elle n'aurait probablement pas été aimée et désirée dix ans durant, comme elle le fut ! C'est toujours l'histoire d'Elvire : l'amour pur, qu'on le veuille ou non, est le seul qui ait chance de laisser à l'homme — pourvu qu'il ait le cœur haut placé — un souvenir, des regrets éternels.

Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de remarquable dans la passion de Sainte-Beuve pour Mme Hugo et Mme d'Arbouville, c'est qu'elles incarnent aux yeux de l'histoire les deux premières phases littéraires de sa vie. Nous savions déjà qu'il avait été retenu dans le monde romantique « par le fait d'un charme ». C'est par un charme de la même nature que, de 1840 à 1850, il fit, malgré lui, figure de mondain, car, de son propre aveu, il n'était point né pour le monde.

On s'est demandé quelquefois, et l'on me demandait hier encore, quelle eût été son attitude politique si Mme d'Arbouville avait assez vécu pour voir les dix premières années de l'Empire? J'avoue n'avoir point d'opinion à cet égard. Il me paraît bien difficile de dire *ex cathedrâ* ce qu'il eût fait dans ces circonstances, mais étant données les raisons pour lesquelles il se rallia à l'Empire — et ce fut autant par amour de l'ordre que par ambition personnelle — je ne crois pas que Mme d'Arbouville eût été assez forte pour l'empêcher de faire cette évolution, si elle y avait été contraire, car le cœur et l'esprit n'étaient pas très bien accouplés chez Sainte-Beuve, et le second, quand besoin était, savait imposer silence au premier. Mais ce dont je suis sûr — et ici je m'appuie sur les lettres de Mme d'Arbouville — c'est que cette noble femme emporta le cœur de Sainte-Beuve avec elle. A partir de sa mort, il n'eut plus que des liaisons fugitives et quelques velléités de faire une fin digne d'elle. Qu'est-ce, par exemple, que son petit roman avec Ondine Valmore, sinon l'arrière-parfum du lis et de la rose qu'il avait respiré dix ans dans son intimité? N'a-t-il pas dit lui-même, dans un sonnet daté de Liège, pendant qu'elle était malade à Lyon, que, sans manquer au

chagrin qu'il devait à l'amour, il avait « vu la fleur d'avril et rappris l'innocence » ?

Les lettres de Mme d'Arbouville à Sainte-Beuve vont permettre aux amis du grand critique d'achever le tour de son personnage. N'auraient-elles que cet intérêt, qu'elles seraient déjà passablement précieuses. Mais elles en ont un autre qui prime à mes yeux celui-là, c'est de faire à leur auteur une figure à part dans la classe de nos épistolières de marque; encore n'en avons-nous qu'une partie et ne nous donnent-elles qu'un brillant aperçu de ce que Mme d'Arbouville était capable de faire en ce genre. Elle lâche, en effet, difficilement la bride à sa plume. Soit réserve naturelle, soit coquetterie ou crainte de passer pour un bas-bleu — et c'était sa grande peur — elle ne dit ordinairement que la moitié de ce qu'elle pourrait dire; il faut que Sainte-Beuve la pousse à bout sur un sujet qui lui tient au cœur, pour qu'elle charge à fond, comme dans sa lettre du Vendredi-Saint ou dans sa lettre sur *Port-Royal*. Celles-là sont étendues, éloquentes, et d'une élévation d'esprit peu commune. Ce ne sont pourtant pas les meilleures. Les plus belles et les plus touchantes sont celles qu'elle écrivit à Sainte-Beuve, dans

les derniers temps de sa vie, sous les griffes du vautour qui lui rongeait les chairs. Véritables élégies en prose, elle y a mis toute la tristesse et toute la résignation chrétienne d'un cœur aimant qui voit venir la mort. Bref, l'ensemble de cette correspondance donne l'impression d'une âme du dix-huitième siècle qui aurait été trempée dans les eaux spiritualistes du dix-neuvième, âme sentimentale et sensée, tour à tour enjouée et mélancolique, à qui l'on pouvait tout dire et qui avait réponse à tout, mais qui, sur le chapitre des mœurs, en ce qui la touchait tout au moins, se montrait intraitable.

Et voilà pourquoi j'estime avec Sainte-Beuve que Mme d'Arbouville méritait d'être connue autrement que par ses œuvres d'imagination, poésies et nouvelles, qui sont déjà d'une femme assez distinguée.

Croyez, cher Monsieur le baron, à mes sentiments affectueux et dévoués.

LÉON SÉCHÉ.

Cabourg, 4 août 1909.

AVANT-PROPOS

Il y a cinq ans environ, m'occupant des amies de Sainte-Beuve, je terminais ainsi le chapitre que j'avais consacré à Mme d'Arbouville :

« ... Il (Sainte-Beuve) a écrit quelque part au bas « d'une page : Mme d'Arbouville, une femme que « l'avenir aussi connaîtra. Peut-être pensait-il alors « à la publication lointaine des lettres qu'elle lui « avait écrites et qu'il gardait religieusement. Elles « doivent être très belles, en effet, et quant à moi « je fais des vœux pour qu'elles voient le jour le « plus tôt possible. C'est déjà trop que nous soyons « à tout jamais privés de celles que Sainte-Beuve « adressa à la divine créature dont il a dit, dans « une heure de mélancolie et de suprême regret : « Le soir de la vie appartient de droit à celle à qui « l'on a dû le dernier rayon (1). »

(1) Cf. notre ouvrage : *Sainte-Beuve, son esprit, ses idées, ses*

Mes vœux ont été exaucés. M. Jules Troubat, que je ne saurais trop remercier de cette nouvelle marque d'affectueuse estime, a bien voulu me confier les lettres de Mme d'Arbouville qu'il a héritées de son maître. Encore en manque-t-il un certain nombre. Oui, dans cette correspondance précieuse, il existe une lacune de cinq années au moins que je ne m'explique que d'une seule manière. En 1845, à la suite d'une brouille provoquée par le dissentiment auquel il est fait allusion dans *le Clou d'or*, je crois que Sainte-Beuve rendit à son amie les lettres qu'elle lui avait adressées, de 1840 à cette date. Autrement il serait incompréhensible que les lettres de Mme d'Arbouville qui font l'objet de cette étude n'embrassassent que la période comprise entre 1846 et 1850, les rapports de Sainte-Beuve avec elle remontant, comme je l'ai dit, à l'année 1840.

Quoi qu'il en soit, ce qui frappe tout d'abord dans les lettres de Mme d'Arbouville, c'est qu'elles sont contemporaines de celles d'Hortense Allart de Méritens au critique des *Lundis*. Le dévergondage de l'esprit et des mœurs d'un côté, la sagesse et la

mœurs, t. II, p. 169. Comme je l'ai dit à cette page, les lettres de Sainte-Beuve furent brûlées après la mort de Mme d'Arbouville, et sur sa recommandation expresse, par M. d'Arbouville lui-même.

pureté de l'autre, et Sainte-Beuve s'agitant, dix ans durant, entre les deux, sans pouvoir obtenir de Sophie les faveurs qu'Hortense était si fière de lui avoir accordées, voilà, n'est-il pas vrai, un spectacle assez piquant!... Ah! comme je comprends, à présent, qu'Hortense se soit demandé tant de fois, dans les premières années de ses relations avec Sainte-Beuve, quelle pouvait bien être la déesse qui retenait ainsi loin d'elle l'homme à l'esprit pervers et charmant tout ensemble qui lui avait abandonné si prestement son manteau! A force de chercher, elle avait fini par la découvrir. Elle écrivait à l'auteur de *Volupté*, le 2 avril 1845 : « Il n'y a qu'une chose que je désirerais savoir, c'est qui nous a remplacées, de moi et de Marie (1), car nous avons disparu toutes les deux, et on n'en nomme qu'une aujourd'hui (2). »

Disparu! pas précisément, mais dès que sa curiosité avait été satisfaite du côté sensuel, Sainte-Beuve s'était arrangé de façon à ne voir Hortense que de loin en loin — de peur des rechutes, et le temps qu'il aurait pu passer si agréablement avec

(1) Mme d'Agoult.
(2) *Lettres inédites d'Hortense Allart de Méritens à Sainte-Beuve*. Librairie du *Mercure de France*, 1907.

elle dans sa petite maison d'Herblay, il le donnait presque tout entier à Mme d'Arbouville. Et qu'on ne dise pas qu'en agissant de la sorte il lâchait la proie pour l'ombre! Sainte-Beuve ne semble avoir redouté qu'une chose dans sa vie, c'est de devenir la proie d'une femme. Il a dit dans le sonnet final du *Livre d'amour* :

> Je voulais la nuance et j'ai gâté l'ardeur.

Là est l'explication de sa conduite envers celles qui lui sourirent. Comme tous les intellectuels qui ont souci de leur santé, il savait régler ses plaisirs. Il ne refusait pas de payer son tribut à l'amour, mais il entendait rester le maître du moment. Si Mme d'Arbouville était entrée dans ses vues, je crois qu'il aurait eu avec elle un amour de tout repos, mais elle n'avait pas appris la morale dans Sénac de Meilhan. Toute arrière-petite-fille qu'elle était de Mme d'Houdetot, l'amie de Jean-Jacques, elle avait des mœurs et une conception de l'amour toutes différentes de celles du dix-huitième siècle finissant. Certes, elle était heureuse qu'on lui fît la cour, elle était très fière des hommages qu'on voulait bien lui rendre, mais il ne fallait pas en espérer un autre prix que ce qu'en

peut donner une femme du monde, aimable et vertueuse. Or, ce fut justement entre elle et Sainte-Beuve un perpétuel sujet de discussions, de reproches et de bouderies. Elle avait beau lui signifier, sur un ton qui ne permettait aucune méprise, qu'elle ne franchirait pas les sages limites de l'amitié, même amoureuse, il ne pouvait en prendre son parti et la harcela jusque sur son lit de souffrances (1). Il avait mis son bonheur à posséder entièrement — ne fût-ce qu'une fois et pour *la nuance* — cette âme charmante qui avait fini par occuper la première place dans sa vie, comme il avait fini par occuper la première place dans la sienne; ce bonheur lui ayant manqué, il s'en montra toujours inconsolable.

Les lettres de Mme d'Arbouville que nous publions aujourd'hui portent la trace du long combat que se livrèrent ces deux êtres si peu faits en apparence pour se comprendre, et qui s'aimèrent pourtant

(1) N'a-t-il pas dit lui-même dans une des poésies qu'il a faites sur elle :

En me voyant gémir, votre froide paupière
M'a refermé d'abord ce beau ciel que j'aimais,
Comme aux portes d'Enfer, de vos lèvres de pierre,
Vous m'avez opposé pour premier mot : *Jamais !*

(*A Elle qui était allée entendre des scènes de l'opéra d'Orphée.*)

d'un amour si jaloux d'un côté, et de l'autre si pur! Que serait-ce des lettres de Sainte-Beuve! Mais elles n'ont pas toutes été détruites. Il en avait gardé quelques-unes, en brouillon ou en copie, que M. Jules Troubat a publiées dans *le Clou d'or*, et celles-là suffisent pour nous donner une idée des autres.

CHAPITRE PREMIER

LE CLOU D'OR

Sophie de Bazancourt. — Ses origines, son éducation, son esprit. — Comment Sainte-Beuve fut présenté à Mme d'Arbouville. — Sainte-Beuve mondain. — Les *Poésies de ma grand'tante*. — Premiers ouvrages en prose de Mme d'Arbouville. — Ce que Sainte-Beuve en écrivait à Juste Olivier. — Un article de Ch. Lelitte. — *Le Livre d'amour*. — Dispositions testamentaires de Sainte-Beuve en 1848. — *Le Clou d'or*. — Lettres en réponse de Mme d'Arbouville. — Sa longanimité envers Sainte-Beuve. — Un siège de dix ans. — Amitié modèle. — Comme quoi Sainte-Beuve ne se consola jamais de n'avoir pas possédé son amie.

Née à Paris le 29 octobre 1810, Sophie de Bazancourt était la fille du général de ce nom et la nièce de MM. Molé et de Barante. Elevée très chrétiennement par sa mère, Elisa d'Houdetot, on l'avait mariée, à vingt-deux ans, à M. Loyré d'Arbouville, qui en avait trente-quatre. Elle était plutôt mal de figure, elle avait des traits forts et de gros yeux ressortis qui, de prime abord, disposaient peu en sa faveur, mais dès qu'elle ouvrait

la bouche on oubliait sa laideur relative. Elle était, en effet, très spirituelle, et son esprit, qu'elle avait embelli, par une forte culture, de toutes les séductions, de toutes les grâces, était à la fois sérieux et léger, délicat et charmant. Elle pouvait soutenir une conversation avec n'importe qui sur n'importe quel sujet. Avec cela modeste, ennemie du bruit, et le cœur sur la main. C'était plus qu'il n'en fallait pour lui faire une petite cour; aussi, lorsqu'après le départ de son mari pour l'Afrique Mme d'Arbouville vint s'établir à Paris, fut-elle tout de suite très entourée.

Sainte-Beuve fut un de ses premiers visiteurs. Il lui avait été présenté par M. Molé, qu'il voyait beaucoup depuis son retour de Lausanne, et *Port-Royal* aidant — car elle était au fond quelque peu janséniste — ils s'étaient sentis presque aussitôt attirés l'un vers l'autre. N'oublions pas que le premier volume de *Port-Royal* parut en 1840 et qu'il eut un grand succès dans le monde. C'est même à la faveur de cet événement littéraire que Sainte-Beuve vit toutes les portes s'ouvrir devant lui et qu'il devint malgré lui mondain (1). Je dis « malgré lui »,

(1) Il écrivait à Juste Olivier, le 19 février 1841 : « Je suis des plus mondains cet hiver, probablement pour me distraire des graves

parce qu'il n'aimait pas le monde (1). Outre qu'il était solitaire et casanier de sa nature, il était très jaloux de son indépendance et craignait de la perdre dans la fréquentation des salons à la mode. Et le fait est que, de 1840 à 1850, il a porté plus d'un jugement qui se ressent de son commerce avec les châtelains du Marais, de Châtenay et de Champlâtreux. Mais l'ambition fait faire bien des choses. Depuis 1839, Sainte-Beuve rêvait d'entrer à l'Académie Française, et comme les clefs de la Maison passaient pour être aux mains des doctrinaires, il leur faisait toutes sortes d'avances — se promettant, d'ailleurs, une fois admis sous la Coupole, de se retirer peu à peu du monde et de vivre au milieu de ses livres. Mais il avait compté sans l'amour. Quand il fut de l'Académie, il s'aperçut qu'il avait un fil rose à la patte. Le couper c'était blesser la main qui l'avait noué, et quant au salon de la place Vendôme (2), il s'y sentait ramené chaque

douleurs d'il y a quelques mois. Je vais partout où l'on m'invite, de sorte que je ne saurais dire où je ne vais pas, ne fût-ce qu'une ou deux fois. » (*Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier*. Librairie du *Mercure de France*, 1904.)

(1) On lit dans *le Clou d'or* : « Je ne suis pas fait pour le monde qu'à la rencontre et au passage ; mais d'habitude, de liaison ordinaire, point. Ceci me reprend et éclate dès que j'ai un moment à voir clair et à respirer. »

(2) Mme d'Arbouville habitait place Vendôme, n° 10, dans l'hôtel de la baronne de Graffenried-Villars, sa cousine-germaine.

jour par un charme de la même nature que celui qui l'avait retenu autrefois dans le Cénacle de la rue Notre-Dame-des-Champs. Le charme, à un moment donné, devint même si prenant qu'il n'hésita pas à déclarer sa flamme à Mme d'Arbouville. Ouvrez le petit livre à couverture bleue du *Clou d'or*, les quelques lettres qui en forment l'intrigue vont du commencement de juillet à la fin d'octobre 1844. Or, Sainte-Beuve avait été élu à l'Académie le 14 mars de la même année. S'il avait attendu cette élection pour partir en guerre avec les flèches d'Eros, certes il n'avait pas perdu de temps. La vérité, c'est que, depuis quatre ans, il avait donné des gages sérieux d'intérêt et d'amitié à Mme d'Arbouville et qu'il avait été payé de retour. Dès qu'il avait su par le recueil anonyme des *Poésies de ma grand'tante* à quelle âme tendre, religieuse et poétique il avait affaire, notre Joseph Delorme, qui n'avait pas encore entièrement perdu la foi, avait pris sa figure de petit saint Jean ; il s'était montré doux et humble de cœur, discret, câlin, timide et parlant bas, pour s'insinuer plus sûrement dans les bonnes grâces de Diane, car, bien que Mme d'Arbouville n'eût rien physiquement de la sœur d'Apollon, il suffisait qu'elle fût jeune.

aimable, et qu'elle jouât de la lyre, pour qu'il la vît sous les traits de Diane chasseresse (1). Il l'avait encouragée à cultiver les Muses, à répandre son esprit dans de petites nouvelles en prose dont, au besoin, il s'offrait à lui fournir le thème. Et lorsque, en 1843, elle s'était décidée à réunir en volume ses premières nouvelles (2), il s'était fait son chevalier servant auprès des journaux et des revues où il avait quelque influence, mais sans paraître, et en recommandant bien de ne pas nommer l'auteur, qui désirait rester voilé. « Les affections bien vraies, écrivait-il alors à Juste Olivier, ont leur pudeur et craignent d'en trop dire devant tous. » Aussi, à la *Revue des Deux Mondes*, avait-il passé la plume à Charles Labitte qui, pour plus de précaution, afin de ne pas le trahir, avait signé l'article du pseudonyme de Lagenevais (3).

Tant d'égards et de délicatesse, s'ajoutant à mille

(1) Ne l'a-t-il pas définie ainsi un jour : « Jeune femme charmante, un peu Diane, sans enfants. Restée enfant et plus jeune que son âge. Pas jolie, mais mieux. » Et ne l'a-t-il pas chantée dans un rondeau dédié « à une belle chasseresse », qui commence par ce vers :

Doux vents d'automne, attiédissez l'amie !

(*Poésies complètes*, t. I, p. 211.)

(2) Ce petit volume, non mis dans le commerce, renfermait trois nouvelles : *Marie-Madeleine*, *Une Vie heureuse* et *Résignation*.

(3) Cet article parut dans la livraison du 15 mai 1843 de *la Revue des Deux Mondes*.

prévenances, avaient touché Mme d'Arbouville au bon endroit. Mais il y a mieux. La même année, après avoir passé au Marais et à Champlâtreux une partie de l'été auprès d'elle, il l'avait couchée sur son testament. Comment cela ? Mon Dieu, oui! soit qu'il se sentît malade ou qu'il fût dégoûté de la vie, il avait pris — au mois de décembre 1843 — toutes ses dispositions en vue de la mort. Et il avait légué par testament à Mme d'Arbouville quelques-uns de ses livres préférés, dont *l'Imitation de Jésus-Christ* et un exemplaire de la *Valérie* de Mme de Krüdner — le sacré mêlé au profane. Le sut-elle ? Je ne pourrais le dire, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle eut communication à ce moment du *Livre d'amour* qu'il avait fait imprimer en cachette et en nombre, voulant que ce mauvais livre lui survive, et qu'après l'avoir lu elle le lui rendît avec ces simples mots : « Pourquoi n'êtes-vous pas resté sur *les Consolations?* »

C'était lui dire : Si vous avez cru par cette lecture exciter ma jalousie, vous vous êtes trompé! Et, en effet, rien ne devait avoir raison de sa vertu. Cela n'empêcha pas Sainte-Beuve de lui livrer un combat en règle. Mais il ne faudrait pas croire qu'il agit brutalement, comme quelqu'un de pressé qui

veut emporter la place d'assaut. Oh ! non, cela n'était ni dans son tempérament ni dans sa tactique habituelle. Il procéda par des travaux d'approche, par des allusions plus ou moins directes, suivies parfois de mots assez durs, qu'il retirait le lendemain dans la conversation ou dans une lettre d'excuses. Comme tous les amoureux timides, il se promettait tous les jours de brusquer les choses, de la mettre au pied du mur, pour en finir avec une situation devenue intolérable, et, quand il était devant elle, il ne lui disait pas le quart de ce qu'il brûlait de lui dire. Alors il recourait au papier, qui porte tout. Là, par exemple, il se payait d'audace, il allait jusqu'au bout de sa pensée et quelquefois beaucoup plus loin. Il lui reprochait de se faire trop humble, de ne rien demander, d'être reconnaissante de tout, d'avoir allumé en lui, par des lueurs ou des éclairs, un foyer d'amour et d'espérance qui maintenant s'éteignait par degrés, faute d'être entretenu par un de ces sourires qui valent une promesse. Il lui écrivait un jour :

« Quoi ! n'y a-t-il pas un autre langage, une étincelle, un accent ? Quoi ! au lieu de dire : « Je suis reconnaissante de tout, de si peu que ce soit », on ne peut pas dire à certain jour : « Oui, je suis

exigeante, oui, je ne veux et ne puis rien donner, mais je veux qu'on me donne, j'y consens ; vous en souffrez, et moi, je vous en remercie. » Oh ! que cette amitié d'une même teinte, voyez-vous, me mènera à mal... C'est triste, chère Madame, de si peu s'entendre ; je finirai un jour loin de vous, loin de votre monde que je finirai par exécrer. En disant cela, j'y vais une fois encore, mais un peu de vérité m'échappe, quoi que j'en aie. Je suis homme à tout faire un certain jour pour m'arracher à ce qui eût pu être si doux, en restant si pur. Ce que je dis là va me perdre ; vous me répondrez que vous n'y comprenez plus rien, que c'est en contradiction avec hier. Tel est le cœur, le pauvre cœur auquel il peut arriver toute la douleur, toute l'amertume, toute l'agonie mortelle, sans que cela altère le moins du monde la douce et ineffable pâleur de vos rêveries. — Pardon, mais qu'au moins vous sachiez le mal que vous faites. C'est quelque chose qui, avant d'expirer, se débat (1). »

Et le lendemain c'était une autre antienne :

« Vous êtes-vous jamais demandé ce que devient pendant des mois un cœur ardent, malade, fatigué,

(1) *Le Clou d'or.*

tel que (sans bien le définir) vous connaissez le mien, — ce que devient ce cœur livré à lui-même, sans espoir, sans consolation, dans la solitude, et à quels excès il peut se porter, au point de se consumer, de s'user, de s'altérer et de s'aliéner? A quels excès, à quel suicide moral en quelque sorte, on peut ainsi se porter contre soi-même, quand on sent que ce secours, tel qu'on le désirerait, ne vient pas, ne viendra pas? Il est impossible qu'avec votre esprit, avec votre cœur, vous ne vous soyez pas posé la question, et pourtant vous avez agi constamment comme ne la soupçonnant même pas : pendant des mois j'ai pu mesurer la limite d'une affection que je ne puis croire indéfinie. J'ai touché cette limite; bien plus, je m'y suis heurté à chaque minute, à chaque point du temps, et elle est restée, cette limite, fixe, invariable, inébranlable.

« Pendant ce temps, pas un mot, mais pas un! n'est échappé de votre plume, qui sentît l'abandon, qui dérogeât aux lignes rigoureuses que vous vous étiez prescrites. Vous avez tenu rigoureusement ce que vous aviez résolu d'avance. Si quelqu'un, écrivant une lettre dans un moment d'émotion où la main tremble, s'était dit de n'écrire que sur une feuille de papier bien réglée, de manière à ce que

pas une ligne ne fût droite, il aurait fait matériellement ce que vous avez su faire au moral. Il m'a été impossible de ne pas reconnaître et ressentir tout cela.

« Je sais tous les obstacles, je les apprécie, je crois avoir montré que je n'avais pas le dessein (quand j'en aurais eu la possibilité) d'abuser d'une situation aussi entourée et aussi délicate ; mais enfin il n'y a eu aucun abandon, aucun mot qui répondît à ceux que j'implorais. Je sais maintenant ou jamais la mesure de cette affection ; je sais ce que c'est que de faire dépendre son bonheur unique de vous, d'une parole de vous.

« Pendant des mois, dans la solitude, mon cœur a travaillé sur lui-même, contre lui-même ; on voyait de loin ce travail, et on l'a laissé s'accomplir. Qu'espérait-on qu'il en sortirait ? Il en sort aujourd'hui des cendres.

« Il me serait impossible, en prolongeant, de ne pas laisser échapper quelque mot qui marquât l'irritation et l'amertume ; et je dois me les interdire aujourd'hui. Nous avions paru, dans ces derniers temps, tout remettre à je ne sais quelle grande conversation que je savais presque aussi impossible que le reste. Cette conversation, aujourd'hui, ne

mènerait à rien, n'apprendrait rien que nous ne puissions savoir déjà; le mieux est de ne pas se l'accorder. — De quelle explication avons-nous besoin? — Ce qui est sûr pour moi, c'est que la continuation de cette liaison engendrerait en moi des sentiments qu'on doit étouffer, et m'amènerait presque à haïr ce que j'ai eu de trop cher, ce que je reconnais si aimable à tant d'égards, et ce que je dois toujours respecter. Dans de tels cas, dès qu'on le peut et qu'on s'en croit la force, il faut rompre, délier, taire, ensevelir. Ainsi seulement il peut rester place avec le temps à quelque chose encore de tristement affectueux. »

Et Sainte-Beuve terminait cette missive par cette menace qui m'a tout l'air d'avoir été suivie d'effet :

« J'ai hâte de rendre ce que j'ai reçu de lettres, et je les renverrai dès que j'en verrai le moyen. Quant aux miennes, je désire expressément qu'elles soient détruites, brûlées, en un mot qu'*elles ne subsistent* plus. Celle-ci est la dernière que je voudrais avoir à adresser. Je demande pardon de ne rien ajouter. Quelles paroles rendraient ce qui convient? Il n'y a que le respect, la tristesse et le silence. »

Tel est le ton des lettres du *Clou d'or*. Mais

elles renferment de ci de là des choses beaucoup plus désobligeantes, ne fût-ce que ce passage : « Une femme qui accomplit ses devoirs conjugaux, qui révère ses trente-six tantes, qui craindrait d'aliéner son confesseur, qui ne voudrait pas non plus manquer d'une heure un bal du Luxembourg ou des Ambassades, et qui à la fois réclame pour elle en sus le plus platonique et le plus vif des amants, — enfer ! enfer ! »

Plus d'un, j'en suis certain, s'étonnera que Mme d'Arbouville n'ait pas coupé court à cette correspondance en tirant sa révérence à Sainte-Beuve. Assurément, elle aurait pu le faire sans passer pour trop susceptible, mais vous savez qu'en amour les choses qui paraissent aux autres les plus dures ne sont pas toujours les plus désagréables aux intéressés. Et la femme qui les reçoit en plein visage, pourvu qu'elle ait un peu d'esprit, le cœur tendre, au lieu de s'en fâcher, se contente ordinairement d'en sourire — ou d'en pleurer. C'est ce que semble avoir fait Mme d'Arbouville. Nous n'avons pas ses réponses aux lettres du *Clou d'or*, mais dans celles qu'elle adressa postérieurement à Sainte-Beuve, il y en a quelques-unes qu'on dirait être du même temps, ce qui prouve que le sujet de cette discus-

sion ne fut jamais entre eux complètement épuisé. Les voici :

S. d. 7 h. du matin.

« Je vous écris trois mots à la hâte avant l'office. Je vous remercie de votre lettre. Du moins sous les reproches et le ressentiment elle laisse entrevoir un peu d'affection. Je vous comprends. Mais comprenez-moi aussi avec douceur. Vous n'êtes pas sur moi dans la nuance vraie ; oui j'aime le *bien* et ai besoin du *bien* autour de moi, mais c'est sans rien d'austère, cela laisse toute place à la sympathie, à l'affection, à l'intérêt, presque au regret. Je ne suis pas cet être froid et inébranlable que vous rêvez, mais simplement un cœur pur, triste, rêveur, souvent ému et si découragé dès sa jeunesse qu'il n'a demandé à la vie d'autre bonheur que le repos, une certaine élévation de sentiments, une certaine droiture qui console et soutient. Mes amis sont mon seul bonheur. Vous savez quelle place vous avez parmi eux. J'ai prié Dieu pour vous, et il me semble qu'il vous enverra si ce n'est joie et bonheur, du moins un peu de sérénité, et le sentiment qui fait qu'on tient à ses amis et qu'on ne songe pas à s'en séparer — le

sentiment qui fait qu'on pardonne au lieu de s'aigrir, le sentiment qui rapproche les cœurs et fonde les solides amitiés de la fin de la vie. — Merci. »

Champlâtreux, ce 9 septembre [1846].

« Votre lettre m'a fait beaucoup de peine. C'est pour moi un chagrin sérieux que de vous entendre dire que vous êtes malheureux. C'est pour moi d'autant plus un chagrin que je sens qu'il n'en devrait pas être ainsi. C'est une œuvre d'amertume dont vous êtes vous-même l'auteur, les circonstances ne s'y prêtant pas. C'est peut-être ce qui m'a portée avec une franchise dont je fais excuse à vous montrer les coins de votre caractère qui faisaient obstacle au repos et à la douceur de vos pensées. Si vous m'eussiez entendue parler de vous à d'autres, vous eussiez vu que je connais bien les qualités précieuses qui vous distinguent. Malheureusement vos qualités sont pour les autres. Les inconvénients de votre caractère sont pour vous et nuisent à votre bonheur. Voilà comment ils atteignent vos amis. Comment, avec le dévouement que vous avez dans le cœur, dire que vous n'avez pas de but à votre vie ? C'est blasphémer tout ce qui sent en

vous. Pourquoi faire de toutes vos affections un marché dont vous stipulez d'avance le contrat? Vous le voulez à votre profit, et si les pièces d'or que vous donnez ne vous sont pas rendues en même nombre et en même qualité, vous repoussez toutes choses : vous feriez croire que vous n'avez nulle générosité dans le caractère, si l'on ne vous connaissait pas d'ailleurs. Le propre des affections touchantes, c'est qu'elles durent à travers les différences, avec abnégation et dévouement. Elles se font leur place bien plus pour ce qu'elles donnent que par ce qu'elles demandent. Vous avez besoin d'une direction morale. Eh bien, où est l'obstacle ? Quand vous venez, votre présence n'est-elle pas un plaisir ? Quand vous donnez votre confiance, n'est-elle pas reçue avec reconnaissance, et jamais trahie en nulle occasion? Quand vous demandez un conseil, n'est-il pas donné en vue de votre intérêt — et pesé — et discuté avec vous ? Quand on parle d'avenir ne compte-t-on pas sur votre amitié comme sur une des meilleures choses réservées à l'avenir ? A-t-on jamais manqué de sérieux, de suite dans tout ce qui vous regarde ? N'a-t-on pas mille fois accepté votre dévouement, et dit de quel prix il était, et quelle reconnaissance il inspirait. Ne dites pas

que vous n'avez pas de but à votre vie, car s'il vous était doux de donner votre amitié, il serait doux de la recevoir. Tout ce qu'il est sérieusement possible de donner, vous est donné, et là où vous ne voyez pas une issue, pas une éclaircie possibles, il y a une route facile, et un jour serein. Je vous en prie, résignez-vous à quelques tristesses pour conserver quelques joies. C'est notre loi à tous sans exception aucune. Ne changez pas en amertume pour moi le bien si rare d'avoir un ami véritable. Essayez d'un bonheur, en dessous sans doute de celui que vous avez rêvé, mais bonheur encore, si vos regrets ont de la douceur et votre affection de la générosité... »

Quelle délicatesse et quelle franchise d'accent! Quelle noblesse d'âme! « Tout ce qu'il est sérieusement possible de donner vous est donné. » Comment, après avoir lu cela, peut-on demander davantage? Sainte-Beuve semble en avoir été touché, car, le surlendemain, Mme d'Arbouville lui écrivait encore :

Champlâtreux, ce 11 septembre [1846].

« Je vous remercie mille fois de votre petit billet. Il m'a été une douce, une heureuse surprise. J'ai

commencé par une foi complète, entière de votre amitié, et j'éprouvais cette sécurité qu'inspirent les bien appréciés, et que l'on croit bien à soi. Mais depuis quelque temps les nombreux orages ont mis dans mon esprit l'inquiétude de voir se rompre cette amitié précieuse — et j'ai dans mon cœur une grande tristesse à votre égard. Il me semble que rien ne doit ou ne peut résister à tant de secousses, à moins qu'il n'y ait des cœurs qui vivent d'ouragans, comme moi je vivrais de sécurité, de confiance, d'habitude et de repos. Mais non, vous souffrez de vos impressions et de votre caractère. Voilà ce qui affecte le plus. Oh! si vous pouviez donner la paix avec tout ce que votre âme a de richesses! Vous seriez heureux et vos amis aussi! et le bonheur n'est pas de ce monde! Approchez-en le plus que vous pourrez, je serai fière d'y contribuer. — Merci encore de vos quelques lignes dévouées. Elles renouent.

« Champlâtreux est très beau, bien calme, bien solitaire jusqu'à présent. Il vous désire et voudrait vous espérer. On vous le dira. Je ne sais ce qu'il y aura à attendre. Je sais bien ce que je souhaite : adieu!

« Mille remerciements, mille oublis de tout

ce qui froisse. Mille amitiés dévouées. A bientôt pour causer. »

Hélas ! sur ce terrain-là les causeries avec Sainte-Beuve n'allaient jamais sans quelque froissement.

« Nous nous sommes médiocrement quittés l'autre jour, lui écrivait-elle au mois de décembre 1846 ; vous me mettez toujours en colère, Monsieur, quand vous dites ces choses-là. Il y a dans ma colère, regret, amitié pour vous, mais enfin il y a colère ! Ménagez donc mes faiblesses, et vous qui savez être si aimable sur tous les sujets, ne me rendez pas malheureuse par le choix de celui-là. Vous ai-je fâché l'autre jour ? Je n'en sais plus rien. J'espère que non, en tous cas ce petit mot est pour rétablir la paix. Je vous dis mille amitiés et compte vous voir bientôt. »

Avez-vous remarqué que, dans ce petit billet, Mme d'Arbouville dit à Sainte-Beuve : « Monsieur ? » N'allez pas en conclure qu'elle était encore fâchée. Non, c'était sa formule de politesse ordinaire. Cela sentait l'Académie dont elle était *in partibus*, et le mot « Monsieur », même tombé d'une bouche amie, est toujours quelque peu distant. On le trouvera dans toutes les lettres de Mme d'Arbouville, sauf dans celles de la fin, quand Sainte-Beuve

était loin d'elle, et qu'elle attendait la mort; elle le remplaça alors par un autre beaucoup plus tendre.

Sainte-Beuve a répondu tout de suite, trop heureux qu'on lui tendît la perche, et c'est pour Mme d'Arbouville l'occasion de lui donner un de ces petits coups de patte qui laissent après eux l'impression du velours.

« Merci, lui écrit-elle. Oui, vous m'aviez fait de la peine, mais je vous connais si bien que le soir en rentrant j'ai dit : « N'y a-t-il pas une lettre de M. de Sainte-Beuve? — J'étais bien sûre que les bons amis suivent le précepte de l'Evangile et *ne se couchent pas sur leur colère*. Pourquoi donc le penchant à croire *factice* tout ce qui diffère un peu de manière de sentir avec vous ? Mais ne rentrons pas dans le fond. Merci de votre bon mouvement d'hier soir, et puisque vous le regardez comme aimable, soyez assez bon pour dire quelques paroles à M. Ravenel. J'ai la confiance que tout ce que vous ferez sera bien. Merci et au revoir. »

Une remarque encore au passage. Vous avez lu que Mme d'Arbouville faisait précéder de la particule le nom de Sainte-Beuve. Elle n'était pas la seule à la lui donner. Soit que certains noms l'appellent, soit qu'il ait dit autour de lui qu'il avait le

droit de la porter (1), presque tous les amis de Sainte-Beuve l'anoblirent pendant un certain temps. Mme d'Arbouville ne paraît en avoir perdu l'habitude qu'en 1848, lorsqu'il partit pour Liège (2).

Le 1er janvier 1847 elle lui adressait ce gracieux bonjour :

« ... Je veux vous souhaiter une bonne année, c'est-à-dire d'être toujours ce que vous êtes. Je vous trouve un ami dévoué, persévérant, bon, aimable, un ami envers lequel je suis reconnaissante et endettée. Quand je suis sur le point de médire des hommes, et de leur cœur, je m'arrête en pensant à vous. Vous m'ôtez le droit de me plaindre, d'en vouloir, d'être mélancolique. Soyez donc remercié.

« On est bien un peu tantôt chez la tante (3). Mais c'est ce soir *de très bonne heure* qu'elle vous demande. J'achève la soirée chez M. Molé. Venez donc de bonne heure. Mille amitiés dévouées. »

Cette année-là commençait bien ; cependant elle

(1) Les Sainte-Beuve étaient en effet de bonne et ancienne noblesse, et c'est par suite d'une simple omission de l'officier d'état-civil, que la particule ne figure pas sur l'acte de naissance de l'écrivain qui a illustré son nom. Voir à ce sujet notre ouvrage sur Sainte-Beuve

(2) Du moins aucune de ses lettres d'alors ne porte la particule.

(3) Mme d'Houdetot-Fleming.

eut ses nuages comme les autres. Mme d'Arbouville écrivait à Sainte-Beuve au mois de mars :

« Que devenez-vous par cet affreux temps ? Moi je quitte à peine mon lit, et un violent mal de gorge persiste, et j'en suis toute découragée ! Vous avez été un peu brusque, l'autre soir. Vous aviez l'air de ne me pas pardonner le désir de vous avoir au coin de mon feu ? J'espère qu'il n'en sera résulté aucun mal.

« J'ai bien réfléchi à tout ce que vous m'avez dit, et vous avez raison. Je profiterai de vos conseils. Je remercie votre cœur et votre esprit de me les avoir donnés. Il n'y a que nos amis qui réfléchissent si bien sur nos fautes. J'ai été touchée du soin avec lequel vous aviez lu — et il est bon d'avoir pour phare un esprit aussi distingué — mais quand vous dites qu'on trouve dans mon livre, comme dans ma personne, quelque chose d'ODIEUX, n'est-ce pas un peu fort ? Demandez vite pardon ! (il est accordé depuis longtemps !)

« Mille amitiés, Monsieur, et donnez-moi de vos nouvelles. »

« Odieux » était un peu fort, en effet. Mais cette charmante femme s'était promis de tout passer à

Sainte-Beuve, sentant bien que tout cela était au fond du dépit amoureux (1).

« Ecoutez bien ceci, lui disait-elle un jour : vous pouvez me faire mille contradictions, me dire mille jugements sévères, m'assurer que vous n'avez plus d'affection pour moi, que je vous déclare, Monsieur, que je ne vous croirais pas. Je crois en vous à jamais, et je compte mourir (fort tard) avec cette croyance. »

N'est-ce pas délicieux? Ah! que Sainte-Beuve avait raison — et tort — de dire :

« Elle est un charmant mélange de bon sens, de légèreté, de coquetterie, et de vertu. Il y a là de quoi pétrir la plus divine saveur d'amitié. Mais je ne suis pas digne de l'amitié, puisqu'elle ne me suffit pas... Après tout, sous tous ces airs de raison, elle est plus fière que tendre, plus glorieuse que passionnée (2). »

Passionnée, certes, elle ne l'était guère, mais tendre et affectueuse et dévouée, attendez un peu, vous verrez si elle fut.

« ... Vous avez pour vous, écrivait-elle encore à Sainte-Beuve, le 17 octobre 1847, vous avez pour

(1) Et en lui donnant un cachet sur lequel était gravé le mot *Truth* (*le vrai, le vrai seul*), elle l'avait autorisé en quelque sorte à lui dire tout ce qu'il pensait.

(2) *Le Clou d'or*, pp. 51 et 53.

vous tous les avantages d'un combat dans lequel on ne dispute rien. Croyez du moins que je vois, que je comprends, que j'apprécie, que je suis touchée. Otez-moi en qualités tout ce que vous voudrez, mais laissez-moi l'intelligence d'affection qui sait tenir compte aux choses de leur valeur, et qui ne passe pas sans apercevoir.

« J'ai lu hier une jolie phrase : *Il y a des choses que l'on ne voit pas, mais dont on se souvient.*

« C'est une femme qui répond ainsi à un homme de ses amis qui, bien vieux, lui disait qu'il l'avait aimée quand elle était jeune, sans qu'elle le sût. »

Mais voici venir les mauvais jours. La Révolution de 1848 a troublé si profondément la vie de Sainte-Beuve qu'il prend la résolution de s'exiler. A première vue cela paraît étrange, étant donnés l'âge de sa mère et l'amour qu'il portait à Mme d'Arbouville. En y réfléchissant on se demande s'il n'espérait pas qu'au moment du départ l'amie, dont il sentait le chagrin, lui accorderait ce qu'elle lui avait obstinément refusé jusqu'à ce jour. S'il avait fait ce calcul, le billet suivant nous montrera qu'il en fut pour ses illusions.

« Et moi aussi, lui mandait-elle, je trouverais

bien triste de vous quitter sur ces sentiments amers. C'est contre ma volonté que, chaque fois que vous venez chez moi, la conversation tombe sur de pénibles questions. Je le déplore, j'aurais voulu plus de silence. C'est le dernier charme de nos affections comme c'en est le premier que de se taire. Vous me demandez le *ton*, le voici : Vous remercier du dévouement du passé — vous exprimer les plus derniers regrets de votre départ — vous prier de donner souvent de vos nouvelles, enfin *rester amis*. Voilà mon désir et ma pensée. »

Et comme si elle avait redouté de n'être pas assez forte, elle se décide tout à coup à se retirer auprès de son mari, qui commandait l'armée de Lyon.

« J'ai pu si peu causer avec vous hier, et dans ces jours agités, je sais si peu quand on pourra en paix échanger une pensée, que je vous écris quelques mots en m'éveillant. Je suis fort triste de partir. Je ne regrette à Paris que *vous;* quoi que vous en disiez, mon cœur a pris de douces habitudes, des liens qu'il sent et dont il peut souffrir. Dans ce moment où tout croule, on se réfugie dans la solidité du cœur, et je me tourne vers votre amitié. N'ajoutez pas à mes peines, retirez des paroles comme

celles-ci : *Je suis bien libre à présent, bien dégagé, je puis faire tout ce que je veux.* En quoi les secousses et les tristesses d'une destinée amie vous donnent-elles la liberté d'ajouter à ses maux? — En quoi, de ce que je suis moins heureuse, trouvez-vous le droit d'amoindrir votre affection? — Pourquoi retirer à mon chagrin le seul soutien de tout chagrin, compter sur un ami? C'est mal.

« J'espère que tout ceci ne sera pas aussi grave que cela semble l'être. J'espère que c'est une courte absence (il n'y a pas de courte absence), mais une absence comme celle de tous les étés. Si la guerre éclate, je reviens; si elle n'éclate pas, les corps seront licenciés.

« Ne me faites pas encore la peine d'attribuer à de mesquines et pitoyables considérations la résolution que j'ai prise. Laissez des motifs sérieux aux choses sérieuses. Je quitte vous, pays, maison, entourage, je mets à une épreuve bien forte une santé attaquée, et vous ne cherchez que dans d'étroites pensées mon but et mon motif. Que votre amitié soit plus juste envers moi, je vous en prie. Ne mettons pas l'absence sur un malentendu. Serrons-nous la main et donnez-moi l'appui de votre dévouement.

« J'ignore notre avenir à tous, mais vous savez bien, n'est-ce pas? que, si le malheur vous atteint, c'est près de nous qu'il faut venir chercher refuge. »

Cette allusion discrète et touchante à la mort de sa mère fit plus que tout le reste pour désarmer Sainte-Beuve.

Quelques jours après — le 14 octobre 1848 — Mme d'Arbouville lui écrivait l'admirable lettre que voici :

« Vous m'avez écrit une bonne et sérieuse lettre. Je vous en remercie. J'en comprends plusieurs choses, pas tout. Au lieu de réfuter, j'aime mieux raconter mes impressions avec cette sincérité que vous n'aimez pas.

« Ecoutez un cœur qui s'ouvre comme un livre devant vous. Quelle que soit l'impression des jours présents, elle ne rejaillit pas sur le passé, il reste entier et radieux de tout son dévouement. Je crois que vous êtes la personne, en dehors de mes liens naturels, qui m'a le plus aimée, et j'en éprouve une reconnaissance que rien n'entame. Le temps de ma vie que vous avez partagé me reste un doux souvenir. Je tourne ma pensée vers ce temps-là sans une amertume quelconque. Je sais qu'une affection pareille, eût-elle une limite de temps, est chose

rare, et que des milliers d'êtres sont incapables de la ressentir un jour. Quant au présent, j'ai lu et relu tout ce que vous me dites à cet égard, et je mets toute la bonne volonté d'âme possible à le juger et à sentir comme vous. Mais quelque chose au fond de moi-même murmure toujours ceci : « Oui, tout cela serait vrai, si on pouvait croire qu'il n'est pas un seul sentiment qui puisse être plus fort que le chagrin de l'absence. Alors, oui, il faudrait mépriser les amitiés qui ne supporteraient pas même des années d'une absence inévitable et douloureuse. Oui, alors, tout ce que vous dites est vrai, et il faudrait presque remercier de l'éloignement qui serait une épreuve marquant bien la valeur d'une affection toute à part. Mais se dire tout cela quand on a donné un consentement volontaire à l'absence pour s'éviter d'autres chagrins qui ont le plus pesé dans la balance, voilà ce qui est un peu difficile.

« Il est un autre côté de la question dont vous serez satisfait. C'est celui qui me regarde, moi. On ne recommence pas de longues années de sa vie, et même l'amitié a une pudeur qui l'empêche d'être multiple, du moins l'amitié qui est une affection. Je ne me sens ni la verve, ni le courage de recommencer avec d'autres la longue histoire que j'ai traver-

sée avec vous. Le temps, cet ingrédient si précieux en fait de choses du cœur, manque à mon avenir que je crois borné, et d'ailleurs ce dévouement un peu triste me fait détourner la tête de toutes nouvelles chances. Je me prêterais plutôt à plaire (si cela était possible), à sourire quelques jours, à me distraire, qu'à chercher du *sérieux* encore. Enfin, par un autre chemin que celui que vous m'indiquez, j'arriverai au but que vous désirez, je ne remplacerai pas. »

Ainsi, Mme d'Arbouville, bien loin de dissuader Sainte-Beuve de s'expatrier en Belgique, avoue qu'elle l'y avait plutôt encouragé, pour mettre fin sans doute à ses obsessions! Cela donne une idée de ce qu'elle dut souffrir pour lui demeurer fidèle. Je ne connais pas d'autre exemple de cette longue patience amoureuse. Désormais, quand on viendra nous dire que l'amour platonique ne résiste pas au temps, que la femme sérieusement éprise finit toujours par succomber, nous pourrons répondre aux sceptiques : Lisez donc *le Clou d'or* et les lettres de Mme d'Arbouville à Sainte-Beuve!

CHAPITRE II

PLACE VENDOME

Le salon de Mme d'Arbouville. — Ses habitués. — Mme Narishkine. — Le jour et l'heure de Sainte-Beuve. — « En entendant sonner 4 heures ! » —Les billets du matin de Mme d'Arbouville. — Les entretiens de la place Vendôme. — Mme d'Arbouville préférait la littérature à la politique. — Ses poètes favoris. — Première idée de l'École d'Athènes. — Antipathie de Sainte-Beuve pour M. de Salvandy. — Talent poétique de Mme d'Arbouville. — Vers qu'elle a inspirés à Sainte-Beuve.— Leur discussion à propos de Ponsard et d'Alfred de Musset. — Lamartine et Mme d'Arbouville en 1848. — Sainte-Beuve lui lit deux *Méditations* pendant « la revue des lilas au bout des fusils ». — La question religieuse. — Deux lettres inédites de Mme d'Arbouville sur le Vendredi-Saint et *Port-Royal*. — Différence qu'elle faisait entre Saint-Marc-Girardin et Villemain. — Devise du critique étendu et intelligent, selon Sainte-Beuve. — *Le Médecin du village* de Mme d'Arbouville et la *Revue des Deux Mondes*. — Lettre de Mme d'Arbouville à Sainte-Beuve à propos de cette publication. — La complicité secrète du mari.

A présent que nous voilà fixés sur la vertu de Mme d'Arbouville, remontons un peu le cours du temps et disons tout ce qu'elle fut dans sa « longue histoire avec Sainte-Beuve ».

Et d'abord mettons-la dans son cadre. Il n'était pas banal, le cadre qu'elle s'était choisi. Ce n'était pas le hasard seul, ou des raisons de famille, qui l'avaient fait s'établir sur la place Vendôme. Elle avait voulu être au cœur de Paris, pour être plus près de tout ce qui l'intéressait : le mouvement, la mode, le Château (1), l'Institut.

— Ah ! ma chère, lui disait un jour Mme Narishkine, quelle bonne idée vous avez eue de venir habiter ici ! Comme mon couturier est rue Neuve-Saint-Augustin, et ma modiste rue des Capucines, vous êtes sûre de me voir souvent.

Et, en effet, Mme Narishkine était une des colonnes du salon de Mme d'Arbouville. Seulement, de même qu'elle n'était jamais pressée d'arriver, elle ne l'était pas plus de partir. Généralement elle faisait son apparition quand tout le monde se retirait, et onze heures sonnaient, qu'elle bavardait quelquefois encore.

Dans les commencements Mme d'Arbouville la supportait, parce qu'elle avait toujours à raconter des histoires amusantes, mais à la fin la tante Fleming se chargea de régler le temps de ses visites. Tante Fleming était celle de « ses trente-six tan-

(1) C'est ainsi qu'on désignait les Tuileries.

tes », comme disait Sainte-Beuve, qui avait le plus d'autorité sur Mme d'Arbouville. Elle était née d'Houdetot et, si je ne me trompe, la sœur du général, ami des Muses, que le roi Louis-Philippe s'était attaché comme officier d'ordonnance. Depuis que sa nièce avait perdu ses parents (1830-1832), c'est tante Fleming qui les avait remplacés près d'elle. Quand elle était souffrante — et cela lui arrivait souvent — c'était elle qui dirigeait sa maison, qui l'accompagnait aux eaux, et qui, le cas échant, tenait sa correspondance. Aussi Mme d'Arbouville l'aimait-elle comme sa mère. Mais à la société des dames Mme d'Arbouville préférait de beaucoup celle des messieurs, et, dès qu'elle voyait entrer dans son salon Victor Cousin, Mérimée, Rémusat, Salvandy, Xavier Marmier, Sainte-Beuve, etc., elle laissait là Mme Narishkine, Mme de Contades, Mme Lebrun, Mme de Goyon, Mme Foy, Mme Letissier, et ses autres visiteuses, pour les accueillir avec un air de fête. Cousin l'intéressait infiniment avec ses grandes dames du temps de Louis XIV; Mérimée la scandalisait délicieusement avec ses paradoxes de pince-sans-rire; Marmier, qui avait fait le tour du monde ou à peu près, savait des chansons et des légendes exquises. Quant à Sainte-Beuve, c'était le charme

en personne. Il ne faisait pas de bruit ; après avoir salué cérémonieusement la maîtresse de la maison, il allait s'asseoir dans un coin, mais tout de suite il était accaparé par les dames — ce qui rendait Mme d'Arbouville quelque peu jalouse, car elle prisait fort sa conversation. Tant il y a qu'au bout d'un certain temps, afin d'en jouir davantage, elle fit pour lui ce qu'elle ne fit pour aucun autre : elle lui donna un jour et une heure, en dehors de ceux où elle recevait, et bientôt, par la force de l'habitude et du plaisir, ce jour privilégié se répéta sept fois la semaine. De même qu'au coup de deux heures et demie on était sûr de voir arriver Chateaubriand à l'Abbaye-aux-Bois, de même il était rare que Sainte-Beuve n'arrivât pas au coup de quatre heures à la place Vendôme. C'était sa rente journalière, sa promenade favorite. Comme le lui disait une fois Mme d'Arbouville, il lui était doux de penser qu'en mettant le pied sur le seuil de sa porte il ne se demandait pas où irai-je? mais prenait chaque jour le même chemin. Quant à elle, ces visites quotidiennes de Sainte-Beuve lui devinrent bientôt une règle si douce que, lorsqu'il partit pour Liège, à la fin de 1848, elle refusa pendant quelques jours, en entendant

sonner 4 heures, de croire qu'il n'allait pas entrer :

« J'ai fermé ma porte le premier jour, lui écrivait-elle, et ma portière m'a dit : Excepté pour M. Sainte-Beuve, n'est-ce pas, Madame? — J'ai répondu : Il ne viendra plus, il est parti pour plusieurs années. J'ai bien vu que cette femme ne le croyait pas plus que moi ! »

— « Hier, chez Mme de Boigne, écrivait-elle encore à Sainte-Beuve le 19 décembre de cette année, on me parlait de vous, et je disais que, depuis que vous n'étiez plus à mes 4 heures, on y parlait, mais on n'y causait plus, parce que je n'étais pas assez habile pour toujours donner la réplique, et que vous m'aviez ouvert l'intelligence, mais rendu la langue paresseuse. Xavier Marmier a trouvé la chose excessive, et Mme Narishkine a dit : « Moi, je comprends bien ! »

Ah ! l'heureux homme et combien d'autres auraient voulu être à sa place ! Quand par hasard il ne venait pas à 4 heures, c'est qu'il était souffrant, qu'il avait mal aux yeux, ou que sa mère était malade. Alors, tous les matins, tant que durait le mal ou la maladie, il recevait, à la bibliothèque de l'Institut, de petits billets parfumés dans le goût de ceux-ci :

— « Ah ! mon Dieu, que vous me manquerez aujourd'hui ! Je sais que, chacun de leur côté, M. de Salvandy, M. Marmier m'ont fait dire qu'ils viendraient. Je suis horriblement souffrante, pouvant à peine parler, hors d'état de me tirer de ce conflit, et je m'étais dit : Mais M. de Sainte-Beuve y sera ! Voilà mon espoir perdu. Soignez-vous! le pis est que vous soyez souffrant. Merci, Monsieur, je trouve tous ces *morcellages* misérables. »

— « Comment êtes-vous, ce matin ? Voici un temps bien contraire à vos maux. Soignez-vous, et ne vous hâtez pas de sortir, quoique cela ne soit pas gai pour vos amis. Hier j'avais du monde à 4 heures, et je n'ai pu écrire dans ce moment-là. Je m'inquiétais de vous — et je vous remercie d'avoir entendu la question que je vous adressais de loin. Je veux croire que vous êtes mieux. Faites-le-moi lire Mille amitiés et à revoir, j'espère. »

— « Donnez-moi des nouvelles de vos yeux ! J'ai été hier lundi *toute seule*, complètement *seule* depuis 4 heures jusqu'à six. Si vous étiez venu, j'aurais été à l'abri des aimables reproches que vous me faites. Mais on ne voit pas l'étoile quand elle brille, faute de lever les yeux, et l'on dit : le ciel est

toujours noir. — Bonjour, Monsieur, mille amitiés, à revoir. »

— « Je suis à table, j'y serai à 4 heures. Venez, plus je vous verrai et plus je serai contente. »

— « Comment se trouve Mme votre mère? Je suis inquiète. Comment êtes-vous vous-même? Je suis préoccupée de vos peines. »

— « Comment allez-vous? il y a plusieurs jours que je ne vous ai vu. Je suis inquiète de vos yeux. Ai-je raison? Ou bien cette vilaine maladie vous a-t-elle appris à vous passer de vos amis? J'espère que non et je vous souhaite presque un petit mal quelconque. Quel temps! comme cela rend triste! Y aura-t-il jamais un soleil et un brin d'herbe! Réchauffez votre cœur, et pensez à nous ou regrettez-nous. »

— « Je suis inquiète de vous. Je ne vous ai pas vu hier. Est-ce que vous seriez malade? Je n'ai plus un domestique dans la maison. Je vous envoie un commissionnaire. Les roses qui avaient passé la nuit dans l'eau étaient plus fraîches hier que leur premier jour. Elles ont été faire une visite à Mme Létissier avec moi, et elles vivent encore aujourd'hui. — Comment êtes-vous? Donnez-moi des nouvelles de votre *lombago*, quoique ce nom vous

paraisse trop vulgaire pour les maux d'un homme d'esprit comme vous! Mille amitiés. »

— « Venez à la fin de la matinée, restez à dîner avec ma tante, qui vous en supplie. Vous nous quitterez aussitôt que vous voudrez après. »

— « J'ai été obligée de prendre mon bain à 3 heures. Je me relèverai pour dîner avec vous chez ma tante, qui compte sur vous. Allez voir Mmes de Boigne et de Goyon. On dîne à 6 h. 1/2, mais vous pouvez venir quand vous voudrez. »

— « Merci et que Dieu vous garde ! Je suis ahurie, fatiguée et assez souffrante, mais j'ai bonne espérance. — A revoir, soignez-vous et soyez bon. »

— « Hier, Mme Narishkine est venue à *onze heures et demie !* et m'a fait veiller jusqu'à 1 heure du matin. J'étais morte et ne m'en remets pas. Décrivez-moi en détail l'état de ce rhume qui a le champ libre pour prospérer. »

Vous pensez après cela si le retour de l'absent était fêté et si l'on avait soin de ses yeux et de sa chère petite santé ! Il restait ordinairement auprès d'elle jusqu'à l'heure du dîner, que l'on retardait au besoin, quand la conversation l'exigeait ou la lecture. Car elle n'était jamais lasse de l'entendre : il lisait et causait si bien ! « Ecrivez comme vous

causez », lui mandait-elle un jour. Et le fait est que, lorsqu'il voulait plaire, sa parole était de miel.

Et de quoi parlaient-ils ainsi tous les jours aux mêmes heures? De tout, de littérature, de religion, de politique. Mais la politique n'allait qu'à moitié à Mme d'Arbouville, bien qu'elle fût la nièce d'un homme qui présida longtemps aux destinées de la France. « Ne laissons pas la politique, disait-elle à Sainte-Beuve, se mettre en travers des impressions douces de nos cœurs, les seules consolantes. Ne la laissons pas nous empêcher de sentir que nous nous sommes chers les uns aux autres. »

Elle préférait le voir mettre la conversation sur des poètes comme Théocrite, Chénier, Musset, Lamartine. Les deux premiers les transportaient en Grèce, et chacun sait que Sainte-Beuve avait, comme humaniste, un faible pour la langue d'Homère. Il a écrit quelque part : « Une bonne journée aujourd'hui : j'ai lu de l'Homère ce matin et j'ai vu Mme d'A[rbouville] à 4 heures. »

C'est en lisant du grec avec Pantasidès (lequel était né en Epire) que lui était venue la première idée de l'Ecole d'Athènes, et c'est chez Mme d'Arbouville qu'elle fut couvée et éclose. Un soir qu'il causait, place Vendôme, avec Mme Piscatori, la

femme du ministre en Grèce, Salvandy, qui avait remplacé Villemain à l'Instruction publique, le voyant causer avec feu, lui demanda ce qu'il disait. A peine Sainte-Beuve le lui eut-il expliqué, qu'il sourit sans rien répondre, en lui lançant « un regard qui visait à la profondeur ». Quelque temps après, l'Ecole d'Athènes était fondée. Mais Salvandy se garda bien de dire qui lui en avait donné l'idée première. « Ce Salvandy, disait Sainte-Beuve, racontant cette histoire, était, avec ses ridicules, un assez bon homme, très obligeant, de grand zèle et de bon vouloir, un homme d'esprit, mais de pure montre (1). »

Au fond, je crois qu'il en était un peu jaloux, car Salvandy tournait beaucoup autour de Mme d'Arbouville, qu'il obligeait de temps en temps. Il fut même à un moment donné le patron direct et officiel du général d'Arbouville. Mais Sainte-Beuve avait bien tort d'en prendre ombrage : ni Salvandy, ni Cousin, ni personne ne le prima jamais dans le cœur de son amie.

Ainsi donc c'étaient les poètes qui faisaient le principal sujet des causeries de la place Vendôme. Cela n'a rien de surprenant quand on connaît l'âme

(1) *Causeries du Lundi*. Table.

et le talent poétiques de Mme d'Arbouville. Elle a inspiré des vers charmants à Sainte-Beuve (1), et en a fait elle-même un certain nombre qui ne dépareraient aucune anthologie. Elle était de l'école de Lamartine qui, moralement, a beaucoup influé sur elle, mais son vers un peu contourné, un peu court, sa pensée réfléchie, repliée sur elle-même, faisaient songer au vol de ces oiseaux à qui l'on a coupé une

(1) Le vicomte de Lovenjoul possédait une brochure in-8 de 29 pages, sans titre, sans date, sans lieu, sans nom d'auteur ni d'imprimeur, sur la première page blanche de laquelle Sainte-Beuve avait signé son nom et écrit au-dessous de sa signature : « Ces vers sont de moi. » En voici la nomenclature : I. « Depuis longtemps je ne chante plus; mais quand une blessure m'arrive, il m'échappe en fuyant quelques gouttes de sang sur les fleurs; et ce sont mes seuls vers. » (*D'un poète persan.*) — II. *Amie, il faut aimer* (*Poésies*, I, p. 204). — III. *Dans les coins bleus...* (*Poésies*, I, 205). — IV. *Quand votre père...* (*Poésies*, I, 207). — V. *Plus que Narcisse...* (*Poésies*, I, 208). — VI. Rondeau... (*Poésies*, I, 211). — VII. *Sonnet. Une soirée encore* (*Poésies*, I, 214). — VIII. *Comment chanter...* (*Poésies*, I, 209). — IX. Imité de l'ANTHOLOGIE (correction au crayon : (DANS LE GOUT DE). « Ils disent que votre lèvre charmante exprime la fermeté. Mais combien elle exprime autre chose encore, même dans son repos! — Et quelle autre chose ? — Oh ! un je ne sais quoi : cela prend un nom quand vous parlez. » — X. *En vue d'elle.* « Dans l'amour même, à le prendre au vrai, et si quelque vanité étrangère ne s'y mêle, on est beaucoup plus sensible à ce qu'on y porte qu'à ce qu'on y trouve. De là vient qu'à l'instant où l'on sent qu'on y porte moins, on s'en dégoûte souvent avec un cœur fier et qu'on résiste si aisément à celui qu'on inspire. » (*Pensées morales.*) — XI. *Héroïde* (*Poésies*, I, 212). — XII. *Dans ces essors...* (La citation grecque de la note est ajoutée à la main.) *Poésies*, I, 285). — XIII. *Sonnet. Osons tout...* (*Poésies*, I, 217). Le dernier sonnet cité par M. Pons dans *Sainte-Beuve et ses Inconnues*, comme faisant partie du *Livre d'amour*, n'y figure point et ne fut point fait pour Mme Victor Hugo, mais bien pour Mme d'Arbouville. — On trouvera toutes ces poésies à l'appendice de ce volume.

aile. Par ce côté-là elle n'était pas sans quelque analogie avec André Chénier, voire avec Sainte-Beuve, celui tout au moins des *Consolations* et des *Pensées d'août* (1). Elle avait un tel culte pour Lamartine que, malgré son aversion pour le mouvement dont il avait pris la tête en 1848, le jour « où il passa à l'Arc de l'Etoile cette immense revue parisienne des lilas au bout des fusils », elle de-

(1) On n'en sera pas surpris quand on aura lu le billet suivant, que Mme d'Arbouville adressait, vers 1847, à Sainte-Beuve : « Quoi que vous me fassiez bouillir le sang quand vous parlez Proudhon, j'ai recours à vous. Dans une pièce de vers où toutes les strophes commencent par *sur le bord du chemin*, et où on énumère tout ce qui change, tout ce qui varie sur ce bord du chemin, je trouve ces deux *détestables* strophes (a) :

Sur le bord du chemin les paroles d'amour,
Murmure harmonieux qui ne dure qu'un jour,
S'en vont avec le vent *comme tant d'autres choses,*
Comme les chants d'oiseaux et les parfums de roses (b).

Sur le bord du chemin on tombe avant le soir,
Les pieds *ensanglantés* (c) et le cœur sans espoir ;
Pèlerin fatigué que poursuivit l'orage,
On voudrait s'endormir à moitié du voyage (d).

Je vous en prie, *contournez*-moi un peu cela, je n'ai pas une idée, je suis stupide, j'en ai besoin demain.

A revoir, voilà une bonne pluie pour les cerveaux brûlés. »

(a) Cette pièce, publiée dans le *Manuscrit de ma grand'tante* (t. III. Poésies), est intitulée : *Une croix sur le bord du chemin.*

(b) Sainte-Beuve corrigea ainsi ces vers :

S'en vont avec le vent, *aussi légère chose*
Qu'un chant d'oiseau dans l'air ou qu'un parfum de rose.

(c) Sainte-Beuve remplaça *les pieds ensanglantés* par *les pieds tout déchirés.*

(d) Sainte-Beuve mit :

On s'assied sur la route à moitié du voyage.

manda à Sainte-Beuve de lui lire quelques *Méditations*. Et il lui lut *les Préludes* et *Sagesse* (1).

Ils n'étaient cependant pas toujours d'accord dans leurs admirations.

« Voici *Agnès de Méranie*, lui écrivait-elle en 1847, peu de temps après la représentation de cette pièce, ne nous querellons pas sur la littérature. Il y aurait plus de mal que de profit. Je vous pardonne de me dire que j'ai des jugements vulgaires, puisque vous l'avez pensé (2). Votre amitié a le droit de la vérité, mais je regrette de vous l'avoir fait penser. Adieu, à revoir, et ne parlons plus Ponsard et Musset. Tous les chemins sont bons qui mènent à Rome, et nous les verrons tous les deux à l'Académie. »

Cependant Mme d'Arbouville ne redoutait pas la querelle sur les questions religieuses, et depuis que Sainte-Beuve avait coupé derrière lui le pont qui le rattachait à l'Eglise, elle ne perdait aucune occasion de lui faire honte de cet acte impie — au risque d'encourir sa colère. Elle lui écrivait un jour :

(1) *Lettres à Lamartine.* — Lettre de Sainte-Beuve à Jules de Saint-Amour, du 24 novembre 1856.

(2) Il ne pensait pas toujours ainsi et il était beaucoup plus dans le vrai, quand il avait « la bonté de lui reconnaître ou de lui supposer un je ne sais quoi artiste » (Lettre de Mme d'Arbouville, du 22 septembre 1846).

4 heures,
Ce Vendredi-Saint.

« Le souvenir de vos paroles amères contre moi, et surtout contre les plus graves croyances, m'est tellement resté dans le cœur que, revenant de l'église, je ne sais quel instinct me pousse à vous écrire. Vous ne m'en voudrez pas d'y céder. Cela m'est une douceur. Mon cœur, recueilli et ému, se tourne vers vous, si loin de ce recueillement-là ! — et sans espoir de vous rien faire partager, il me faut vous écrire.

« Il y a au fond de Saint-Roch la chapelle du Sépulcre. Il y fait complètement obscur. On n'y voit que par la faible clarté des petits cierges que les fidèles allument autour du tombeau du Christ. Le tombeau est creusé dans le roc. Aujourd'hui on y avait mis quelques arbustes en fleur. C'est là que j'ai passé deux heures. Il y avait une grande foule, mais dans un grand silence : tous les rangs confondus s'inclinaient devant la croix. Les pauvres gens venaient avec de tout petits enfants dans les bras, qu'ils n'avaient pu laisser au logis où ils n'ont pas de domestiques. Toutes les physiono-

mies que je regardais étaient graves. On priait des lèvres. Je ne sais ce qui se passait dans la rue, mais dans ce petit coin d'église, il y avait du silence, de l'obscurité, du calme et de la foi — aucun office ne s'y disait, aucun sermon ne s'y prêchait, chacun était livré à soi-même.

« On n'entendait que la voix d'un prêtre qui disait à la partie de la foule circulante : « Passez ! » Ce mot était frappant, revenant sans cesse au milieu du silence; ah! oui, nous passons! bien vite, bien rapidement. Moi, je restais, et une parole de l'Évangile m'est revenue à l'esprit : « *Je vous donne la paix!* » Le Christ a dit vrai. Si le bonheur, si les joies ne nous viennent pas du calme austère de la religion, la paix est là, la paix résignée, la paix après le sacrifice, la paix, non parce que l'on ne sent rien, mais la paix venant *au-dessus* de ce que l'on sent ! Je suis sérieusement rentrée en moi-même, je me suis examinée sous le jour du jugement de ma conscience, après. J'ai cherché le vrai, ce que j'ai cru voir alors sont de ces pensées intimes que rien ne doit redire, mais une voix s'élevait en moi pour m'inspirer une immense compassion, une immense sympathie, un grand désir d'arriver à consoler. J'ai demandé *avec larmes* à Dieu

de donner au cœur de mes amis deux croyances : l'immortalité de l'âme, et l'existence de Dieu. J'ai demandé aux larmes d'arracher de ces mêmes choses l'amertume, le vide, le désordre des pensées. Oh ! si vous eussiez été là auprès de moi dans cette chapelle, dans ce silence, dans cette obscurité, au pied de ce tombeau, dans ce grand calme, si j'avais pu vous regarder au moment où mes larmes coulaient, je crois que votre cœur aurait senti aussi un peu de l'émotion qui vient de la foi. — Ah ! Monsieur, vous soumettez votre croyance à votre raisonnement, et jamais à votre cœur ! il est des choses qu'il faut comprendre par l'émotion. Esprit borné, nous voulons analyser l'infini, et quand notre vue myope ne perce pas les nuages, nous nous drapons avec orgueil et sécurité dans notre aveuglement, comme César dans son manteau pour mourir ! Ah ! venez donc être ému, un jour ! cela tue tous les raisonnements !

« Oui, j'ai passé deux heures à dire : Je crois en Dieu. Je crois à mon âme éternelle. Je m'humilie dans ma faiblesse. Je désire tourner mon cœur vers tous les sentiments généreux. Je veux plaindre tous ceux qui souffrent. Je veux soutenir et consoler. Je veux pardonner à tous ceux qui m'attristent. Je

veux me résigner à la souffrance — (non pas à celle du corps, cela est facile), mais à celle de l'âme. Je veux être douce et courageuse envers elle. Je ne chasse aucune des émotions inséparables de la vie, il faut sentir pour vivre, il faut souffrir pour prier, il faut pleurer pour savoir parler aux autres. J'accepte toutes les tristesses de mon âme faible et agitée, mais au milieu du trouble je m'agenouille et je viens dans ce coin retiré songer que le Christ a dit : « Je vous donne la paix! » Et demain, émue et confiante, j'obéirai aux lois de l'Église; si je me trompe, n'ai-je pas du moins mis en activité les plus nobles sentiments de notre être? N'est-ce pas vivre aussi comme dans ces heures consumées dans les regrets de l'impossible? Et croyez-moi, cela ne dessèche pas le cœur! Ah ! monsieur Cazalès, lui que vous aimez, où est-il? où est-il pour joindre sa voix à la mienne? Sait-il que vous dites : « *Je ressemble à ce chien : je creverai comme lui.* » — Ces paroles sont tombées douloureusement dans mon cœur, et j'en ai souffert. Je ne sais ce que je vous écris, Monsieur, et ne veux pas me relire. J'ai confiance dans le sentiment qui a conduit ma main. Vous ne rirez pas de cet épanchement d'une âme amie, qui voudrait vous donner ce qu'elle sent.

« Mille amitiés et à revoir ! »

Hélas! l'abbé de Cazalès (1) eût été là qu'il n'eût pas été plus heureux que cette pieuse femme, les meilleurs amis de Sainte-Beuve ne l'ayant jamais empêché de faire ce que dans le moment lui dictait sa conscience — droite ou erronée, comme disent les théologiens.

A la même époque, toujours avec l'espoir de le retenir sur la pente où il glissait, les yeux tout grands ouverts, elle lui écrivait encore à propos de son livre sur *Port-Royal :*

17 octobre 1847.

« ...Ah! plus vous avancez dans *Port-Royal*, et plus vous sentez qu'il y a bon nombre de personnes que vous blesserez. Voilà qui me désole. Il faut que l'esprit fasse un miracle et tienne lieu aux yeux de ces personnes de tout ce qui leur manquera du reste. Mais je ne veux pas plaisanter sur ce sujet. Votre talent, votre esprit supérieur sont hors de discussion. Toutefois, il y a des points de votre sujet où votre main sera téméraire, parce qu'elle est inhabile en pareille matière. Mettez devant un piano

(1) L'abbé Edmond de Cazalès, vicaire général et chanoine de Versailles, ancien représentant du peuple, né à Grenade-sur-Garonne en 1804, mort en 1876. Il a traduit de l'allemand quelques ouvrages religieux, dont *la Douloureuse Passion de N. S. J.-C.*

un homme qui ne sait pas la musique, il y a cent à parier qu'il ne touchera pas l'instrument avec un doigt, mais avec toute la main : cela fera plus de bruit sans être un *son*. Il y a une difficulté première qui, je le sens bien, pèse sur vous : c'est d'écrire l'histoire de Port-Royal sans avoir la foi (1). Vous êtes trop homme de goût pour vouloir n'avoir choisi ce sujet que pour y proclamer votre incrédulité, et vous sentez les épines d'une semblable situation. Elle m'effraie pour vous, même pénétrée comme je le suis de votre grand talent et de tout ce qu'il y a de remarquable dans ce que je connais et dans ce que je prévois. Croyez-moi, laissez l'auteur dans l'ombre, puisqu'il ne saurait parler la langue de son sujet. Racontez, réunissez les faits, exposez les querelles, débrouillez tous ces fils avec votre haute intelligence, mais ne concluez pas par un : Voilà ce que je pense. Si vous disiez à un vieux général de l'Empire : « Votre Empereur est une chimère ! » que dirait la vieille moustache ? Les chrétiens (un grand nombre de chrétiens) croient bien

(1) Se rappeler le mot d'Hortense Allart sur le même sujet : « Ce qui sort de *Port-Royal* publié, c'est que vous êtes dévot et incrédule. Vous jugez ces messieurs tantôt de leur bord, et tantôt comme eût fait Lucrèce. Il y a telle petite note qui met tout en doute. » (*Hortense Allart de Méritens*, par Léon Séché, p. 241.)

plus en leur dieu que le soldat à son chef. Ils vous diront qu'ils le voient plus clairement que le soldat ne voit son général. Un autre grand nombre de chrétiens ne croit guère, mais trouve mauvais qu'on le dise, et conserve le respect en n'ayant plus la foi. Le plus petit nombre est composé de ceux qui ne sentent rien assez pour se blesser de rien, mais aussi ceux-là n'admirent pas chaudement parce qu'ils ne sauraient rien blâmer vivement. Je vous en prie, soyez bien sobre de vous-même, au milieu de toutes ces difficultés. Et puisque vous parlez de Rossini sans savoir la musique, ne niez pas l'extase causée par l'harmonie. Comme vous auriez raison de me trouver ridicule dans cet orgueil de conseils, si vous n'aviez encore mille fois plus raison de me croire une amie qui porte un intérêt vif à ce qui regarde votre renommée! Je sais, Monsieur, que vous ne me pardonnez pas cette controverse à laquelle je me livre, moi, avec tout l'abandon d'une amitié non discutable. Venez donc causer de tout cela.

« Mme Foy est arrivée. Ce m'est une grande joie. Nous avons lu hier soir tout haut l'article de M. Saint-Marc Girardin sur le banquet de Platon. C'est très bien, surtout au début. On est tombé de là dans un parallèle entre M. Saint-Marc Girardin

et M. Villemain. Je me suis assez tue, parce que je trouve le dernier trop supérieur à l'autre pour vraiment comparer. Quand il y a de grosses différences, je ne m'amuse pas à les constater.

« Bonjour, Monsieur, pardonnez-moi vite cette lettre dont je suis honteuse, ou si vous voulez m'en réprimander, venez le faire de vive voix... »

Cette lettre était trop noble, le sentiment qui l'avait inspirée était trop élevé, pour que Sainte-Beuve en voulût un seul instant à celle qui l'avait écrite. Il y a plus. Je viens de relire les pages éloquentes et attristées par où, en 1857, il terminait son histoire de *Port-Royal*, et il m'a semblé que, dans la forme, sinon dans le fond, il s'était souvenu du conseil de Mme d'Arbouville. Cela lui arriva plus d'une fois. On lit dans ses *Cahiers*, à la page 146 :

« Mot charmant de Mme d'Arbouville dans une lettre (1848) :

« Eh bien, oui, votre ami l'abbé n'a pas répondu à mon rêve... nous en causerons, je ne me décourage pas. Qu'il y a de choses bonnes à côté de celles que nous aimons! Il faut faire place en nous pour un certain contraire. »

« Quand je lus pour la première fois cette

parole, ajoute Sainte-Beuve, je me dis : « Ce devrait être là la devise du critique étendu et intelligent. »

Tout cela donne à penser quelle place cette femme supérieure aurait pu prendre dans la littérature, si elle avait été moins modeste ou si elle n'avait eu peur de passer pour un bas-bleu !... Modeste, elle le fut à un degré invraisemblable. Nous avons vu qu'en 1843 elle avait publié un petit volume de nouvelles anonymes dont Ch. Labitte avait rendu compte dans *la Revue des Deux Mondes*. En 1847, ayant eu l'idée de réunir encore en volume, pour elle et quelques amis, les dernières nouvelles qu'elle avait composées, elle chargea Sainte-Beuve de lui trouver un imprimeur et « une main habile » pour faire toutes les corrections, ce travail lui cassant la tête. Le volume une fois imprimé, Sainte-Beuve, qui en avait été prié par le général d'Arbouville en cachette de sa femme, refusa d'en parler pour les mêmes raisons que précédemment (1), mais il le fit remettre

(1) Il opposa le même refus au général, lors de la publication, en 1855, des œuvres complètes de Mme d'Arbouville. « Je vous remercie beaucoup, Monsieur, lui écrivait alors le général, de toutes les peines que vous avez bien voulu prendre à l'occasion de cette nouvelle publication, et je regrette vivement qu'il vous paraisse impossible de faire vous-même un article dans la *Revue des Deux Mondes;* du reste, sans compliment, les lecteurs habituels de cette feuille en souffriront tout autant que moi.

à M. Buloz, et, le 15 mars 1847, la *Revue des Deux Mondes* publiait *le Médecin du village* en faisant suivre cette jolie nouvelle des lignes que voici :

« On a lu ce touchant récit qui semble échappé à la plume de l'auteur d'*Ourika*. C'est la même sensibilité, la même finesse : oserons-nous ajouter que la tradition se continue sur d'autres points ? Ce n'est pas chose indifférente que le milieu où naissent les productions de l'esprit et, pour les deux écrivains, ce milieu est un peu le même. Certaines œuvres n'ont pu se produire que dans les régions supérieures où la distinction s'allie naturellement à l'élégance. Comme *Ourika*, *le Médecin du village* est une de celles-là. En sortant

« Je vais suivre votre conseil et faire prier M. de Rémusat de se charger de l'article de la *Revue des Deux Mondes* (a).

« Je verrais avec plaisir que vous prissiez la peine de prier M. de la Caussade d'écrire l'article de la *Revue contemporaine*, afin de conserver M. de Pontmartin pour l'article du journal *l'Assemblée nationale*.

« M. Mérimée ferait un excellent effet dans *le Moniteur*, ainsi que M. Octave Lacroix dans *le Constitutionnel*. Entretenez donc, je vous prie, les bonnes dispositions de ces quatre écrivains, auxquels je ferai adresser un exemplaire de l'ouvrage, aussitôt qu'il paraîtra : à moins que vous ne me fassiez dire que leurs favorables dispositions sont changées.

« Recevez, Monsieur, la nouvelle assurance de ma haute considération.

(*Lettre inédite.*) « D'ARBOUVILLE. »

(a) C'est effectivement M. de Rémusat qui fit cet article dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er février 1856.

du château de Burcy encore tout ému, on se souvient involontairement d'une autre résidence (1), qui porte un nom illustre dans l'histoire, et où un homme d'Etat, dont la noble intelligence comprend toutes les supériorités, se plaît à réunir ce que les lettres et la politique comptent de plus éminent (2). N'est-ce pas là que ces gracieuses pages ont dû être écrites...?

« Il y a quatre ans nous signalions dans un autre récit dû à la même plume « cette fraîcheur tendre, cette fleur furtive du cœur » qu'on ne retrouve plus guère dans les écrits contemporains. Ce qui nous charme et ce qui nous rassure, en effet, dans ce concours apporté aux lettres par quelques plumes délicates, c'est l'attrait de rajeunissement qu'elles communiquent à des genres pour lesquels depuis longtemps le courant des suaves inspirations était tari. »

Et cet article était signé du pseudonyme de F. de Lagenevais, qui, cette fois, ne cachait pas M. Labitte, puisqu'il était mort l'année d'avant.

Après l'avoir lu, Mme d'Arbouville s'empressa d'écrire à Sainte-Beuve :

(1) Champlâtreux.
(2) M. Molé.

« Je vois que je ne vous vois plus, et cela me manque extrêmement, et je suis sûre que vous êtes moins bon quand vous restez ainsi éloigné. Donnez-moi des nouvelles de cet œil désolant. J'ai été bien agitée hier; la *Revue des Deux Mondes*, tout bonnement, sans dire gare! imprime *le Médecin du village*. J'avoue que ce procédé m'a paru étonnant. Prendre l'ouvrage d'une femme pour le publier sans lui en demander la permission, c'est un manque de délicatesse. Ce n'est pas la peine de donner mille francs pour échapper à une complète publicité, si le lendemain les revues agissent de cette façon. J'ai *écrit* moi-même à M. Bulos (*sic*) une lettre très nette et très ferme qui l'aura un peu surpris, et je l'oblige, pour le prochain n°, à dire qu'il a agi sans mon consentement, et que je mets opposition à la publication du reste. Vous comprenez comme j'aurais été heureuse de causer avec vous de tout cela. Mais je sais que vous êtes brouillé avec la *Revue*, et j'emploie M. de Carné et ma très fière *plume*. J'ai eu toutes les peines du monde à être polie. — Bonjour, guérissez donc! c'est affreux! moi je suis mieux, à part une toux qui est âgée de deux ans. A revoir donc! »

La première chose que je fis, après avoir copié et

savouré cette lettre, fut d'ouvrir le n° de la *Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1847. Mais je n'y trouvai rien, et pour cause, qui fût relatif à la publication du *Médecin du village*. Du moment qu'on avait le consentement du mari, qu'avait-on besoin de celui de sa femme?

CHAPITRE III

EN VILLÉGIATURE

MAISONS-LAFFITTE, CHAMPLATREUX, LE MARAIS

Les maisons d'été de Mme d'Arbouville. — La Comédie à Maisons-Laffitte. — Mmes Foy et de Villars, — *Le Caprice*, d'Alfred de Musset. — Champlâtreux après la mort de Mme Molé. — Ses hôtes en 1846. — Lord Normanby y déclame du Shakespeare. — Mme d'Arbouville et les études de Sainte-Beuve sur Rancé et M. Molé. — Chateaubriand à Champlâtreux. — Il y écrit l'épisode de Velléda. — Pourquoi Sainte-Beuve préférait le château du Marais. — Séjours qu'il y fit en 1846 et 1847. — Sa petite maison proche le château. — Pour 20 fr. par mois! — Son régime au Marais. — Un mot de Mme Narishkine sur Sainte-Beuve et Mme d'Arbouville. — Les soirées à Champlâtreux. — Souvenir qu'y laissa Sainte-Beuve.

Mme d'Arbouville avait trois châteaux où elle allait chaque été en villégiature : Maisons-Laffitte, qu'avait loué sa cousine, la baronne de Graffenried-Villars, — Champlâtreux, qui était la demeure historique des Molé, — et le Marais, où M. et Mme de La Ferté-Meun résidaient depuis leur mariage (1).

(1) Mme de la Ferté-Meun était la fille de M. Molé et de Mme de La Briche.

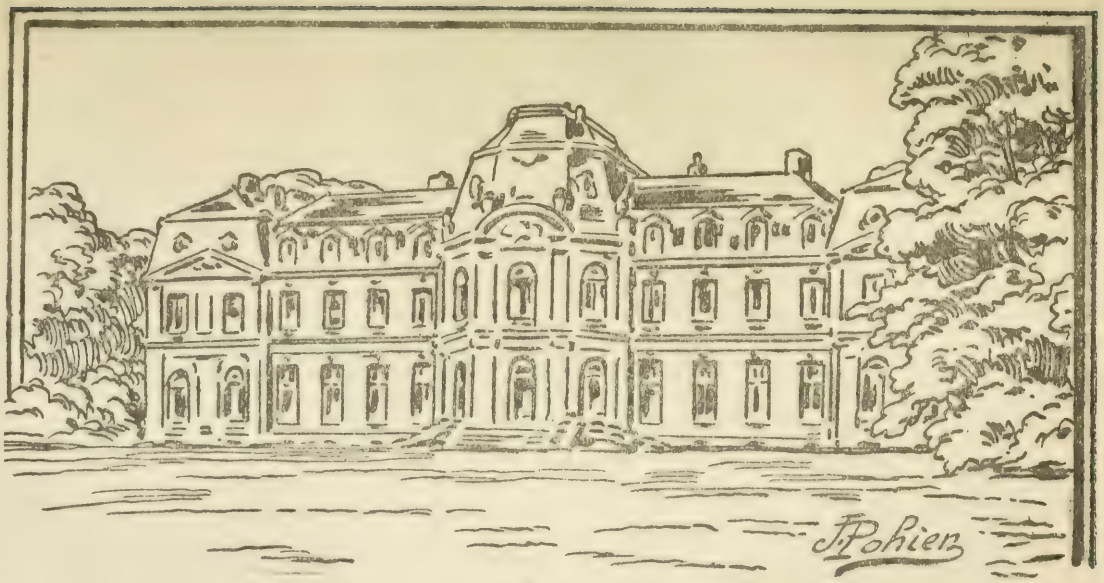
Ordinairement elle se contentait de passer quelques jours à Maisons-Laffitte, en se rendant chez son oncle et sa tante, à Champlâtreux. Mais lorsque Mme Foy, « cette aimable pécheresse », ou Mme de Villars, « ce jeune visage tout souriant », s'avisaient d'y jouer la comédie, d'y monter des pièces comme *les Grandes Passions*, de Scribe, et *le Caprice*, d'Alfred de Musset, force lui était bien d'y rester un peu plus longtemps pour tenir ses rôles, — ce qui ne l'amusait qu'à moitié, Mme d'Arbouville aimant beaucoup mieux causer dans un coin du salon avec un ami, surtout quand cet ami était Sainte-Beuve (1).

Champlâtreux (2), déjà froid dans sa grandeur sévère, était devenu lugubre depuis la mort de Mme Molé (3), et Mme d'Arbouville s'y ennuyait, même en compagnie de Théocrite, de Voltaire et

(1) M. G. Michaut (*Sainte-Beuve avant les Lundis*, p. 705) signale une lettre de Sainte-Beuve à Buloz, de la fin de 1847, où Mme de La Ferté fait demander des renseignements sur le costume de Marguerite de Navarre au Théâtre-Français. Buloz était encore à cette époque administrateur de la Comédie-Française.

(2) Situé dans la commune d'Epinay-Champlâtreux, canton de Luzarches (Seine-et-Oise), le château de Champlâtreux fut agrandi considérablement en 1833, après le mariage du fils aîné de la famille Molé avec une des filles du banquier Samuel Bernard ; le comte Molé, ministre de Louis-Philippe, y fit encore refaire de petites chambres au second étage. Il appartient aujourd'hui à la duchesse douairière de Noailles.

(3) Mme Molé, née de La Briche, morte en 1845, à l'âge de 64 ans.



CHATEAU DE CHAMPLATREUX

autres grands écrivains de son choix qu'elle avait trouvés dans la bibliothèque du château. Cependant, au mois d'octobre 1846, pendant le séjour qu'elle y fit, Champlâtreux reprit un peu d'animation. On y vit lord et lady Normanby (1), lord Brougham (2), Victor Cousin, Mignet, Salvandy, Mérimée, M. et Mme Lebrun, la belle Mme de Nieuwerkerke (3), Mme de Contades, Mme de Hatzfeld (4), etc. Quant à Sainte-Beuve, dont M. Molé disait qu'un des charmes de son esprit était qu'il écoutait et ne répondait pas avant qu'on eût parlé, il y passa tout juste une demi-journée, pour être agréable à Mme d'Arbouville. Encore fut-elle obligée de l'accabler de lettres de reproches et de piquer sa curiosité, j'allais dire sa jalousie, par toutes sortes de détails empruntés à la vie du château. C'est ainsi qu'elle lui avait conté que Cousin et Mignet brillaient de tous leurs feux, que lord Normanby enthousiasmait tout le monde par la façon dont il déclamait du Shakespeare, que Mérimée, qui faisait peu de frais pour les dames, s'amusait pour lui plaire à

(1) Littérateur, philosophe, jurisconsulte, membre de la Chambre des Communes et puis de la Chambre des Lords, où il fut un des chefs du parti whig.

(2) Ambassadeur d'Angleterre à Paris.

(3) Femme du futur surintendant des Beaux-Arts sous l'Empire.

(4) Femme du conseiller de légation du roi de Prusse à Paris.

couvrir son album de dessins et, tout en jouant avec elle au billard, lui avait confié qu'il ne croyait pas à la Providence, « parce que cela serait trop utile qu'il y en eût une ». Et comme on ne prend pas les mouches avec du vinaigre, elle avait ajouté que son article sur Rancé et son portrait inattendu de M. Molé faisaient les délices de Champlâtreux.

Sur Rancé : « Nous l'avons tous lu, disait-elle, avec grand plaisir, moi j'y ai vu avec joie que vous avez reçu des *lettres* une impression grave et salutaire, et mon amitié allait chercher votre disposition morale là où les autres ne voyaient que les nuances de votre esprit. Deux endroits m'ont particulièrement frappée dans cet article; ce passage d'Horace mis en regard de Rancé : *l'exil éternel et la patrie éternelle* — et ce que vous dites si bien qu'*abréger les choses qui passent* était le soin perpétuel de Rancé. Ces deux passages sont si bien dans l'esprit du livre que vous jugez que j'ai merveilleusement su gré à votre esprit qui n'en a ni les conditions ni l'austérité d'en avoir eu si à propos l'expression. »

Sur M. Molé : « Figurez vous qu'hier on parlait de vos écrits; je nommai les deux derniers volumes de *Portraits contemporains* que vous m'avez

envoyés. Voilà M. Molé qui apprend ainsi que son portrait y est. Il ne le savait pas — et il dit que ce portrait n'a été dans aucune revue. On me l'a fait descendre séance tenante, il le lut et fut ravi, parfaitement ravi. Mme de La Ferté s'est écriée : « C'est une perle! » — et je n'ai pu encore avoir mon livre pour relire, tant on se le dispute, la lecture tout haut n'ayant pu avoir lieu parce qu'il y a des chasseurs qui sont on ne saurait moins littéraires. Je vous parlerai plus longuement de tout cela, cette découverte datant d'hier onze heures du soir. On attend ce matin Mmes Hatzfeld et de Contades. Ce sera encore une journée sans ordre. Vienne mon logis, et alors que de lectures dirigées par vous et que de bonnes conversations! Je compte avoir cet hiver une vie de Diogène : une lanterne et un tonneau. »

Ces compliments, vous le pensez bien, ne laissaient pas Sainte-Beuve indifférent. Et j'allais oublier que, pour le décider à venir, elle lui avait dit encore : « Vous êtes cet aloès qui fleurit tous les cent ans; partout où je passe, le parfum de votre amitié charme tout le monde. »

Pourquoi donc se faisait-il ainsi tirer l'oreille? C'est que Champlâtreux, malgré ses souvenirs lit

téraires (1), était un cadre trop solennel, trop cérémonieux pour lui; on y manquait d'intimité, on n'y avait pas ses aises, Mme d'Arbouville y était entourée de trop de gens qui lui étaient antipathiques ou qui ne lui disaient rien. Cela l'offusquait, il n'était heureux vraiment que lorsqu'il était seul ou à peu près seul avec elle, à Paris ou bien encore au château du Marais... (2).

(1) Il écrivait, le 20 novembre 1845 : « Je viens de Champlâtreux, où Chateaubriand, il y a près de 40 ans, a écrit un chant des *Martyrs*, l'épisode de Velléda. J'ai causé à fond de lui avec M. Molé... A Champlâtreux, qui n'était pas alors le château majestueux d'aujourd'hui, Chateaubriand jouait quelquefois comme un écolier; le soir en montant se coucher, c'étaient des cris dans les corridors, des combats à la porte des chambres, on se jetait les pots à l'eau à la tête... » (*Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. II, p. 395.)

(2) Situé dans la commune du Val-Saint-Germain (Seine-et-Oise), le château du Marais fut construit par M. Le Maître, homme d'argent et de luxe, qui, n'ayant point d'enfants, le laissa avec toute sa fortune à sa nièce Mme de La Briche. C'est un vaste et superbe hôtel, plutôt qu'un château, avec des proportions plus larges pour les dépendances, les cours et les jardins. Quelques années avant la Révolution, Florian fut le boute-en-train de toutes les fêtes qu'y donnait Mme de La Briche. On y joua les petites comédies du galant chevalier : *le Bon Père*, *la Bonne-Mère*, *les Deux Billets*, *le Bon Ménage*, et l'auteur, dit M. de Barante, distançait Carlin lui-même, l'acteur réputé du Théâtre-Français. Mme de La Briche touchait le clavecin et chantait les romances du poète et les siennes, dont elle avait composé les airs, quand Viotti, Steibelt, Garat et autres maîtres ne venaient pas se faire entendre. — De 1815 à 1820, dans les commencements de la Restauration, on joua au Marais les comédies de Pigault-Lebrun, de Picard, d'Alexandre Duval.

Florian, qui mourut à Sceaux, le 17 septembre 1794, et y fut enterré, avait exprimé le désir d'avoir sa tombe au Marais, et Mme de La Briche avait composé pour lui cette épitaphe :

Au milieu des malheurs de ma triste patrie,

Justement il avait passé tout récemment une dizaine de jours au Marais dans des conditions qui avaient plus que doublé le prix de l'hospitalité reçue. Un matin, à la Mazarine, on lui avait remis la lettre suivante :

Au Marais, 10 août 1846.

« C'était au mois d'août, Monsieur, qu'une fois déjà vous avez bien voulu donner quelques jours au Marais. Bien des tristesses ont passé dans ce lieu depuis que vous n'y êtes venu (1). Mais le plaisir qu'on avait alors à vous y recevoir au moins n'a pas changé.

« M. de La Ferté se joint à moi pour vous demander avec instance de renouveler une visite qui nous a laissé un si bon souvenir. Nous sommes seuls en ce moment avec Mme d'Arbouville qui est revenue directement des eaux de Néris. Je la

Il habita ces lieux dont il fit les plaisirs.
Nous lui dûmes l'oubli des peines de la vie,
Il suspendait nos pleurs, chassait nos souvenirs.
Hélas ! dans ce tombeau, sous ce cyprès funeste
Nous formons chaque jour des regrets superflus,
L'illusion n'est plus, la vérité nous reste,
Et nous sentons nos maux depuis qu'il ne vit plus.

(Cf. l'*Introduction aux Lettres de Florian à Mme de la Briche par le Baron Claude de Barante.* — Société des Bibliophiles français, 1903.)

(1) La mort de Mme de La Briche et de Mme Molé, sa fille.

trouve mieux de santé. Je lui demande de se joindre à moi pour chercher à vous attirer ici. J'ai bien envie d'ajouter que je réclame ainsi un dédommagement au regret de vous avoir si rarement à Paris.

« Adieu, Monsieur, ou plutôt, je l'espère, à bientôt. Vous savez tout le plaisir que nous fera une réponse dans laquelle vous vous annoncerez.

« Veuillez recevoir l'expression de mes sentiments les plus distingués.

« MOLÉ, M^ise^ DE LA FERTÉ-MEUN. »

Comment résister à une invitation aussi pressante? Sainte-Beuve était donc venu au Marais, au mois d'août 1846, et il avait été si content de l'accueil. qu'on lui avait fait, qu'il y était revenu au mois de novembre suivant, comme en témoigne cette lettre de Mme d'Arbouville, datée du 13 de ce mois.

Au Marais.

« Eh bien, Monsieur, je ne suis pas du tout fâchée que vous soyez parti accablé de remords. J'ai encore le bras fatigué de ma persévérance à vous tendre une main qui reste inaperçue — et ce

geste a un air si bête, quand personne ne lui fait un vis-à-vis, que Mme de L. F. (La Ferté) s'est mise à me rire au nez. Quoi qu'il en soit du départ, votre séjour ici a été chose aimable et fort goûtée de tous. Ma vieille amitié en a retrouvé un petit regain de jeunesse. Elle s'est reprise à croire qu'on avait un peu de plaisir à venir la trouver. Mais comme il y a dans ce monde une fée Carabosse qui s'en va Guignon, *guignonnant*, comme dit le conte, le raout et les rages de dents ont fait de mon plaisir quelque chose de plus senti qu'exprimé. Nos hôtes sont ravis que vous ayez l'air de vous plaire chez eux. Tenez, Monsieur, à tout prendre, il y a quelque chose de bon dans ce lien social qui se place entre nous et les autres.

« J'en demande pardon à votre misanthropie, cela ressemble presque à de la bienveillance, et la bienveillance avoisine de plus grandes idées, celles de la fraternité. Enfin, au fond, c'est peu, mais si Dieu n'était pas bien fin, de loin l'aménité et l'esprit de réunion pourraient être pris pour la bonté et l'amour. Vous avez fait un effort sur votre caractère. Nous vous en remercions tous et moi plus que tout autre. Donnez-vous cette petite joie intime de sentir que les autres sont contents

de vous. Depuis cette visite, les rages de dents ont cessé, on ne saurait avoir tous les plaisirs à la fois. Je ne souffre plus depuis que tous les amis sont partis. Votre dernière lettre est éloquente, mais vous n'avez pas raison, seulement vous avez éloquemment tort, et cela vaut mieux peut-être que d'avoir silencieusement raison. Non mille fois non, quoique le monde tourne, ce n'est pas une toupie. Il suit certaines lois, les idées changent, mais non à la façon des couleurs d'un *Kadélioscope* (j'estropie le mot). Elles changent dans une voie progressive. Ce qui a été beau peut être surpassé, mais ne saurait devenir nul. Car il y a une sorte de reconnaissance équitable envers tous les degrés de l'échelle, même lorsque l'on est en haut. On ne méprise pas le premier échelon, on se souvient que sans lui on n'eût pas quitté la terre. La chose importante est d'être dans le bon chemin. Ce qui passe c'est ce qui s'égare, serait-ce pour donner un feu d'artifice. Vos lignes sur mon amie étaient si vraies, si bien dites, qu'après lui avoir lu cette fin de conversation sur Bossuet, je lui ai copié le paragraphe qui la regardait. Vous avez su rendre son orgueil fier, c'est presque comme si vous lui aviez donné une minute d'humilité. Ah! mon Dieu,

voilà une idée incompréhensible, il n'y a que moi qui sache ce que je veux dire — et ce serait lourd de l'expliquer. J'y renonce. Barrez ces dernières lignes. Nous avons là-haut votre *Théocrite* (1) et nous avons été ravis. Oui, ravis — et tous, sans une observation critique, sans une réclamation, sans un *mais*. C'est l'article que nous ayons lu avec le plus de plaisir et d'approbation. C'est peut-être un mince éloge, mais prenez la parcelle de notre suffrage, ne tardez pas à nous donner la suite. Je reviens le 26 tard, ou le 27 de bonne heure. Voilà qui est décidé. Je forme pour cet hiver mille projets de matinées studieuses. Votre *Théocrite* me remet en goût de l'ancien. Mais l'ancien poétique qui laisse deviner la belle mer, le beau ciel et la douce odeur des bruyères, comme vous le dites si bien. Ah! que la Grèce doit être belle aujourd'hui avec ce clair soleil! — Ah! si nous pouvions voler! Adieu! ne dirait-on pas deux bibliophiles qui s'écrivent? Qu'importe! ce sont des amis qui causent dans la disposition d'esprit du moment. Adieu! mille amitiés. Avez-vous la conscience bien — bien nette? »

(1) Le premier article de Sainte-Beuve sur Théocrite parut dans *les Débats* du 11 novembre 1846; le second dans le n° du 2 décembre et le troisième dans le n° du 16 de ce mois.

De cette lettre pétillante d'esprit et qui nous donne un arrière-goût des conversations du Marais, quand Sainte-Beuve daignait y venir, nous ne retiendrons que cette phrase : « Nos hôtes sont ravis que vous ayez l'air de vous plaire chez eux. » Cela était si vrai, ce ravissement était si sincère que, l'année suivante, M. et Mme de La Ferté ne se tinrent plus de joie quand Mme d'Arbouville leur annonça que Sainte-Beuve avait l'intention de passer au Marais une partie de l'été. Mais la plus joyeuse, cela va sans dire, fut encore Mme d'Arbouville. Elle écrivait à son ami le 7 juin 1847 :

« M. Molé, M. et Mme de La Ferté *ont poussé des cris de joie*, quand ils ont vu que vous songiez au Marais pour cet été. Ils me chargent les uns et les autres le plus simplement, le plus franchement du monde de vous offrir l'hospitalité au Marais, à condition que vous vivrez comme chez vous, ne descendant pas déjeuner, ne commençant votre journée qu'à 6 heures, la passant tout entière chez vous, quand vous voudrez, vous couchant de bonne heure ; de plus, sachez que cela les arrangera. *A demeure*, une vie libre, indépendante, et quelqu'un qui serait toujours là les gênerait. Fernand m'a dit : M. de Sainte-B[euve], que nous connais-

sons, apprécions, aimons et qui *a des habitudes si retirées*, n'a aucune chance de gêner et les a toutes d'ajouter au charme de la vie. » — Mon domestique sera là, qui n'a rien à faire et avec lequel vous vous gênerez moins qu'avec un autre. Si vous ne voulez pas, on vous cherchera deux chambres dans le village même. Mais vous y serez peut-être mal, comme mobilier, installation, *et la vie matérielle* n'est pas facile ; il n'y a aucun marchand dans le village. Cependant, quand vous aurez pris cette mauvaise détermination, on s'informera et on tâchera de rendre les choses le mieux possible. Il vaut mieux pour nous cela que rien. Maintenant, voici mon opinion. Moi qui ai vu comment on vous désire, je vous certifie que vous pouvez accepter le château tout bonnement — prendre vos aises — et que vous y serez bien. J'ajouterai que, pour ce qui me regarde, je trouve le séjour chez mon oncle, simple, naturel, et *n'ayant pour moi que de la joie.*

« Dans le village, je trouve cela un peu à l'effet, prêtant aux remarques, mais j'accepterai ce qui me contrariera à cause du plaisir de votre présence : cela métamorphosera mon été. Mais entre les deux partis il y en a un qui me convient mille fois plus

que l'autre. Toutefois j'en veux un. Je pars, adieu, à vendredi. »

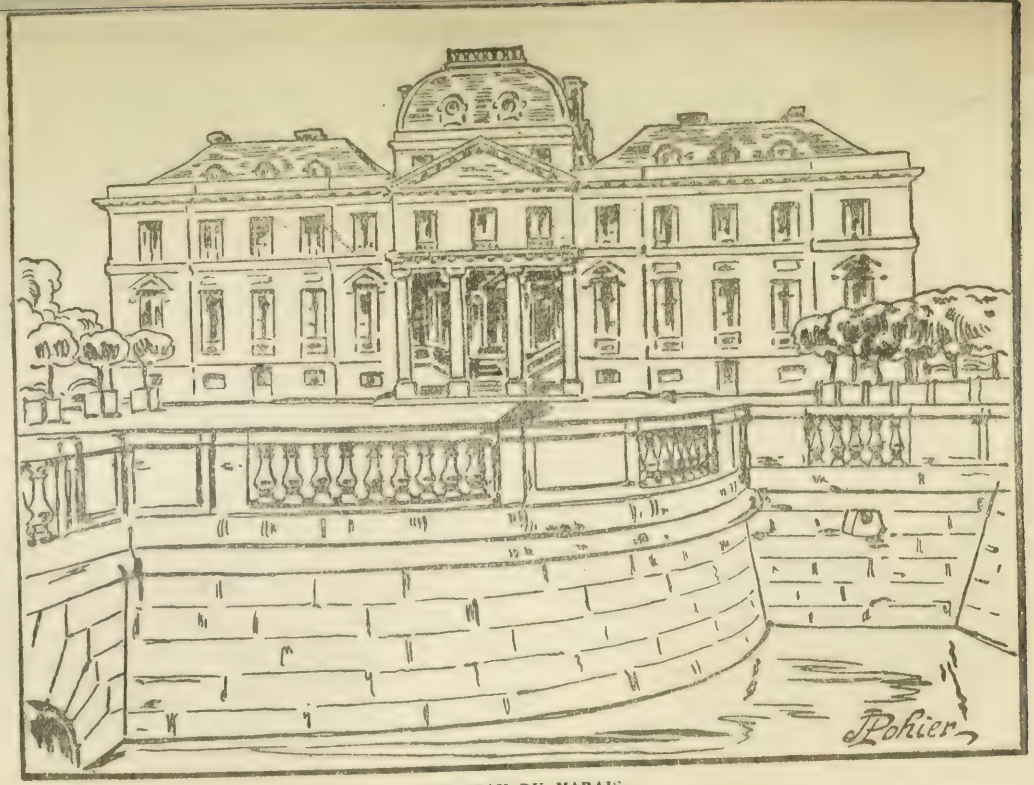
Sainte-Beuve — j'en aurais juré d'avance — prit le parti qui convenait le moins à Mme d'Arbouville. Il la pria de lui chercher quelque chose dans le village. C'est ainsi qu'il avait agi à Lausanne avec les Olivier, quand il alla faire son cours sur Port-Royal. Il avait pris un logement à l'hôtel pour être plus libre et ne leur causer aucune gêne. Tout ce qu'il leur avait accordé, et encore avec beaucoup de peine, ç'avait été de prendre chez eux le repas du soir. Vainement Mme d'Arbouville, qui savait cela, lui avait fait observer qu'à l'hôtel de Lausanne il n'avait à s'occuper de rien, tandis que dans le village c'est tout juste s'il trouverait de quoi manger. Il l'avait immédiatement rassurée en lui rappelant que, le matin, il déjeunait de deux œufs à la coque et d'une tasse de thé et que, le soir, il acceptait de dîner au château. En sorte qu'il avait fallu s'enquérir pour lui d'une petite maison. Pour plus d'économie on crut bien faire en chargeant de ce soin le régisseur du Marais, mais la malice était cousue de fil blanc, et les habitants du village lui tinrent la dragée haute! C'est-à-dire qu'on n'y trouva rien à moins de... 20 francs par

mois! Pour ce prix, Sainte-Beuve aurait une chambre, un petit cabinet où l'on pouvait mettre un lit de domestique, et un petit coin où il y avait un fourneau. Assurément, c'était modeste, mais comme elle connaissait ses goûts champêtres, Mme d'Arbouville ne fut pas « effrayée de la description » qu'on lui fit de ce pied-à-terre, et Sainte-Beuve, en y entrant, dit que la maison était tout à fait de son goût. Il est vrai que, dans l'intervalle, Mme d'Arbouville y avait mis la main et tiré du château, avec Mme de La Ferté, le nécessaire et le confortable.

Voilà donc Sainte-Beuve installé dans sa petite maison de campagne. N'allez pas croire au moins qu'il donnera quelque accroc au programme qu'il s'est tracé. Il le remplira ponctuellement, au contraire. Dès le matin, car les coqs du village le réveillent un peu plus tôt qu'il ne voudrait, il s'assied à sa table de travail. Il a apporté de Paris toutes sortes de livres, mais les ouvrages jansénistes dominent, et par instants il se figure, en regardant à travers les rideaux de sa fenêtre, qu'il a été transporté, comme par la baguette d'une fée, dans quelque hameau voisin de Port-Royal-des-Champs. Même tranquillité, même silence. L'illusion est

d'autant plus grande que, de temps à autre, entre deux sons de cloche, une grande dame passe devant sa porte... espérant peut-être qu'on va lui dire d'entrer. Mais que nenni! Il s'est juré de ne recevoir personne dans sa cellule, et il laisse la grande dame passer. La seule distraction qu'il se permette, c'est, après déjeuner, une causerie d'une heure ou deux sous les grands arbres du château. Inutile de dire avec qui. On l'attend, on le guette, et, dès qu'il apparaît, on l'accapare. Telle Mme de Longueville, quand elle s'emparait de quelqu'un de ces Messieurs à la porte de l'Abbaye. Seulement Sainte-Beuve est revenu de tout, et c'est ce qui désole et charme tout à la fois Mme d'Arbouville; elle a beau être restée du monde, elle est, en effet, avant tout chrétienne. Mais elle le rembarre autant qu'elle l'admire. Et lui semble prendre plaisir à se faire rembarrer. Pendant qu'ils se promènent ainsi sous bois, causant et discutant, la galerie les observe, et M. de La Ferté dit tout haut (ce que d'ailleurs tout le monde pense tout bas) : « Quel dommage qu'ils ne soient pas plus beaux l'un que l'autre! — Sans doute, ajoute Mme Narishkine, mais quels beaux esprits, et si bien appareillés! »

Le soir, après dîner, la conversation se continuait



CHATEAU DU MARAIS

à la clarté des lustres. Mais là Sainte-Beuve appartenait à tous, et Mme d'Arbouville le cédait volontiers à ces dames, sachant bien que le meilleur de ce qu'il leur disait s'adressait encore à elle (1).

De temps en temps aussi, il s'échappait du Marais pour aller prendre des nouvelles de sa mère. Alors, Mme d'Arbouville profitait de cet entr'acte pour lui dire, la plume en main, combien elle était touchée de tout ce qu'il faisait pour elle.

« M. Molé, lui écrivait-elle, se félicite sans cesse de votre présence; sa fille dit que sans vous son père aurait bien autrement senti le changement de la vie, mais que vous avez intéressé son esprit, ce qui le distrait doucement. Elle vous remercie tout bas plusieurs fois le jour... Revenez donc là où tous

(1) On lit dans le *Sainte-Beuve* de M. le comte d'Haussonville, p. 189 : « Au château du Marais, il payait sa bienvenue par des vers adressés à *la Fontaine de Bo leau* (a), dans lesquels il insérait quelques compliments sur la blonde chevelure de la jeune fille « orgueil et cher appui de l'antique maison » qui porte aujourd'hui avec grâce et dignité un autre nom non moins illustre (b). Il prêtait aux jeunes femmes que de pareilles confidences pouvaient intéresser certaines lettres que G. Sand lui avait adressées peu d'années auparavant au plus fort de ses orages, et où elle épanchait dans le sein d'un ami qu'elle croyait discret toutes les amertumes de son cœur. Ces lettres circulaient ainsi de boudoir en boudoir, contenues dans une large enveloppe sur le dos de laquelle Sainte-Beuve effaçait à peine le nom des femmes auxquelles il les avait successivement envoyées. »

(a) *Poésies complètes de Sainte-Beuve*, t. II, p. 273.
(b) Mme la duchesse d'Ayen.

vous désirent et vous appellent, et ayez du moins le sentiment de mille choses douces; tenez-vous pour content. Cela est-il? »

Entre nous, s'il n'avait pas été content, il aurait été bien difficile. Mais il espérait toujours mieux.

CHAPITRE IV

LES DERNIÈRES ANNÉES DE Mme D'ARBOUVILLE

L'ABSENCE, L'AGONIE, LA MORT

Sainte-Beuve en 1848. — Mme d'Arbouville voulut être consultée quand il quitta la bibliothèque Mazarine. — Départ de Sainte-Beuve pour Liège. — Chagrin qu'en ressentit Mme d'Arbouville. — Ses lettres à ce sujet. — Comment elle jugea les *Mémoires d'outre-tombe* au moment de leur publication. — Progrès du mal qui la rongeait depuis longtemps. — Sainte-Beuve a l'idée de faire un vœu pour obtenir sa guérison. — Lettre de Mme d'Arbouville à ce sujet. — Si Dieu les exauçait! — Mme d'Arbouville va prendre les eaux de Celles. — Ce qu'était ce village de l'Ardèche. — Elle y devient plus malade. — Son retour à Lyon. — Elle y suit un traitement hydrothérapique. — La guerre civile à Lyon. — Conduite héroïque du général d'Arbouville. — Sainte-Beuve fait le voyage de Liège à Lyon pour voir son amie. — Joie de Mme d'Arbouville en le revoyant. — Le dernier sonnet qu'il fit pour elle. — On la ramène mourante à Paris. — Ses dernières entrevues avec Saint-Beuve. — Elle refuse de le recevoir au moment de mourir. — Comment Sainte-Beuve a parlé d'elle après sa mort.

On sait de reste pour quel point d'honneur Sainte-Beuve quitta la bibliothèque Mazarine après la révolution de Février, mais ce qu'on ignore c'est

que Mme d'Arbouville, qui se méfiait de ses coups de tête, fit l'impossible pour l'empêcher de donner sa démission :

« Je vous prie, lui écrivait-elle alors, et fais plus même, de ne faire *aucune démarche* pour donner votre démission avant de m'en avoir parlé. *Je vous en demande votre parole d'honneur*. Vous devez cela à votre meilleure amie. »

Sainte-Beuve ne pouvait pas refuser cette petite satisfaction à Mme d'Arbouville : il s'entretint donc de l'affaire avec elle, mais comme il ne savait « pas vaincre la contrariété », comme il n'y avait pas d'amitié capable de l'arrêter, une fois qu'il avait pris un parti, il ne tint aucun compte de ses observations. Depuis longtemps la bibliothèque Mazarine lui pesait lourdement sur les épaules, il n'attendait qu'une occasion pour se défaire de sa charge. L'occasion eut beau se présenter à lui sous la forme d'une accusation ridicule, il la saisit d'autant plus vite que les Journées de Juin et tout ce qui s'en suivit le fortifièrent dans le dessein qu'il avait déjà conçu de s'expatrier.

Le voilà parti pour Liège. Ce ne fut pas sans un profond chagrin de part et d'autre, et Mme d'Arbouville dut se faire violence pour ne pas trop montrer

ses larmes. Mais il l'avait tant irritée, tant affligée, dans les derniers temps, avec ses exigences toujours les mêmes, que la pauvre femme avait cru trouver dans la séparation momentanée le remède qui n'était, hélas! que dans la mort.

Elle lui écrivait, le 15 octobre 1848, quelques jours après son départ :

« Je vous ai écrit hier, mais je reçois une lettre de vous qui m'a été au cœur et je cède à l'entraînement de vous le dire sous l'impression du premier moment. Mon ami, je sens votre tristesse, elle semble me rappeler quelque chose que j'ai senti. J'y reconnais ce vrai que j'aime. En la lisant, j'ai pardonné, j'ai effacé toute récrimination, j'ai été triste avec vous, comme si nous n'avions rien pu ni l'un ni l'autre pour nous épargner le regret. Croyez-le bien, quand le temps a tant passé sur une affection, il ne dépend guère de ceux qu'elle a laissés *purs* de la rompre et de chercher ailleurs. Ce sont les *remords* qui brisent. Allez, je crois à votre plan de vie, mais quand il ne se maintiendrait pas tel, j'aurais encore une place à part, un souvenir persévérant. J'ai été une des meilleures pages de votre vie. Ces pages-là ne se déchirent pas à volonté. Aimez donc de loin, souvenez-vous et travaillez.

Les jours passent vite, et même ce que l'on désire arrive! Nous nous retrouverons. Vous ne vous rappelez pas un humble vers de moi que Stella dit à son fiancé retrouvé :

Et j'efface le temps passé sans vous revoir! »

Cette lettre poignante nous laisse deviner tout ce qu'elle ne dit pas. Pour que cette âme si chrétienne et si haute ait eu à *pardonner*, il fallait que Sainte-Beuve l'eût offensée cruellement. Mais on a bien raison de dire que l'amour est son propre médecin. Il suffisait à présent qu'il lui arrivât, sous une enveloppe timbrée de Belgique, un sourire, un regret, un simple mot jailli du cœur, pour que son mal en fût calmé. Et son mal était double. Le chagrin que lui avait causé le départ de l'ami se compliquait de souffrances physiques qui allaient en augmentant chaque jour.

« Ayant reçu vos deux journaux belges, lui mandait-elle le 10 novembre 1848, vous jugez si j'avais le désir de vous écrire et de causer avec vous. Mais, hélas! jamais je n'ai eu des jours plus pénibles que ceux qui viennent de s'écouler. La fièvre m'est revenue, avec des douleurs aiguës — des maux de tête terribles. A travers tout cela une con-

sultation de Cloquet et d'Emery me trouvant plus mal, croyant l'opération la seule chance de guérison et n'osant pas l'ordonner à cause de la santé et de ce qu'ils voient de l'état des nerfs. Alors on organise un traitement (de l'iode pure), mais la fièvre empêche qu'il ne puisse avoir lieu, et l'autre mal va son train. Comme dernier coup, mon mari est rappelé à Lyon. Il est parti hier, et me voilà seule, dans cette vaste et triste maison, malade, et n'ayant autour de moi que des drogues affreuses, ou l'imagination rêvant de bistouris. L'affection, ce remède universel, me manque en ce pénible moment. Ceux qui m'aiment le mieux sont tous absents. Mais enfin de ce fond d'un puits où je me trouve aujourd'hui je me dis que les maux tels que fièvre, etc., etc., passeront, qu'il restera, il est vrai, le mal chronique, mais qui sait ? Dieu permettra peut-être qu'on puisse au moins lutter ! Puis, en fin de compte, l'homme est né pour souffrir et mourir. S'il l'oublie quelques jours, ce sont des jours de grâce. Il faut revenir à ce souvenir, je suis résignée, et je m'initie à cette triste science aimée par vous, de vivre au jour le jour, en détournant les yeux du lendemain. »

Puis, ce regard de compassion donné comme

malgré elle à son état si misérable, elle se tournait vers celui qui l'occupait plus que tout au monde, et elle lui disait :

« Enfin vous avez franchi le seuil, et vous voilà en route ! Vous allez être si bien sur votre terrain ! Votre plan me paraît plein d'intérêt. Les Liégeois ne se seront jamais vus à pareille fête. Je crois facilement à la science des peuples ennuyeux, mais vous allez leur révéler l'agrément. Amusez-les, ils en resteront ébahis. Les imbéciles ! ils ont sourcillé à ce mot sur M. de Lamartine (1). Mais c'est le trait le plus spirituel du discours. Enfin j'ai lu avec grand intérêt et grande approbation. Vous avez bien raison sur le chancelier. Mais pour rencontrer les gens, il ne faut pas leur souhaiter trop de qualités. Le mérite sérieux appelle l'observation ; pour voir en passant, il faut des qualités et des défauts, *faire un thé de Mme Gibou*. Si vous n'avez pas vu cette folie, je vous parle hébreu. Quand j'allais encore, j'ai rencontré chez Mme de

(1) Je ne vois pas, en effet, ce qu'il y avait de choquant dans ce mot de Sainte-Beuve sur Lamartine : «... le génie poétique d'un Lamartine, descendu un matin on ne sait d'où, et nous dirions volontiers du ciel, s'il n'avait montré depuis combien il tenait à la terre. » Mais je ne vois pas davantage que le trait du Parthe, autrement dit l'allusion au rôle politique de Lamartine, fût le plus spirituel du discours d'ouverture de Sainte-Beuve.

B[oigne] ce même regard persévérant, froid, et scrutateur de M. Mérimée. Nous ne nous sommes rien dit. Xavier Marmier est moins peigné que jamais, plus insouciant encore et partant plus prodigue de phrases passionnées. Les Lebrun sont venus me chercher, ils sont à Passy dans une cellule, à la porte de Béranger. Ces gens-là me font envie! Tous me parlent de vous et s'étonnent! M. de Saint-Priest m'écrit : « Faites-le donc revenir! » — Cela veut dire tout simplement qu'il se présentera pour remplacer M. Vatout et qu'il compte ses voix (1). M. Vatout!!! O vanité des vanités! Mort avant d'être reçu! Enfin mourir dans l'exil de Claremont, c'est pour lui être mort au champ d'honneur. Mme Récamier a encore été opérée. Cela me paraît de nouveau un résultat douteux. Mais qu'elle se résigne donc! la vie, l'aveuglement, la mort, mais ce sont les marches d'un escalier! Descendre est-il plus triste que

(1) M. de Saint-Priest avait bien quelque droit de compter sur la voix de Sainte-Beuve. Il lui avait été d'un très grand secours quand il s'était porté à l'Académie. Je possède un petit billet de Sainte-Beuve à Ch. Labitte, en date du 17 mars 1844, où il est dit : « M. de Saint-Priest m'y a aidé avec une grande obligeance et son tact diplomatique. » — Il fut élu, en 1849, à la place de M. Vatout, qui lui-même avait succédé à M. Ballanche. En sorte qu'il eut à faire l'éloge de ses deux prédécesseurs. Né à Saint-Pétersbourg, le 23 avril 1805, M. de Saint-Priest mourut à Moscou le 29 septembre 1851.

tomber d'en haut? Cela m'amène aux *Mémoires d'outre-tombe*. C'est un peu tard, ma tête est déjà fatiguée et j'aurais voulu vous en faire un beau jugement. Je vais me reposer quelques instants et je vous reviendrai.

« Me voilà. On lit beaucoup ces *Mémoires*, on en dit les choses les plus contraires, et tout le monde a raison. On y trouve à foison de quoi blâmer et de quoi admirer. Ce sont les fragments d'un talent, ce sont les morceaux cassés d'un tout. S'il est au ciel, de là-haut on dirait qu'il laisse tomber ce qui fut lui, puis nous ramassons sans mettre en ordre, et cela fait des taches et des rayons. Quant au style, Mme Narishkine me disait : « Mais c'est du breton ! » — Le fait est que je ne comprends pas tout. Puis il y a de ces beautés d'expression qui n'appartiennent qu'à lui. Mais il s'égare dans le grandiose, il le parcourt et le dépasse. Quant au fond, il se rappelle les faits et a oublié les impressions. Il les met après coup. Ce sont les gestes d'un jeune homme et les réflexions d'un vieillard. De sorte que c'est vrai et c'est faux à la fois. Jamais on n'a mis l'intelligence d'autrui à plus rude épreuve. Elle s'embrouille. Oublie-t-on *Atala*, *René*, *l'Itinéraire* en lisant ces *Mémoires*, et le passé recon-

naissant ne protège-t-il pas un peu l'œuvre du jour? N'y a-t-il pas un peu le prestige des *Souvenirs?* Je ne saurais dire. Si c'était un premier ouvrage, ferait-il une réputation? J'en doute, mais en étant une dernière parole, cela ne dépare rien et cela supporte l'entraînement avec le reste. Je crains bien que le commencement ne soit le meilleur. L'amour, les rêves, un vieux château, la mer, ce sont des textes qui vont à tout le monde. Mais ce langage, cette fantaisie, ce défaut de plan, appliqués à la politique, que sera-ce?

« Adieu, Monsieur, j'ai les doigts crispés de cette longue épître. Peut-être sera-t-elle un peu rude à lire.

« A la grâce de Dieu! »

Un peu rude à lire! oh! que non! Je vois d'ici Sainte-Beuve dans son cabinet de travail de la rue des Anges, à Liège, déguster, savourer le passage de cette lettre sur les *Mémoires d'outre-tombe*, et le notant pour le mêler plus tard aux appréciations diverses qu'il recueillit sur eux pendant son absence (1). Mais je le vois aussi s'attendrir de plus

(1) Appréciations que l'on trouvera à l'appendice de son ouvrage sur *Chateaubriand et son groupe littéraire*. — Les *Mémoires d'outre-tombe* eurent une assez mauvaise presse. On en disait pis que pendre, avant même qu'ils parussent en feuilleton. M. Molé écri-

en plus sur l'état de santé de sa pauvre amie, et se repentir amèrement de l'avoir rendue si malheureuse en lui demandant à cor et à cri ce qu'il savait bien qu'elle ne pouvait pas lui donner... On dit que les absents ont toujours tort. Combien c'est faux, du moins dans le cas qui nous occupe ! Jamais, au contraire, Mme d'Arbouville n'eut plus raison aux yeux de Sainte-Beuve que lorsqu'elle fut loin de lui. C'est au point que le sceptique teinté de matérialisme qu'il lui montrait depuis quelque temps, et qui l'avait blessée plus d'une fois avec ses doctrines ou ses boutades, se sentit reprendre, à son souvenir, par je ne sais quel sentiment religieux. On me dira que c'était de l'amour plutôt que de la religion. Et moi je répondrai que c'était de l'un et de l'autre — l'amour étant coutumier de ces sortes de miracles. Autrement, comment expliquer qu'à peine installé à Liège Sainte-Beuve ait songé à faire un vœu pour la guérison de Mme d'Arbouville ? Un vœu ? oui, un vœu. Je n'invente rien, le mot est écrit en toutes lettres dans l'épître que voici :

vait le 24 février 1848 à M. le baron de Barante : « Nous allons avoir les *Mémoires d'outre-tombe*. Ce sera pire que la *Vie de René*. » (*Souvenirs du baron de Barante*.)

« Ce 17 novembre,

« Vous êtes vraiment bien aimable au milieu de tout ce qu'il vous faut écrire, de vous fatiguer encore à m'envoyer d'aussi longues lettres. Je vous en prie, ne vous exterminez pas. Je suis bien touchée de votre idée de faire un vœu. Certes, si quelque chose pouvait fléchir cette puissance invisible, qui, je ne dirai pas, ordonne la mort de ses créatures, mais les laisse parcourir les chances mortelles de leur nature, quelle que soit l'heure où ces fatales chances arrivent, ce serait, dis-je, qu'une âme rebelle à la foi se tournât vers Dieu, et l'implorât. La guérison serait la réponse. Dieu aurait dit : « Je suis » — et vous vous engageriez à le comprendre ainsi. Ne cherchez pas pour ce vœu des actes bien extraordinaires. Mon Dieu ! que sais-je? Chaque soir fléchissez le genou, et dites seulement une fois : « Mon Dieu, guérissez-la ! » C'est l'heure à laquelle moi aussi je dis : « Mon Dieu, guérissez-moi ! » — Ce sera une communauté de pensées. Si Dieu exauce, vous et moi, nous nous en souviendrons, et nous le glorifierons de la seule manière digne de lui, par le *Bien*. Mais que vous êtes bon ! cette pensée d'un cœur vient de loin

quand elle arrive à un esprit sceptique comme le vôtre. Merci. Maintenant voici de mes nouvelles. Mes maux accessoires ont diminué. Plus de fièvre, ni de ces douleurs aiguës qui me décourageaient de vivre. Je ne suis plus en ce moment qu'aux prises avec le mal chronique. Mais là est le danger. Une dernière consultation a été grave. Ils ont déclaré l'opération *impossible*. Faite superficiellement, le mal reviendrait avant trois mois; faite profondément, il y a péril de la vie. On a décidé l'impossibilité de cette ressource. En même temps on me déclarait plus mal et la glande se développait ; — vous comprenez que cela fait un état grave. On a changé le traitement. On me donne une solution d'iode, de ciguë et de sel de potassium, mon estomac le supporte, c'est un miracle. Je ne sors pas le soir, du moins tant que ma tante est en haut; quand elle quitte Paris, je vais une heure en chapeau et en schall chez les plus simples de mes amies. Je me couche à 10 h. J'ai à peine assez de vie pour la journée. Le matin je me promène et je vais voir tous ces vivants qui comptent si bien sur leur avenir et qui y arriveront peut-être encore moins que moi ! A 4 heures je reviens au gîte. Je commence à lire, mais j'ai tous les jours du monde,

des indifférents. On me témoigne de l'intérêt et je l'accepte avec douceur. Je détourne ma pensée de ceux qui ne sont pas ce qu'une amitié d'enfance devrait les faire être en ce moment. Je ne veux pas d'amertume, la tristesse, inévitable, n'est pas de l'amertume, je veux bien les peines, je ne veux pas le ressentiment. Je protège mon âme, qu'elle doive rester ou partir. Je ne veux pas qu'elle ait tout vu en ce monde. O qu'il serait triste de mourir sans regret ! — On est ici en politique mortellement effrayé. Si une planète devait, en décembre, rencontrer notre monde et le broyer, on ne serait pas en pire état; — les deux chances nous apportent le mal, la guerre civile ou la république rouge. Voici le cercle dans lequel on tourne. La panique est au comble. Dieu se rira peut-être de tous ces effrois de fourmis. Le père de Clotilde (1) et Thiers se sont lancés ensemble dans le même sillon. Le premier a retrouvé 20 ans. Est-ce force? est-ce faiblesse que cette ardeur de vieilles années pour les choses ambitieuses de ce monde? Je suis portée à croire que la force s'approche plus du silence et du repos. Mme de Boigne dit que, quoi qu'il

(1) M. Molé.

arrive, elle ne quittera plus son fauteuil. Son plus grand ennemi, dit-elle, est un catharre.

« Elle a demandé de vos nouvelles, mais elle est vieillie et éteinte. Plus ne lui est rien. Pourquoi ne lui écrivez-vous pas un mot? Son salon reste désert. O humanité! — Oui, il y a bien du néant dans tout cela, et, comme vous le dites, rien ne vaut la peine. — Mais il y a, au-dessus de tout cela, d'autres pensées, *le frein* est nécessaire à l'homme, n'importe ce qui le lui impose; son âme gagne par la compression, l'eau ne coule que resserrée et à l'étroit entre deux rives; la vapeur n'a de force que comprimée; l'âme, les passions, les goûts, les penchants ayant l'espace et la liberté, nous aurions Anacréon. Mais ni Millevoye, ni Lamartine (des lamentations), ni Job, ni tous ceux qui nous ont fait pleurer!

« Adieu, merci! »

Je ne sais pas si Sainte-Beuve fit son vœu, en tout cas ses prières ne furent pas exaucées. Et quand, vers la fin de décembre, il vint à Paris pour voir sa chère malade, il la trouva tellement changée qu'il hésita à retourner à Liège. Mais elle l'y obligea, disant qu'il ne fallait « pas trop ballotter sa vie ni trop déménager son âme ».

Cependant, au commencement du mois de février

1849, les médecins appelés en consultation déclarèrent unanimement qu'elle était « sans ressource et sans espérance ». Ce que voyant, sa famille désolée fut d'avis de l'envoyer tenter les eaux de Celles, petit village de l'Ardèche, où il y avait « deux maisons au milieu des crevasses de rochers et un charlatan qui traitait avec de l'or et de l'arsenic ».

« Moi, disait-elle à Sainte-Beuve, j'y ai vu que j'allais trouver mon mari, et je pars demain... Si vous étiez plus riche, ou si je l'étais davantage, je vous dirais : Venez dans cet affreux village quand vous serez libre. Mais c'est au bout de la France, et il n'y a que des maisons pour les baigneurs où tout est hors de prix. Attendez-moi donc. Quel que soit mon sort, je reviendrai à Paris au milieu des miens. »

Il n'attendit pas jusque-là. Comme elle tardait à revenir et que les eaux de Celles l'avaient complètement épuisée, il profita des vacances de Pâques pour aller la voir à Lyon, où elle s'était réfugiée près de son mari.

« Ah! mon Dieu, que j'ai souffert, écrivait-elle à Sainte-Beuve le 28 mars, et que mes jours heureux sont loin de moi! Oui, oui, *notre meilleur ami, c'est le passé.* A Celles, j'ai vu mon état s'ag-

graver d'une manière affreuse, j'y étais seule, ne sachant quel parti prendre. Derrière moi je n'avais laissé aucun espoir de guérison. Fallait-il briser précipitamment cette dernière planche de salut? Enfin le mal a été plus fort que tout raisonnement, et plus malade que jamais, sans illusion, même sur la durée du mal, je me suis enfuie à Lyon. Là, nouvelles peines : mon mari, esclave, sans un jour de liberté, recevait l'ordre de partir, et je me trouvais seule, malade, loin de tous les miens, et destinée à mourir loin de mon mari, ainsi que j'avais vécu loin de lui. Il a reçu contre-ordre, mais nous voici de nouveau dans la même position, et le télégraphe peut d'une minute à l'autre donner l'ordre d'aller à Rome ou à la frontière. Je suis aussi éprouvée que la faible créature que Dieu a mise sur cette terre pour souffrir — puisse l'être. Cette mort, qui vient évidemment, et sans altérer la raison qui en sonde toutes les terreurs et la solennité, est une chose plus terrible que vous ne pensez. Je ploie sous le fardeau; pendant longtemps, j'ai été courageuse, mais cela dure trop et mon âme est vaincue avant mon corps. Je n'ai point appris à désaimer une vie où l'on trouve un ami comme vous. Je compte sur votre pensée, sur votre tristesse, sur

le vide de votre cœur quand je n'y serai plus.

« Adieu, je suis fatiguée, et voilà que je pleure. Je ne sais rien de mes projets, je dépends de l'armée d'Italie. Si M. d'A[rbouville] part sous quelques jours, je ne veux point m'éloigner avant. Ecrivez-moi *des mots*. Merci. »

C'est sur cette lettre que Sainte-Beuve arriva à Lyon. On devine la joie que Mme d'Arbouville éprouva en le voyant. Il resta quelques jours auprès d'elle, et puis il reprit le chemin de Paris pour rentrer encore une fois et malgré lui à Liège.

Elle lui écrivait le 18 avril :

« Je voulais vous écrire dès le lendemain de votre départ, cela était bien dans mon cœur. Mais mon frère est arrivé, malade, toussant de cette irritation de larynx qui cet hiver nous a donné de vives inquiétudes (1). Il venait d'être soigné, j'ai trouvé qu'il ressemblait à mon autre frère que j'ai perdu de cette même maladie (2). Une désolation intérieure m'a saisie et je n'ai plus été bonne à rien. Puis on a reçu des dépêches télégraphiques qui disaient à

(1) Elle parlait de son frère Frédéric-Joseph, qui a écrit plusieurs ouvrages, notamment l'*Histoire de la Guerre d'Italie*, et qui est mort en 1865.

(2) Celui-là s'appelait Maximilien-Mathieu. Il mourut à 22 ans, en 1833.

Roger de Fezensac de partir pour Marseille afin de se rendre à Rome. On annonçait aussi la nomination de M. Oudinot au commandement qui avait été donné à mon mari. Tout cela, quoi qu'on ait fait pour me le cacher, a un peu attristé mon intérieur, et j'ai passé de ces jours pénibles, où personne ne parle du vrai sujet de ses pensées. Mon meilleur temps à Lyon aura été le temps que vous y avez passé. Je vous ai bien peu remercié Ne me croyez pas ingrate. Mais j'évite maintenant tout ce qui m'attendrit. Je sens plus que je n'ai jamais senti. Et je me tais plus que jamais. Mes sentiments n'y perdent rien. C'est comme une essence dans un flacon fermé, le parfum n'en est que plus fort. Je n'ai aucune nouvelle de vous, et cela m'inquiète un peu, quoique, en vérité, je veuille croire qu'une bonne action ne saurait vous mal tourner. Oui, c'est une bonne action que d'être fidèle avec tout le charme de l'amitié aux amis qui ne tiennent plus sur la terre que la place que leurs pieds occupent sur le sol! Car voilà où réduisent la souffrance et la certitude qu'on n'a pas d'avenir. On cesse d'exister suivant l'heure, et l'on diminue soi-même sa propre existence. Enfin je garde au nombre des choses douces de ma vie le souvenir de votre voyage à Lyon. Je

ne sais rien de mes projets. Mon état est le même, sans douleur, mais s'aggravant inexorablement. Mon esprit est triste, mon cœur oppressé. M. de Laprade vient me voir, mais la glace n'est pas rompue, le cadre nous est contraire. Si je reste ici, nous nous accoutumerons l'un à l'autre. Votre souvenir est entre nous.

« Adieu, mari et frère vous envoient leurs amitiés. Une famille est comme un petit pays, et vous avez pris droit de *citoyen* dans ce pays de ma famille. »

Pauvre femme ! elle n'était pas au bout de ses souffrances. A la suite d'une nouvelle consultation de médecins, on lui avait conseillé de suivre un traitement hydrothérapique. Non qu'on espérât la guérir (on ne guérit pas d'un cancer à l'estomac), mais on pensait lui rendre ainsi la force, l'appétit et le sommeil. A peine avait-elle commencé ce nouveau traitement, que la guerre civile éclata à Lyon. Il faut l'entendre raconter à Sainte-Beuve les transes par lesquelles elle passa :

« Ce jeudi, s. d.

« J'ai été si malade après les cruels événements

de Lyon, mon ami, que je n'ai pu vous écrire, et cependant je sais bien que vous aurez été inquiet. J'ai bien regretté de n'avoir pu vous envoyer quelques lignes. Vous savez que je suis à la Croix-Rousse. Les barrières de Lyon s'étant trouvées fermées, les voitures ou omnibus ne circulant plus, et moi, pauvre infirme, ne pouvant marcher, je suis restée là, tout près des endroits que l'on bombardait. Les journaux, les rapports ne vous diront jamais assez ce qu'a été mon mari. Il s'est battu comme un sous-lieutenant toute la journée. Mais comme il faisait ce rude métier, afin d'engager les régiments, de ne pas laisser place à la plus légère hésitation, du côté de l'armée, après être monté le premier à pied en avant, sur toutes les barricades, il a le soir envoyé chez les journalistes pour exiger que l'on n'en parlât pas, craignant qu'une plume maladroite n'exprimât quelques doutes sur la conduite de l'armée (1). M. Raoult a été blessé, presque rien. Ma santé a reçu une rude atteinte de tant d'émotions, mais, après tout, elle n'a pas besoin de causes accessoires pour être mauvaise. Plaignez-moi! Ah! si

(1) Le général d'Arbouville eut, dans ces tristes journées, une conduite si héroïque que la ville de Lyon, pour lui marquer sa reconnaissance, donna son nom à une grande voie.

vous saviez ce qu'est devenue ma position — ce que j'ai de souffrance, de martyre, d'effroi ! Je n'ai pas toujours du courage ; le présent est douloureux, l'avenir est affreux.

« Ah ! j'ai fini, je le sens bien. Mais il n'y aura rien d'immédiat, et nous nous reverrons. Vos bonnes lettres sont une joie pour moi. Dites-moi bien que vous m'êtes attaché. Ce seront les plus tardives paroles d'affection, d'une affection qui m'a choisie, que j'entendrai :

« Oh ! si je pouvais encore rire, comme je rirais de vous voir en rosette, *et bien troussé*, allant recevoir un roi ! ! Ah ! farouche républicain, qui vouliez la chute du *tyran Louis-Philippe*, qui avez donné votre démission pour ne pas saluer des ministres ! ! Mais vous êtes un ami parfait. Vos sentiments sont toujours les mêmes. Voilà le meilleur et la seule chose nécessaire, comme disait Marthe.

« Adieu, je n'écris qu'avec peine et ceci est déjà long.

« M. d'A[rbouville] me charge toujours de vous dire une chose aimable pour lui. Il me soigne bien, mais je n'en suis pas moins trop seule dans ce lieu de traitement où le mal augmente chaque jour, et pourtant l'affection ne me manque pas. Je ne dois

pas me plaindre. Adieu, adieu, que Dieu vous garde ! »

Quelques jours après elle lui écrivait encore :

Ce dimanche de la Pentecôte,
10 heures du soir.

« Je suis toujours dans l'établissement. Depuis que je ne vous ai écrit, j'ai passé par des phases bien pénibles. La maladie a marché. J'ai eu toutes les angoisses, toutes les désolations imaginables, j'ai bien pleuré dans l'amertume de mon cœur. Depuis quelques jours, mon moral est un peu remonté. Non que je voie du mieux, non qu'en quelque chose ma triste existence soit améliorée, mais un vieux médecin, homme d'expérience, prétend que tout le monde se trompe sur mon compte, que, quoique destinée à souffrir, à être des années malade, pourtant il prétend que le caractère mortel manque à mes maux. Est-il possible que ce vieillard ait raison contre tant d'autres? Non, mais j'ai besoin d'un moment d'espérance, et j'essaie de croire à ce que j'entends. Je reste donc indéfiniment ici. Ma vie est atroce d'ennui. Depuis 4 heures du matin je suis ou au lit, ou dans l'eau, sans une seconde de repos. Pas de lectures, pas d'écri-

tures, rien, toujours rien, et une multitude de personnes communes autour de moi. — Ah! mes beaux jours passés! Vous jugez si cœur et pensée vivent de souvenirs.

« Ma tante Fleming va venir pour 48 heures avec moi. C'est beaucoup et bien peu! A part que je ne marche pas un quart d'heure de suite, que je suis enveloppée dans des mantelets, je n'ai pas trop mauvaise mine, et âme, intelligence et cœur prendraient encore vivement part au bonheur que me donnerait la présence d'un ami. — Je lis vos lettres avec grande joie. Elles me touchent. Promenez-vous, rêvez, aimez. Il n'y a que cela de bon dans la vie. Puis racontez-le-moi. C'est le seul coin par lequel j'échapperai au positif affreux de ma situation. L'avenir de mon pays m'inquiète. C'est un mauvais moment pour mourir. On est trop incertain sur le sort de ceux que l'on quitte. Adieu. Je voudrais dire au revoir. Mais nous voilà bien loin! Soignez-vous et écrivez.

« Vous êtes le meilleur ami que j'aie. »

C'est dans ces circonstances douloureuses que Sainte-Beuve fit pour elle le sonnet que voici, le plus beau assurément qui lui ait été inspiré par cet amour unique :

Non, je n'ai point perdu mon année en ces lieux,
Dans ce paisible exil mon âme s'est calmée ;
Une absente chérie, et toujours plus aimée,
A seule, en les fixant, épuré tous mes feux.

Et tandis que des pleurs mouillaient mes tristes yeux,
J'avais sous ma fenêtre, en avril embaumée,
De pruniers blanchissants la plaine clairsemée :
— Sans feuille, et rien que fleur, un verger gracieux !

J'avais vu bien des fois Mai, brillant de verdure,
Mais Avril m'avait fui dans sa tendre peinture ;
Non, ce temps de l'exil, je ne l'ai point perdu !

Car ici j'ai vécu fidèle dans l'absence,
Amour ! et sans manquer au chagrin qui t'est dû,
J'ai vu la fleur d'Avril et rappris l'innocence.

Après avoir lu ces vers, Mme d'Arbouville écrivit à Sainte-Beuve :

« Lyon, 10 juin.

« J'aime les sonnets, quand c'est vous qui les faites. Merci mille fois de celui-ci. Vous m'aurez donné le plus tard possible la bonne impression de... Bon ! je ne sais plus comment finir ma pensée, les mots en disent trop ou pas assez. Merci. Il m'a semblé retrouver un jour d'autrefois en lisant ces vers charmants.

« J'ai bien de la peine à ne pas manquer de courage. Mon état est pitoyable quoique la santé géné-

rale ne soit pas trop mauvaise. Il était trop tard, disent les médecins, pour que le mal pût retourner en arrière. Il faut franchir des phases terribles. Y resterai-je? les traverserai-je? C'est la question, *that is the question*, comme dit Hamlet. Jamais pauvre courage de femme n'a été mis à plus rude épreuve. Plaignez et gardez affection. Mes médecins ont l'air d'espérer *un peu*. En vérité je ne puis les croire. — Adieu, à revoir quand il plaira à Dieu, mais n'importe où et quand avec joie! »

Ce fut sa dernière lettre, car je ne compte pas comme telle le petit billet qu'elle lui adressa au mois de juillet pour lui annoncer son brusque départ de Lyon. A partir de ce moment, la force lui manquant même pour écrire, elle passa la plume à sa tante d'Houdetot-Fleming qui l'avait ramenée à Paris. Et quand Sainte-Beuve l'y rejoignit, au mois d'août, il la trouva couchée sur sa chaise longue, les mains et la figure décharnées, et pouvant parler à peine. Il n'y avait plus à se faire la moindre illusion, c'était la fin.

Dès qu'elle se sentit mourir, elle appela le P. de Ravignan, dont elle connaissait la chaleur d'âme. Sainte-Beuve put encore l'approcher une fois ou deux, mais après qu'elle eut reçu les derniers sacre-

ments, soit que sa vue lui causât trop de chagrin ou qu'elle voulût lui épargner le spectacle de son agonie, soit qu'elle éprouvât le besoin d'être toute à Dieu, elle refusa de le recevoir. En tout cas, étant donnée l'affection profonde, unique, qu'elle avait eue pour lui, ce n'est pas trop s'avancer que de dire qu'il eut sa dernière pensée.

Elle mourut le 22 mars 1850 (1). Trois ans après, Sainte-Beuve, qui jusque-là avait gardé à son endroit le silence le plus absolu, s'exprimait ainsi sur elle dans une lettre adressée à Mme du Gravier :

« A toutes les questions sur Mme d'Arbouville, je crois qu'il n'y a qu'une réponse : Elle avait l'imagination ! elle avait la foi et le génie ! Avec cela, on pleure, on rit, on s'intéresse à des créations nées de nous-mêmes, on les fait vivre aux yeux de tous, on y met de soi et l'on ne s'y met pas tout entier : c'est là l'éternel mystère. Sa souffrance réelle était sa laideur : elle la recouvrait d'un voile éblouissant d'esprit, de bienveillance, d'agrément. La louange lui était très chère et la consolait de beaucoup de choses. Elle dépendait des salons, elle qui valait

(1) Ses obsèques furent célébrées à la Madeleine, le lundi 25 mars, à 11 heures du matin, au milieu d'une assistance aussi nombreuse que choisie.

mieux. Elle avait une source naturelle et sincère, une source qu'on peut appeler *créole* de bonté, un trésor de sensibilité qu'elle n'avait placé à *fonds perdus* nulle part : cela se retrouvait et circulait dans les œuvres de sa composition et de sa fantaisie. Ma plume est trop lourde pour parler d'elle aujourd'hui : excusez-moi, nous en reparlerons à quelque heure vague de l'après-midi. Elle voulait plaire et être aimée plutôt qu'aimer... J'en sais quelque chose (1). »

Il était impossible de mieux la peindre et de dire plus clairement qu'elle n'avait pas été *entièrement* son amie. Qui pourrait d'ailleurs en douter à présent ?

(1) Lettre du 3 avril 1853 publiée par M. G. Michaut dans la *Revue latine* du 25 septembre 1905.

Donnez moi des nouvelles de vos yeux ?
j'ai été hier lundi toute seule, complètement
seule depuis 4h jusqu'à six heures —
Si vous étiez venu j'aurais été à l'abri
des aimables reproches que vous me
faites — Mais on ne voit pas l'Etoile
quand Elle brille, faute de lever les yeux
et l'on dit : le ciel est toujours noir.
Toujours Monsieur — Mille amitiés à
revoir —

AUTOGRAPHE DE Mme D'ARBOUVILLE

LETTRES DE MADAME D'ARBOUVILLE

A SAINTE-BEUVE [1]

I

Néris, ce 8 juillet [1846].

Je vous écris pour vous dire que je ne puis écrire. Je suis arrivée le 6 seulement non fatiguée, mais ennuyée de la longueur et des embarras de cette route, puis j'ai commencé mes bains, et c'est là mon désespoir. Ces bains me font un mal affreux, c'est bien la peine de m'être lancée si loin. Ce qu'il y a de pis c'est que l'on s'acharne à me garder. On essaye de toutes sortes de combinaisons pour me faire supporter ces malheureuses eaux. Tant qu'elles entrent pour quelque chose dans mon bain, je suis vraiment malade. Si l'eau de son fait mon bain, je

(1) Il va sans dire que nous ne réimprimerons pas ici les lettres que nous avons utilisées dans l'étude qui précède. Le lecteur voudra bien mentalement les mettre à leur place.

suis un peu mieux. Mais alors que fais-je ici ? On me réveille à cinq heures 1/2 pour cet atroce bain, pour tout ce branle-bas de combat. Je passe ma journée à souffrir, à voir mon médecin, à aller au soleil, à aller à l'ombre, à me coucher, à me lever, à être une machine qui obéit. Mais je suis plus mal qu'avant. Du reste, j'inspire une pitié générale. On me soigne, on vient auprès de mon lit, et voyez : je m'étais fait une joie de vous écrire tous les incidents du voyage, mais bah ! on me défend d'écrire une ligne. Le médecin demande un sacrifice de 20 jours. Soyez généreux, donnez sans recevoir. Ayez intérêt et pitié. Etes-vous bien, vous? Je l'espère, car enfin le bien en ce monde est quelque part, il est si loin de moi, que je l'espère chez mes amis.

Adieu bien vite. Ah ! quelle vie ! Je suis à bout de tout, j'ai bien besoin qu'on vienne à mon secours Amitiés dévouées.

II

Néris, le 11 juillet.

Je trouve qu'il y a bien longtemps que vous ne m'avez donné de vos nouvelles, et cela me manque,

Monsieur, Si vous pouviez voir ma très pitoyable position, vous vous feriez des reproches, je suis à lutter contre de malheureuses eaux qui me bouleversent, un obstiné médecin qui ne veut pas avouer que pour se calmer il n'est pas bon de se donner la fièvre. On me retient ici pour mille essais bien infructueux et dont le résultat est de faire de moi un martyr. Je pense pourtant que je ne ferai pas ici un long séjour. Car toute cruauté s'épuise et celle de mon médecin comme toute autre, j'espère. En attendant dites-moi donc quelques paroles. Je suis malade, isolée, perdue je ne sais où, que vous faut-il pour plaindre? On me défend, vous le savez, d'écrire, et d'ailleurs ma main s'y refuse, on l'a rendue si tremblante! Devinez ce pauvre silence, dites-vous mille choses qui vous plaisent et répondez-y, je vous prie.

Adieu et à revoir.

C'est un vœu bien nécessaire quand on est où je suis.

III

Néris, ce 16 juillet.

Je vous avertis que j'étais littéralement furieuse de votre silence, et vous alliez recevoir la plus

belle plainte de la terre, quand, par bonheur pour vous, votre lettre est arrivée ! Je suis toujours ici, et le soin de ma conservation devrait m'en mettre à cent lieues. Ces eaux vous cuisent et vous font ressembler à des œufs de Pâques. Les nerfs en sont agacés. Le sang est en révolution. Tout votre être est en souffrance. On ne sort plus, on ne mange guère, on geint, on gémit, on se croit menacé d'apoplexie, et un imperturbable médecin vous dit flegmatiquement : « *Ces eaux vous conviennent à merveille.* » Ah ! l'on vous a parlé de notre société ? Eh bien ces gens-là ne sont pas difficiles ! Voici ce que j'ai eu de M. de Falloux. Je me suis trouvée mal la première fois que je l'ai vu, non pour les causes qui font frémir et chanceler Phèdre à la vue d'Hippolyte, mais parce que c'était mon premier bain. Le lendemain, lui était au lit et cinq jours après, le pauvre malheureux, horriblement malade, partait pour une ville où il y eût de bons médecins (1). Du reste, nous allions nous plaire. M. Hyde de Neuville (2) est ici, mais de vous à moi, je crois

(1) Le comte Molé écrivait de Champlâtreux, le 17 octobre 1847, au baron de Barante : « Cousin a découvert M. de Falloux comme Le Verrier sa comète, c'est à Néris qu'il l'a rencontré et il en est, pour l'instant, dans un engouement aussi absurde qu'amusant. » (*Souvenirs du baron de Barante*, t. VIII, p. 246.)

(2) Hyde de Neuville (Jean-Guillaume, baron), comte de Bemposta,

qu'il commence à radoter. Il est dans cette grande sensibilité des vieillards qui précède l'immobilité dernière — hors cela, nous avons un aéropage de marchandes de la rue de Saint-Denis, des hommes qui fument et jouent toute la journée. C'est d'un ennui immense. Je compte les jours de mon exil. Je suis à moitié à peu près. Je vis d'une vie brute, sans occupations, sans mouvement, souriant niaisement à tout le monde. Mais je vous assure que cela ne rend pas la santé.

Adieu, voilà ma plus longue lettre.

Portez-vous bien, Monsieur, et souvenez-vous de vos amis, dites-le leur souvent.

Je ne suis pas chez les Sœurs : il ne s'y trouvait que les prêtres et tous les malades de l'hôpital. J'ai fui.

IV

Néris, ce 20 juillet.

Eh bien, je m'accoutume à mes eaux; cet affreux bouleversement diminue. Me voilà douchée, bai-

député, ambassadeur et ministre de la marine sous la Restauration, naquit le 24 janvier 1776 à la Charité-sur-Loire, où son grand-père, Ecossais d'origine, partisan dévoué des Stuarts, était venu s'établir après la bataille de Culloden. Il mourut à Paris le 28 mai 1857.

gnée, enfin devenue la proie de toutes les inventions de Néris. Le bien n'est pas encore venu, mais le plus mal s'en va. Ah! les aimables lettres que vous m'écrivez! ah! si vous saviez, quand on a causé avec la société de ce lieu, l'air divinement pur qui arrive quand on lit une lettre spirituelle! Je reviendrai ayant une couche de bêtise que je garderai tout l'hiver; du reste, cela est sain. C'est bien dommage! Vous croyez que je pêcherai ici quelques amis que vous verrez plus tard? Monsieur, quelle erreur? si on ne se *baignait* pas tous les matins, on ne se consolerait pas de tout ce que l'on coudoie. Voilà une lettre bien impertinente!

Je n'ai de ressource qu'en M. et Mme de Neuville. Ce sont deux vieillards doux, bons et aimables. Le reste, divisez-le en personnes plus que communes et en femmes équivoques qui ne prennent pas les eaux et qui ont des amis qui n'y sont pas pour leur santé. Un beau faisceau de béquilles est le seul ornement de notre salon. Des grosses femmes s'y asseoient comme une brochette d'esturgeons transpirant et ne parlant pas. Moi, je fais de la tapisserie. C'est bête et tranquille comme l'ordonne le docteur. Ah! si l'on a trop causé, quelle expiation!

Bonjour, écrivez toujours, donnez votre or.

Bonjour, voilà tout ce que je puis faire. Vous êtes bien aimable d'accepter ces trois mots. Je suis un peu jalouse de la duchesse de R [auzan] (1).

V

Néris, 29 juillet.

Vous dites que je ne réponds pas. C'est vrai, si par répondre vous voulez dire une lettre longue, ayant le sens commun. Mais si vous demandez seulement signe de vie, je l'ai toujours donné en échange de vos très aimables lettres, et je ne comprends pas où ces petites syllabes ont pu aller. Je ne saurais vous dire quelle est mon existence ici. On déchaîne contre moi toutes les inventions de cette horrible prétendue manière de guérir — deux bains par jour, douche, bain de pieds, se coucher après chaque chose, je ne suis plus qu'horizontalement, et crac! explosion de tous nos maux, alors me voilà au lit, et mon imperturbable médecin de s'écrier : « Comme ces eaux vous conviennent puisqu'elles vous font tant de mal! comme elles agis-

(1) Mme de Rauzan, fille de la duchesse de Duras, à qui Sainte-Beuve a dédié quelques vers.

sent ! » Enfin j'espère le 4 août d'avoir l'inouï bonheur de partir. O Paris ! ô amis ! ô esprit ! ô vie hors des baignoires, je ne connaissais pas tous vos charmes ! quel cœur régénéré je vous apporte ! Mais je ne vais point tout droit à Paris. Voilà mon regret, le chemin de fer d'Orléans passe devant le Marais (à 9 lieues), on me happe au passage, car on ne reste là que jusqu'à la fin d'août, car il faudrait y revenir après avoir touché barre à Paris, car on m'ordonne le repos, et de simplifier les allées et les venues, car Clotilde crie et veut. On me dit que vous êtes prié, espéré. Mais je vous connais, Monsieur, vous ne viendrez pas. Après tout, si le voyage vous fatigue, si cette journée oisive vous dérange de vos travaux, vous aurez raison. Mais c'est triste pour nous. Vous demandez si M. de Salvandy m'écrit de chaque bivouac. Mais non ! non ! je ne suis pas si bien traitée. J'ai reçu un petit mot ahuri, qui était une réponse, et tout a été dit. Mais Mme la duchesse de R[auzan] a dû être mieux au courant, et je serais charmée de savoir des nouvelles de cette course rapide et brillante. A propos, vous dites que vous êtes loin du vrai chrétien — pas trop — car vous vous confessez. Vous dites toutes les fois que vous allez rue des Capu-

cines (1), comme un homme qui s'accuse de la joie qu'il y prend. Je remarque que, l'été, les personnes qui restent ont d'immenses avantages. Elles sont seules, et l'hiver, au milieu de Paris, on n'est *seule* pour personne. Pendant que j'écris ces mots, je me sens un remords d'ingratitude. Cela est vrai pour tout le monde, excepté pour vous. C'est jouer de malheur que de vous avoir adressé cette belle remarque. Mon Dieu! quelle joie de revenir! quelle tristesse d'avoir rassemblé tant de jours sans avoir vu un visage ami! Quel autre monde! Il est un âge où l'on ne peut plus se transplanter. On a perdu tant de fleurs que l'on s'est consolé par les racines. On tient au sol, au sol que foulent les autres que l'on aime. On ne leur tend pas la main, s'ils sont distraits, mais sous terre il y a à leur insu quelques ramifications qui nous unissent les uns aux autres. Adieu! mais je *réponds!* Vous êtes injuste. L'eau m'attend. Pauvres poissons, je vous plains! Etre ici pour vivre là! c'est un triste sort sans que vous vous en doutiez! A revoir, Monsieur, vous êtes aimable, vous êtes bon, vous êtes ami. Soyez content de tout cela.

(1) C'est là qu'habitait la duchesse de Rauzan.

VI

Au Marais, 9 août 1846.

Je suis arrivée après un voyage mortel. Une course de Bohémiens! à Moulins plus de bateaux! pas de voiture, les diligences prises pour les élections. Enfin, aucun moyen de faire route. Il m'a fallu prendre des moyens incroyables. Depuis *mardi* jusqu'à *vendredi*, je ne me suis pas couchée, je n'en peux plus. Mais je veux vous dire bonjour.

A revoir bientôt et sachez-moi gré de ces quelques lignes. Mille amitiés dévouées. Donnez de vos nouvelles.

VII

Au Marais, le 9 août 1846.

Mme de La Ferté m'envoie de sa chambre à la mienne un petit mot pour me dire : Ecris à M. de Sainte-Beuve et appuie la demande que je lui fais de venir. Certes il m'est trop facile de vous dire que j'aurai de la joie à vous voir, pour ne pas l'écrire très vite. Nous sommes *seuls* ici, Mme de La Ferté et moi. Nous ne serons pas *également* contentes de

vous voir, mais ce mot donne plus à l'une, et rien de *moins* à l'autre. Dans notre solitude vous serez une joie, et il me semble qu'il ne s'y trouvera aucune contrariété pour vous. Liberté et repos, tout vous sera donné. Si vous le pouvez, venez donc. Je m'arrête à cette bonne pensée. Voyez-vous ce trio? Que de bons moments tranquilles! Bonjour, à revoir! Mettez-y de la bonne volonté. J'y mettrai de la reconnaissance et de la joie.

VIII

Au Marais, le 12 août 1846.

C'est encore moi! Je suis un *revenant* bien importun. Ecoutez : je viens vous dire que le chemin de fer vous conduirait en peu d'instants à *Marolles* et que là vous trouverez chez un nommé Ratel une petite voiture qui vous mènera ici. — Je vous envoie les heures des départs du chemin de fer, le tout écrit de la blanche main de Mme de La Ferté. Cela fait un voyage de quelques moments et, de plus, fort économique. J'arrive en sens inverse par ce même chemin de fer, il est le plus sûr du monde. Vous m'avez dit, car j'ai bonne mémoire, que, ne pouvant continuer à venir l'hiver chez les Molé,

vous redoutiez de vous mettre en passagère intimité. Permettez-moi de vous dire qu'après avoir causé, voici l'impression toute contraire des hôtes de céans. On attribue votre absence l'hiver à votre mauvaise santé, votre présence ici à votre bonne volonté, et au désir de montrer que vous ne voulez pas vous éloigner des personnes.

Bon! je reçois votre lettre. Vous voyez que j'avais pris les devants.

Chemin de fer jusqu'à *Marolles*. Petite voiture conduisant au Marais. En cas d'accident l'omnibus menant à *Arpajon*, et la petite voiture allant au Marais. Les jours que vous donnerez sont trop courts pour nos plaisirs — sont assez longs comme convenance. Ne vous tracassez pas. Vous ferez ce que vous voudrez. On se sépare ici à 2 heures et l'on ne se réunit qu'à 4 heures 1/2 passées. Montez à 2 heures chez vous et dormez en repos Adieu. Je suis joyeuse de vous revoir, mais le temps me manque pour vous le dire.

Mille amitiés.

Premier départ de Paris, 7 h. 5 minutes.

Arrivée à Marolles, 8 h. 24 minutes.

Arrivée au Marais, vers 10 h. 1/2.

Second départ, midi.

Troisième départ, 4 h. 50 minutes.

Arrivée à Marolles, 6 h. 6 minutes.

Le dimanche il y a un départ à 9 h. du matin, qui arrive à Marolles à 10 h. un quart.

On trouve à Marolles un cabriolet chez un nommé Ratel. Ce cabriolet amène au Marais en une heure trois quarts ou 2 heures. S'il n'était pas disponible, l'omnibus de Marolles conduit à Arpajon, où l'on trouve des cabriolets.

IX

[Au Marais]. Ce jeudi s. d.

Enfin, Monsieur, vous venez donc vendredi. Je vous ai annoncé et chacun vous attend avec joie. Vraiment, vous avez bon air, Monsieur, à vous plaindre d'une réponse aussi exacte, quand vous avez manqué laisser passer un assez long séjour à 6 lieues de Paris, sans rouler une seule fois jusqu'ici ! Si c'est parce que vous êtes souffrant, passe ! si c'est parce qu'une ancienne amie a été sérieusement malade, c'est bien, et il fallait le dire plutôt.

Mais ce pauvre Port-Royal ne suffirait pas pour vous absoudre — et vous n'avez pas pour lui de ces affections qui entraînent. C'est le devoir de votre vie, vous le traitez comme nous avons tous plus ou moins le tort de traiter nos devoirs. M. Saint-Marc Girardin va venir aujourd'hui pour quelques heures ici, et je vais comparer le modèle au portrait. J'ai bien quelque idée aussi qu'il n'y a pas grande vigueur dans cet esprit-là — mais les choses complètes sont si rares que ce devrait être l'humble étude de notre vie que de nous apprendre à jouir des profits, des moitiés, des quarts, et de ne réserver que pour nos rêves cet entier du beau et du bien après lequel nous courons.

Nous avons fait hier une de ces promenades que vous eussiez chantée en jolis vers. Un ciel gris — avec un pâle soleil triste et rêveur. Des bois à moitié effeuillés, tout mouillés de pluie, c'est-à-dire étincelants de mille petites étoiles blanches. Des grands champs bruns et verts, parce que, à travers l'herbe fine et déliée, on entrevoit la terre ; des charrues au repos, avec des groupes de paysans et de chiens, assis sous de rouges pommiers. Des pelouses toutes couvertes de *glaucus*, cette jolie fleur qui est un calice lilas, se balançant un peu plus haut

que l'herbe. Des horizons bleus et blanchâtres. Un grand silence, un calme universel, de plus notre marche lente, inégale, peu de conversation, beaucoup de rêverie ; que n'êtes-vous là !

M. Alex. Dumas a fait un roman sur *le Chevalier de Maison-Rouge*.—Le chevalier de Maison-Rouge, surnommé l'*amoureux* de la Reine, est un homme qui s'était monté la tête sur les malheurs de Marie-Antoinette et qui a fait quelques tentatives inutiles et ignorées pour la délivrer du Temple. C'est le sujet du roman. Mais c'est aussi une *petite anecdote du temps* assez connue et que, pour ma part, je connais depuis longtemps. M. M[olé] l'ignorait et la *nie*. De plus, il l'a fait avec un tel emportement que cela a amené une petite scène désagréable. Faites-moi le plaisir de me dénicher quelqu'un qui ait entendu parler de ce petit fait — ou un livre qui le cite comme *on dit*. L'hiver dernier on en parlait et bon nombre de personnes disaient : « Bon, Alex. Dumas aura fait du scandale sur M. de M[aison]-Rouge, » et l'on racontait le petit trait que l'on savait. Je suis *absolument sûre* que cela a été dit, aidez-moi à trouver une preuve ou un *autre* qui le sache, puis n'en parlez pas *haut* ici. Car mon oncle a été si vif que c'est un sujet délicat. Mais

aidez-moi à faire la seule réponse à faire. Je suis sûre du fait.

A revoir donc, Monsieur.

Mille amitiés.

X

Château du Marais, ce 20 [août]
8 h. du matin.

Vous êtes le plus aimable des hommes de France et de Navarre, voilà une vérité insurmontable. Cela une fois dit et accompagné de toute la reconnaissance et de tous les remerciements possibles, laissez-moi vous faire quelques reproches. Vous achetez trop de livres. Cela n'est sage ni pour vous ni pour les autres. Laissez les voyageuses étourdies perdre dans leurs pérégrinations leurs livres les plus chers — et ne consolez pas ce chagrin. Vous êtes bien sûr qu'iraient-elles à mille lieues elles ne perdront pas le souvenir des amis qui vous ressemblent. Comment vous trouvez-vous de vos deux jours parmi nous? S'il y a ici-bas la loi du talion vous vous en trouvez bien. Nous avons été charmés de votre bonne visite. Elle a donné à notre solitude quelques heures de mouve-

ment, de conversations, de pensées. Elle m'a fait un vif et doux plaisir. Elle m'a prouvé qu'il y a un peu de déclamation dans toutes ces choses dites sur le néant de tout, sur ce vide universel dont nous souffrons, même quand il n'existe pas. Il y a des années qui se succèdent sans changer. Elles ne se ressemblent pas peut-être. A-t-on jamais vu des sœurs être exactement pareilles? Mais on ne sait quelle est celle qui plaît le plus. Elles diffèrent en gardant un air de famille. Oh! qu'il en soit toujours ainsi jusqu'à la fin pour toutes les choses douces de la vie! qu'elles gardent l'air de famille! Que la conclusion ne soit pas étrangère au commencement! — Que rien ne passe au moins sans laisser une trace et qu'on puisse, le soir, par le nombre des feuilles pâlies, compter le nombre des feuilles qui furent vertes! Enfin contents ou non contents les uns des autres, ne nous séparons pas. Serrons les rangs! comme dit Mme de Sévigné. Il pleut, il fait froid, la poitrine se plaint. On est triste et souffrant. C'est un état connu. Il faut baisser la tête. Nous sommes, en outre, très inquiets. Le fils aîné de Mme Jules de l'Aigle (1), un charmant garçon de dix ans, est à la mort. Les comédies de

(1) Mme Jules de l'Aigle était la fille de Mme Germain.

Maisons sont suspendues. Mme Germain (1), dont cet enfant était le bonheur de la vie, est partie à moitié folle de désespoir. Mme Fleming tremble pour sa sœur. Toute la famille est sur le qui-vive, et moi je me suis fait mal à force d'entrer dans la douleur de chacun. Bonjour, et à revoir vers la fin de ce mois. Soignez-vous pour me conserver votre amabilité. Elle fait paraître médiocres ses voisines.

XI

Au Marais. Ce 22 août [1846].

Il est absolument convenable, partant absolument nécessaire que vous écriviez un mot à Mme de La Ferté. Elle désirait vivement que vous vous trouvassiez bien au Marais et sera charmée d'un mot aimable. Faites-le, cela vous est si facile ! Vous nous avez vus avec la solitude et du soleil. Nous voici avec du monde et de la pluie. C'est perdre au change. Nous avons ici M. de Caumont (2), qui vient de gagner un procès qui lui donne deux

(1) Constance d'Houdetot, mariée au comte Auguste Germain de Montforton.

(2) Archéologue illustre, né à Bayeux le 18 août 1801, mort à Caen le 16 avril 1873.

cent mille livres de rente. M. de Frénilly (1), qui arrive de Bohème et d'Allemagne, M. de Tourolles, qui chasse à 81 ans, M. de Foy, qui se met fort peu en peine de ce que son neveu est à la mort, M. de Plaisance, qui oublie femme et désagréments. Nous attendons M. Molé — et voilà ! Tout cela fait des journées de contrastes, rumeurs le soir, solitude le matin. Moi, je ne me sens aucune disposition de faire des frais. Je m'enferme dans un noble silence, le regard et le sourire sont à peu près les seuls éléments de ma conversation. J'approuve tout, on ne me croira pas trop bête. Je ne peux plus causer qu'avec les gens que j'aime. Vous voyez que ce sera fort utile à ma poitrine, le nombre ne saurait en être grand, et le guignon qui fait le fond de toutes nos destinées éloigne presque toujours ces chers élus. J'ai reçu une longue lettre de la duchesse de Rauzan, qui me fait une peinture pittoresque des eaux de Carlsbad. Quand on revient de Néris, on ne peut plaindre personne. — Il y a une phrase qui ressemble bien à celle qui l'écrit : « Je suis bien seule. Sauf *cinq* ou *six* aimables personnes que j'ai rencontrées, *je suis sans*

(1) L'auteur des si intéressants *Souvenirs* qu'on a publiés en 1908 à la librairie Plon et Nourrit.

aucune ressource. » — Si j'avais jamais deux personnes aimables à mes côtés, je me couperais la main qui écrirait que je me trouve sans ressource. Cela me fait penser aux petits cierges de M. X. Marmier. La lettre est très affectueuse et aimable. J'en ai remercié au plus vite, mais sans liberté d'esprit. Je suis horriblement inquiète de ce petit de l'Aigle. Il y a des gens que je ne vois pas souvent, mais dont le bonheur m'est nécessaire. Vos récits d'académie me charment. Que vous êtes heureux de tout ce que vous entendez, sans compter de tout ce que vous dites ! N'allez pas trop laisser blanchir les lauriers-roses. Ce serait dommage pour *tout le monde*, même pour vous. Nous ne valons pas grand'chose quand nous sommes sans un regret, sans une pensée ; que c'est bête d'être content !

XII

Maisons-sur-Seine, 3 septembre 1846.
Jeudi.

Venez me voir vendredi à *4 heures et demie*. Si cette heure-là ne vous gêne pas, elle me convient ; je suis très accablée d'affaires pendant ces quelques jours, et je ne puis placer à mon gré nos heures

de plaisir, mais je sais votre bonne volonté et j'y compte. Mille amitiés, à bientôt.

XIII

Champlâtreux, 18 septembre 1846.

J'avais cru tous ces temps-ci vous voir poindre sur l'horizon. Savez-vous que vous nous donnez trop peu de temps? Vous avez beau dire pour faire mousser les choses, *un* matin et *un* soir, cela ne fait jamais qu'un jour, et nous n'avons pas été dupes du stratagème. Ce *un* et *un* là ne font pas deux. Vous avez tort d'être si parcimonieux à notre égard. D'abord en ce moment, les choses ne sont pas belles. Ce beau temps rend Champlâtreux jaloux de fleurs, de verdure, de beaux ombrages. La vie tout intérieure que l'on y mène donne forcément une grande liberté. Enfin vraiment on n'est pas mal parmi nous. Moi je me soustrais à toute contrainte. Je passe trois ou quatre heures par jour assise au soleil. Je viens de relire ainsi sur mon banc solitaire la *Cléopâtre* de Shakespeare pour me convaincre que ce n'est pas là que Mme de Girardin a puisé la fatale idée de faire de Cléopâ-

tre une Messaline. On y indique à peine qu'elle a aimé César, et encore rien n'en transpire. Entre César et elle, qui ne se voyent qu'après la mort d'Antoine, tout est d'une convenance et d'une réserve parfaites. C'est seulement dans un paroxysme d'amour que Cléopâtre, *étant seule*, s'écrie : « Oh ! je n'ai jamais aimé César ainsi ! » J'aimerais mieux que le mot n'y fût pas. Mais il y est. Du reste l'amour le plus passionné remplit seul le rôle de Cléopâtre. Ce qui intéresse bien mieux que toutes les réminiscences de *la Tour de Nesle* à la façon de Mme de Girardin.

Savez-vous (non, car vous n'aurez pas eu le courage de le lire) que *les Débats* du 14 septembre ont cité un morceau de M. Cousin tout bonnement admirable. Ah ! ce n'est pas de cela qu'il peut dire qu'il ne se comprend pas lui-même. Le début sur l'éclectisme est parfaitement clair, concis, logique et mis à la portée de tout le monde. La fin sur l'existence de Dieu, philosophiquement démontrée, est magnifique d'éloquence. M. Molé a écrit à M. Cousin pour lui faire son compliment et le nôtre. Ce sont de belles pages. Vous avez la bonté de réclamer des nouvelles de ma misérable santé. Hélas ! elles sont ennuyeuses à donner, il y a en moi

un point de souffrance qui vient se poser quelque part. Il n'est jamais absent. D'où vient cette douleur nécessaire? De quelque organe lésé! — Mais nul ne sait lequel. Je vis au jour le jour, tâchant de rendre douce l'heure qui s'écoule. C'est un terrible travail. Je ne m'en tirerais pas sans l'amitié. Mais à l'aide de l'intérêt des autres on marche comme avec des béquilles. On n'est pas bien alerte, mais on ne touche pas à terre. Que faites-vous? Que pensez-vous? Voilà la question grave! Ne me laissez pas longtemps dans l'ignorance. Ecrivez si vous ne venez pas. Mille amitiés dévouées.

A bientôt, n'est-ce pas? et faites grâce à cette insignifiante missive. Je souffre un peu aujourd'hui et veux me reposer.

P.-S. — Je reçois à l'instant votre bonne, charmante, aimable lettre. Elle m'a touchée et je vous remercie. Celle-ci n'est pas une réponse. Elle eût été mieux. Là, je vous avais lu avant, je récrirai bientôt. Je suis bien brisée aujourd'hui. Soignez-vous. Venez en votre temps, et restez ce que vous êtes aujourd'hui. Mille amitiés satisfaisantes.

XIV

Champlâtreux, ce 22 septembre 1846.

Vous m'avez écrit une bien bonne lettre et j'aurais voulu vous le dire plus tôt, mais c'était hier la fête de M. Molé et ce qui a précédé a été pour nous des jours d'agitation. On a fait venir des plantes rares de Paris. Et ces malheureuses plantes ont fait le voyage si peu à leur gré qu'elles en ont perdu fleurs et feuilles. Il ne restait plus à offrir que de grandes allumettes ou de petits manches à balai, comme vous voudrez.

Nous avons versé des larmes amères qui n'ont rien fait reverdir. Ensuite on a disposé une illumination dans une partie du parc en face du perron, et enfin on a donné un concert dans lequel Mlle de Champlâtreux a joué avec moi un duo *à deux* pianos. Vous avez la bonté de me reconnaître ou de me supposer quelquefois un je ne sais quoi *artiste*. Il y en a eu une petite trace dans la musique d'hier soir. Animée par les lumières et l'attention des autres, j'ai joué mieux et autrement que je ne l'avais prévu, j'ai écrasé complètement ma petite compagne. J'en aurais pleuré. J'ajoute à tout cela, pour

que vous ne vous félicitiez pas trop de n'être pas venu, que cela s'est passé en famille, et sans apparat. Moi aussi j'ai lu les lettres de Rancé — toutes graves et austères qu'elles soient, et comme vous j'en ai reçu une salutaire impression. Le propre de ces choses qui sont au delà des agitations de la vie, c'est qu'elles apaisent. Comprenez-moi. Je ne veux pas dire qu'elles éteignent. Non, elles n'ôtent rien à notre cœur, mais elles lui révèlent le sens élevé de lui-même. Elles substituent à ces oisifs et amers découragements, qui n'enfantent que le désordre, la dignité de ses chagrins. On ne les complique plus des misères qui se rattachent à nos caractères ; nos peines restent simples, ne gardant que ce qui vient de notre âme, pour nous autres femmes qui n'avons pas, à l'heure des épreuves, la liberté de plaintes, la faculté de paroles, le droit de tout dire, comme les hommes qui peuvent presque sans être blâmés jeter au dehors tous les cris intérieurs. Il y a dans ces livres pour nous consolation et force. Il y a aussi une phrase qui me vient en aide dans les moments où je m'embrouille dans les difficultés de *tout*, c'est : « Marthe, Marthe, en vérité, je vous le dis, une seule chose est nécessaire, et vous vous embarrassez de trop de soins ! »

Ce qu'il y a de sûr, c'est que votre lettre dernière est de celles qui arrivent à moi, et avec lesquelles j'entre en sympathie. Je vous remercie de me l'avoir écrite. Nous lisons (entre nous) votre *Mme du Hausset* qui scandalise tout son auditoire, mais qui l'amuse parfaitement. Je suis celle qui trouve le plus simple le style et la naïveté de détails de *Mme du Hausset*. On ne veut jamais dans ce monde descendre jusqu'aux choses. On juge toujours d'où l'on est, comme un paralytique.

Mme de Castellane (1) est scandalisée et amusée. Il est vrai que le matin, pour nous remettre en édification, nous lisons les lettres de Voltaire. C'est plein d'une vie qui vient au secours de la léthargie de la nôtre. J'ajoute à tout cela dans ma chambre les romans anglais de lord Normanby. Mais j'ai de grands projets. Je veux lire en entier Sénèque et Hérodote, dont je ne connais pas grand'chose. Ils sont à Champ[lâtreux]. L'occasion est bonne, et puis je ne puis résister à la vie du monde qu'en la doublant par quelques pensées plus sereines qu'elle. Il y a une autre doublure dont j'ai, avant tout, besoin, c'est celle qui me vient de l'affection de mes amis. Ah! vraiment, si l'on ne se savait

(1) Née Cordélia Greffülhe, l'amie de Chateaubriand et de M. Molé.

pas des amis plus près de son cœur, on n'y tiendrait pas! Du reste, ici, je n'ai qu'à louer — cet automne: — oncle (1), cousine (2), tout est affectueux, *uni* et aimable. Je sens la famille, et cela est mille fois doux.

Quand donc faut-il vous espérer, Monsieur? Ma santé a eu de rudes secousses, tous ces temps-ci. Me voici hors de crises. Qu'il en soit de même pour vous! et venez nous le dire.

Adieu. Bon courage, et mille amitiés dévouées.

XV

Champlâtreux, 23 septembre 1846.

Comment vraiment vous êtes aussi souffrant que cela? Mais j'en suis très — très fâchée! — et je vous prie de ne pas me laisser longtemps sans nouvelles. Le fer est bon, mais allez-y avec toutes sortes de précautions, il fortifie et irrite. Je n'ai pu le continuer longtemps.

Il pleut par torrents aujourd'hui, et j'ai toute ma poitrine douloureuse. Les nerfs ne sont pas en bon état parce qu'il y a de gros dathuras, dont l'odeur

(1) M. Molé.
(2) Mme de La Ferté, née Molé.

est intense. Tant qu'on a pu tenir les fenêtres ouvertes par le beau temps, tout marchait bien, mais avec la pluie, on s'est enfermé. Je quitte bien vite ce sujet, car il vous irrite, vous qui jetteriez des arbustes gros comme une maison par la fenêtre *for the soeke of a friend*. J'ai bien écouté ce que vous me dites sur M. Cousin et j'ai compris ; cependant, je crois que voici ce que l'on pourrait répondre. Ce n'est pas une imitation proprement dite des écrivains du XVIIe siècle, mais c'est une organisation heureuse pour laquelle le beau est ce qu'il était pour Pascal et pour Bossuet. Une fois cette coïncidence des jugements sur l'appréciation du beau, je dirai presque du vrai, chacun écrit selon son siècle et son individu, car, en revenant sur les phrases de M. Cousin, je n'en vois pas une que j'eusse placée dans la bouche des autres. Seulement, je reconnais la largeur et la simplicité auxquelles eux et lui rendent hommage. Mais vous êtes malade et je vous mets en colère, je me tais bien vite et je vous prie de vous bien porter. Nous bataillerons après. Ce petit mot n'a d'autre but que de vous exprimer ma sollicitude. A propos, Sénèque n'est pas ici, *je n'ai aucune envie de le faire venir*, parce que j'aime mieux lire les livres à moi cet

hiver, quand je n'aurai pas d'autres romans, et profiter ici de la bibliothèque.

XVI

Champlâtreux, 2 octobre 1846.
Ce vendredi soir.

Je n'ai reçu votre petit mot si bon, si affectueux qu'aujourd'hui à 4 heures — ce qui m'empêche de vous répondre aussi vite que je le voudrais. Je me hâte avant de causer de vous dire de tâcher de ne venir ni samedi ni dimanche. Ce sont les jours de courses de Chantilly. On compte y aller d'ici et il est possible que lord et lady Normanby reviennent pour s'y rendre avec nous. Lundi et tous les jours suivants vous conviendraient à merveille. Il y a le ménage Lebrun, qui ne doit pas vous faire peur, et vous seriez tous ensemble les éléments de journées très agréables. J'ai été désolée de ne pouvoir vous écrire, cela m'a été un constant regret et je vous remercie de ce que nos causeries vous ont manqué. Mille choses m'ont rendue silencieuse, cela vaut mieux que s'il n'y en avait qu'une seule. J'ai été et je suis fort souffrante. Le larynx est dans un état bizarre qui, joint aux spasmes qu'il attire là, fait

de moi un vrai martyr. Je suis parfaitement découragée, sombre et triste. Je passe mes journées à penser à ma fin et je n'ai ni courage ni résignation. Ce n'est rien d'être malade chez soi, mais l'être ici, à côté de lord et de lady Normanby, de lord Brougham, de Mme de Contades, de M. de Frénilly, voilà ce qui a été affreux. En sortant du salon, je m'étendais morte sur ma chaise longue, n'ayant plus le cœur d'écrire même aux amis les meilleurs. Je n'ai à me plaindre de personne. On me mettait fort à l'aise, me disant d'en agir comme chez moi, mais on se tracasse, on veut faire un peu, puis on est entraîné. Ah! la santé, la force! la vie dans son repos physique! ô les belles choses, mon Dieu! Du reste, ne faites pas ici, quand vous viendrez, *éclat* de mes maux, à moins de me trouver publiquement mal. Je me tais sur eux, je ne suppose pas aux autres la patience d'écouter ce qu'il me faut à moi avoir la patience de supporter.

L'Afrique menace de s'agiter. Les fatigues recommencent. Je crois peu — avec raison, hélas! — aux chances d'une prochaine nomination. M. d'A [rbouville] m'a très bien expliqué que, quoi qu'en dise M. de S [alvandy], cela retardera au moins d'un an, et avec mes inquiétudes de santé, ce qui

me met du doute et du noir dans l'esprit. Vous voyez avec quelle confiance je vous parle. Concluez de tout cela que souffrir est l'unique emploi de mon temps. Mais aussi mon unique consolation est une douce parole d'affectueux intérêt comme celle que vous prononcez. J'y suis bien sensible, et cela compte énormément pour moi. J'ai lu votre article sur Rancé. Nous l'avons tous lu, avec grand plaisir — moi j'y ai vu avec joie que vous aviez reçu des *lettres* une impression grave et salutaire, et mon amitié allait chercher votre disposition morale là où les autres ne voyaient que les nuances de votre esprit. Deux endroits m'ont particulièrement frappée dans cet article : le passage d'Horace mis en regard de Rancé — *l'exil éternel et la patrie éternelle* — et ce que vous dites si bien qu'*abréger les choses qui passent* était le soin perpétuel de Rancé. Ces deux passages sont si bien dans l'esprit du livre que vous jugez que j'ai merveilleusement su gré à votre esprit, qui n'en a ni les conditions ni l'austérité, d'en avoir eu si à propos l'expression.

M. et Mme Lebrun nous sont arrivés enthousiastes de votre article et en parlant avec esprit. Mme de La Ferté, tout en admirant, vous cherche noise sur je ne sais quelle nuance théologique et un peu sur

le jugement que vous portez sur *les grands jours d'Auvergne*. Moi (pardonnez-moi toujours ma petite piqûre d'épingle), j'ai eu regret de l'expression : *On ne voyait pas le plus petit bout de l'oreille de l'amant de Mme de M...* Cela est si loin de la région d'idée où Rancé et vous vous élevez votre pensée, que vraiment on tressaille à cette expression. Notez bien que ce n'est pas la pensée que je repousse, mais l'expression commune de *bout de l'oreille*.

Recevez avec indulgence toutes ces louanges et observations. Voyez-y que de loin on s'occupe de vous, et puis finissez cette absence. Venez et donnez-nous tout le temps possible. Vous ferez plaisir à tous. Vous ferez plus et mieux encore pour quelques-uns. M. Lebrun est une douce compagnie, un esprit littéraire qui se mariera bien avec le vôtre. Moi, j'écouterai, et il y aura dans ce silence satisfait un bienfaisant régime.

Bonjour, à revoir, et mille amitiés dévouées. Votre santé est meilleure, n'est-ce pas ?

XVII

Champlâtreux, ce jeudi 8 octobre 1846.

Je suis bien fâchée, Monsieur, que vous ayez autant retardé votre départ pour Champlâtreux. Je dois vous dire que vous avez, à l'égard de ce voyage, les idées les plus erronées. D'abord, il est parfaitement convenable de venir pour un jour déjeuner, dîner et partir le soir. Ensuite, il l'est encore d'arriver vers 2 heures — et de revenir après le dîner. Une foule de visites d'hommes se font sans cesse ainsi. M. Chevalier (1) vient de le faire. MM. Marmier, Cousin, etc., etc., vont le faire. Certes, le plaisir que l'on a à vous voir ici devrait vous faire agir exceptionnellement. Mais, enfin, on vous trouverait encore aimable de venir comme les autres. Je dois vous dire, pour votre gouverne, qu'il y a une diligence qui passe devant la grille du château à 5 h. du soir. On arrive pour dîner. Pour ceux qui ont l'intention de donner le lendemain, c'est une manière parfaitement commode et économique de venir à Champlâtreux. Ce mot d'*économique* me fait penser que, pour répondre à votre confiance, j'ai bien envie de vous faire des reproches. Vous

(1) Michel Chevalier, l'économiste.

ne devriez pas être gêné. Pour un homme seul vous êtes riche, et il doit y avoir quelque désordre ou quelque déraison cachés sous cette gêne très reprochable. Voyez-en les inconvénients ! Cela vous détourne de Port-Royal, qui devrait être l'œuvre importante et maintenant suivie de votre vie. Du bois dont je vous connais, avec un article tous les quinze jours, Pascal n'ira pas vite. Voyez comme j'abuse de toutes vos bonnes dispositions à mon égard, comme je tranche du Mentor ! révoltez-vous, Monsieur, et dites à un affectueux et indiscret intérêt de se taire. Nous avons effectué nos jours brillants — deux fois de suite, nous avons mené la Grande-Bretagne aux courses de Chantilly. Comme course c'était un échec national.

Comme site, c'était beau à montrer à tous les rois de la terre. Nous avions ce qu'il est convenu en octobre d'appeler un beau temps. Il faisait un vent terrible, vous en seriez mort mille fois. Cette seconde visite anglaise a fort agité les politiques, le dessous des cartes ne valait pas leur trouble, mais méritait leur envie. Nous faisions d'admirables promenades dans la forêt, et le soir lord Normanby nous a déclamé plusieurs scènes de Shakespeare. Il les a dites avec une grande intelligence et un

grand effet. J'ai vivement joui de cette soirée. Les vers étaient magnifiques et une pauvre Française peut dire ne pas les connaître quand elle ne les a pas entendus, dits par un Anglais avec talent d'abord et avec amour ensuite pour son vieux poète national. Ne répandez pas cette exhibition des talents de l'ambassadeur. Ses ennemis lui reprochent de n'être pas assez sérieux pour sa position et on se ferait des armes contre lui de cette bonne grâce pour nous. De plus, j'ai toujours peur quand je redis quelque chose de ce lieu où tout est grave.

Nous avons tous jeté de beaux cris de la nomination de M. Alex. Dumas comme historiographe du mariage Montpensier. Le pauvre M. de Salvandy n'est pas bon à faire un fagot pour brûler; le fait est que ce choix n'est pas brillant et j'ai renoncé à la défense. La considération doit trouver sa place à côté du talent et puis un faiseur de romans, cela donne l'idée que l'on va nous faire des contes bleus au lieu de l'histoire.

Adieu, Monsieur. Vous n'aurez pas de moi la plus petite phrase aimable comme châtiment de cette mauvaise volonté à venir.

Mille amitiés. Je me suis abominablement portée. Une rage de dents a fait diversion à des maux

plus graves. Je suis un peu sortie de la maladie par la souffrance. O le joli état!

XVIII

Champlâtreux, ce 14 octobre 1846.

Eh bien! je ne vous fais pas mon compliment d'être en vie, de travailler, d'aller, de venir et de tenir à l'égard de vos amis une si jolie conduite! Nous avons attendu samedi et dimanche, puis alors j'ai attendu une lettre. Ni présence réelle, ni lettre, rien. Silence et absence. Ce n'est pas beau. A samedi donc! — et restez! — Je vous écris de mon lit où je suis depuis hier. J'avais fait face aux circonstances ces jours-ci. Mais hier, au moment le plus beau j'ai *cracqué*, et il a fallu me coucher. Cela tombait dans le moment le plus importun. Qu'y faire? Ah! si le mal obéissait! on l'enverrait aux calendes grecs (ou grecques, j'ignore). Oui, M. Mérimée a passé trois jours ici, il a fait peu de frais de conversation, et moins que cela encore à l'égard des femmes, mais il a été d'une obligeance extrême en faisant dans mon album trois dessins dont j'avais besoin — et nous avons joué à mort

au billard. Il est mille fois plus fort que moi et m'a battue outrageusement ; — tout en carambolant il m'a dit qu'il ne croyait pas qu'il y eût de Providence parce que cela serait trop utile qu'il y en eût une. Ne dites pas que je vous ai raconté tout cela. Laissez-le vous parler de Champlâtreux, et n'ayez pas l'air d'en rien savoir. MM. Cousin et Mignet ont au contraire brillé de tous leurs feux. M. Cousin a parlé de votre talent avec des éloges sans borne. M. Mignet a loué l'article que vous avez fait sur lui. On vous a regretté, vous eussiez bien fait dans ce cadre. Mais où est votre cadre ? Hélas ! c'est un cadre à jour, vous êtes insaisissable. Quand vous écrivez, je suis obligée d'avouer que c'est bien. Vos lettres sont charmantes et vous avez encore l'air, là, de tenir aux gens. Mais les actions ! Elles sont au-dessous du cours ! Quelle tempête ! Quel vent, quelle pluie ! et quels maux de poitrine ! Enfin après la terre le ciel.

Bonjour, Monsieur, conservez-vous jusqu'à samedi. Moi, je n'en puis plus et ne saurais écrire posément ce matin.

XIX

Champ[lâtreux]. Ce 27 octobre 1846.

Vous m'avez écrit la plus amusante lettre du monde, j'en ai ri dans mon coin solitaire. Cela fait tableau. — Je vois d'ici cette soirée. Je suis de votre avis : cette absortion est un manque de goût. C'est une mesquinerie. Une seule et belle et grande chose excuse de ne si bien entendre qu'un seul. Mais alors on ne se tourne pas, on ne se dirige pas vers lui. C'est même un autre que l'on regarde et le vulgaire n'y voit rien. Mais tant de fracas — pour qui est haut placé, c'est un tort de tact, et je l'aurais senti comme vous. Somme toute, la soirée a dû vous amuser. Je viens d'écrire justement à cette personne une longue lettre qui, ce me semble, n'ira guère à sa disposition d'esprit. J'étais un peu grave, un peu triste, et assez sérieuse. J'ai loué tout cela au milieu de l'anglomanie. Arrivera que pourra! Il ne faut jamais se taire pour les gens. C'est une manière d'être aimable que j'ignore. La mienne consiste à *me* dire, cela fait de l'abandon, de la confiance, mais je ne m'appareille pas. Notre vie est plus paisible. Cependant en ce moment j'en-

tends les roues d'une voiture et j'ignore qui nous tombe ainsi du ciel — La belle Mme de Nieuwerkerke est établie avec nous. Le monde dernièrement a dit mille choses sur ses nouveaux chagrins, eh bien, son front est plus calme que jamais. On n'y voit ni nuage, ni joie, c'est l'impassibilité revêtue d'une belle forme ! Si c'est de la force, c'est beau, mais il serait possible que ce ne fût rien. Je me méfie toujours du courage. Les ennemis vaincus étaient-ils bien forts? *That is the question!* Enfin parfois, je me prends à envier cette glace qui cache tout. Mon malheureux sang, qui monte, s'arrête et se précipite encore à la moindre impression, est bien loin de là ! Ah! vous croyez qu'il n'y a que de belles pages dans mon livre. Je ne suis ni si heureuse ni si malheureuse ! Et il n'y en a pas de bien noires et sur lesquelles l'ange de *Sterne*, qui compte nos fautes, est obligé de laisser tomber une larme pour que Dieu ne lise pas. Mais il y en a qui ont perdu leur blancheur; qui de nous n'est atteint par le vent? Qui n'a frémi sous l'orage? mais c'est presque ce qui fait la valeur de nos âmes ! Elles en relèvent avec ce je ne sais quoi qui vient de l'épreuve, avec ce recueillement qui vient du souvenir, avec cette douce sympathie

pour ce qui est plus bas qu'elles, et cette non-humilité à l'égard de ce qui est plus haut qu'elles. Je ne voudrais rien retrancher et cependant je vais m'incliner et demander l'indulgence. Comprenez-vous tout cela? Oui, car vous êtes intelligent et vous achevez les autres. Figurez-vous qu'hier on parlait de vos écrits, je nommai les deux derniers volumes de *Portraits contemporains* que vous m'avez envoyés. Voilà M. Molé qui apprend ainsi que son portrait y est. Il ne le savait pas — et il dit que ce portrait n'a été dans aucune revue. On me l'a fait descendre séance tenante, il le lut et fut ravi, parfaitement ravi. Mme de La Ferté s'est écriée : « C'est une perle » — et je n'ai pu encore avoir mon livre pour relire, tant on se le dispute, la lecture tout haut n'ayant pu avoir lieu parce que il y a des Messieurs qui sont on ne saurait moins littéraires. Je vous parlerai plus longuement de tout cela, cette découverte datant d'hier onze heures du soir. On attend ce matin Mmes de Hatzfeld et de Contades. Ce sera encore une journée sans ordre. Vienne mon logis, et alors que de lectures dirigées par vous et que de bonnes conversations. Je compte avoir cet hiver une vie de Diogène : une lanterne et un tonneau.

Bonjour, Monsieur, je vous trouve dans une disposition d'esprit étonnamment sereine.

D'où vous vient cette joie et cette paix ? Si c'est de bon lieu, ô gardez-la — Mille amitiés dévouées.

XX

Champlâtreux, ce 6 novembre [1846].

Eh bien, Monsieur, vous ne venez pas ? Je n'écris pas, et vous ne soufflez pas le mot ? Ah ! Théocrite ! Ah ! Port-Royal ! Ah ! l'Académie ! Tous ces amis qui distraient des autres. La cause de mon long silence a été que j'ai cru revenir à Paris tous ces jours-ci. Même mon domestique y est déjà, et voilà que je reste. Ne parlez de ceci à personne, parce que la cause de ce départ était que j'avais eu une petite querelle avec mon oncle. Je suis très fière, très susceptible, très indépendante, et j'avais pris la chose très vivement. On m'a assuré et tant répété que c'était parce qu'il me traitait comme sa fille, que c'était à titre de paternité qu'il m'avait un peu rudement menée, que j'ai fini par le croire. Mais tout cela m'avait fort agitée et je n'aurais pas écrit une syllabe pendant ce temps. Je n'avais qu'une bête de pensée — ce malentendu — j'ai un cœur

qui souffre facilement, et je suis à peine remise de ce petit choc. Ai-je besoin de vous dire qu'il faut ignorer à toute éternité ce que je vous dis là. Le moindre mot me ferait une affaire, et j'en ai assez. Que devenez-vous, vous, dans la paix qui vous environne ? dans votre silence, dans vos études? Ah ! que cette vie ressemble peu à la nôtre pendant ces derniers temps-ci ! Quel emploi inutile et violent nous faisons souvent de nos facultés ! que nous usons de rouages pour peu de chose ! Je voudrais le repos et je sens en ce moment combien on a raison de nous représenter le ciel sous cette forme. Du reste, par bizarrerie, ma santé est meilleure, un petit peu, et pour un petit moment. Le temps approche où je vais revenir; je pense vers le 28 de ce mois. Je compte bien sur vous cet hiver au coin de mon feu. J'ai peu d'idée de monde. Les vraies amitiés seront dans toute leur valeur. Voilà une phrase dont le sens n'est pas vrai pour moi. N'importe où je vais, ma pensée, la meilleure, est pour mes amis, et ce n'est qu'une comparaison de toutes choses, à eux toujours à leur avantage.

Plus je vis l'étranger, plus j'aimai la patrie !

Je vous prie, Monsieur, d'avoir la bonté de me

gronder de mon long silence. Je n'aime pas à avoir tort sans qu'on le sente.

Adieu. Mille amitiés. Ceci est court et à la hâte, mais je n'ai plus voulu tarder.

XXI

S. d.

Mon Dieu! quelle orgie de sommeil! mais je prévoyais bien que vous dépassiez vos forces, et que tant de conversations, tant d'esprit, tant de verve, de onze heures du matin à minuit, allaient vous plonger dans la léthargie de la Belle-au-bois-dormant. Mais vous n'avez pas perdu vos peines. On a été charmé de vous. On vous a trouvé très aimable, tout le monde vous a vu partir à regret. Tout le monde vous espère le plus tôt possible. Votre article a été lu tout haut et a fait grand plaisir. C'était, en effet, un peu de votre conversation. On aurait pu nier l'absence. La première partie a plu particulièrement; après on a discuté quelques *analogies*, mais encore de cette manière flatteuse pour l'auteur qui fait qu'on lui sait gré de la conversation aimable dont il fut la cause. Ouff! quel aveu vous me faites! un certain ordre de choses, un

certain genre de personnes eussent pu influer sur votre manière d'être! Eh bien! je suis très touchée de cette impression — et je vais dire avec M. Molé qu'un des charmes de votre esprit, c'est la bonne foi, *c'est qu'il écoute* et ne répond pas avant qu'on ait parlé. Une âme écoute tout comme un esprit, et ce sont les bonnes. Alors, elles choisissent, et se souviennent à leur gré. Vous m'avez écrit quelques phrases sur M. Molé. Je les ai lues. J'ose dire qu'il en a été très flatté, et si vous tenez à l'approbation de certaines gens, je vous réponds que l'on tient à la vôtre. Mais voilà ce qui est bon, ce qui est doux entre gens qui s'estiment; tenir à l'approbation morale, jusqu'à concurrence de son indépendance, vouloir plaire et rester libre, c'est le moyen de bien faire. Mais le lendemain de votre départ, j'étais littéralement foudroyée d'une de ces crises nerveuses qui me tuent. Ne vous imaginez pas que je sois une malade de faiblesse et d'invention, non, ce sont des crises aiguës qui se succèdent et qui me font une série de maladies vives. Je viens de passer 24 heures au lit, je suis brisée. Je me suis levée pour recevoir M. et Mme de Nieuwerkerke. Nous avons de ces grandes journées sans un moment de solitude. J'ai fait l'impossible pour vous écrire

ces quelques lignes. J'en ai pris le temps sur mon sommeil, mais j'ai voulu vous dire mon bon plaisir de vous avoir vu. Combien je vous sais gré de votre entière confiance! Combien les vraies amitiés, au lieu de s'entamer ainsi, s'en consolident ! On *livre vraiment sa vie*, et qui de nous n'a ses pages où tout n'est pas bon? Mille amitiés dévouées. Revenez.

XXII

Champlâtreux, ce 19 nov. 1846.

Je ne vous écris pas parce que je suis très souffrante. — Ce que vous avez vu n'était que le début d'un état horrible,de rages de dents, de névralgies, de tout ce que vous voudrez. Je suis restée huit jours sans manger, sans dormir, gardant la chambre, n'en pouvant plus. Me voici mieux, mais chaque nuit j'ai une crise à la même heure, et je prends encore si peu de chose que je suis sans force. Plaignez un peu, Monsieur. Vous vous trompez sur Mme F... Il y a des siècles que nous n'avons reçu ici de ses nouvelles. La pauvre femme est sûrement malade et sur sa chaise longue. Elle n'est que douce, bonne et grosse! Je regrette ma bête de phrase. Je voudrais que vous ne revinssiez

jamais sur ces explications. Je ne sais comment j'ai écrit ces mots inspirés par moi seule. Je les efface et vous prie de n'y pas penser. Je voudrais, Monsieur, causer, vous dire mille choses aimables, mais je ne puis. Si je me relève de tout cet accablement, je vous écrirai, je reviens bientôt. Je voudrais encore une fois de vos nouvelles et je vous ferai parvenir un mot de Paris, quand j'y serai, et le gîte un peu possible. — Mille amitiés malades.

XXIII

Champlâtreux, ce 29 nov. [1846].

Merci de votre bonne lettre. J'attendais un mot de vous, nous sommes ici bien affligés. Les nouvelles de Richard de l'Aigle étaient affreuses. C'était l'agonie et une agonie de tortures, des convulsions, des cris, des transports, un horrible supplice pour ses parents. Ma tante pleure. Moi, je reste assise près d'elle. Je suis abattue, le malheur des autres réveille les miens. Mon cœur va chercher mille souvenirs. Je remonte ma vie, et le cours en est triste ! ce lieu pourtant est beau, calme, j'y respire, et j'y suis à l'aise. Ce sont les *miens* vraiment. Je

voudrais vous voir ici, mais cette peinture de vos embarras en éloigne l'idée. Je reviens *mardi*. A propos on m'a écrit ici (je ne dirai jamais qui) une chose sur vous qui m'a... je ne sais de quel mot me servir — étonnée? (Non, ce n'est pas tout à fait cela), qui m'a fait réfléchir, qui a dérangé le cours de mes idées. Une chose à prévoir et improbable, et puis qui m'a — à la longue — fait dire : « Eh bien tant mieux! si cela le rend heureux! » — Une chose à laquelle je n'avais jamais songé — ce qui est stupide de ma part. Enfin, tirez-vous de là. Je ne vous en dirai jamais plus. Mais vous, vous devriez me dire...

J'aurais voulu être à ce petit dîner Chastenay! Je n'aime M. Mérimée que pour l'entendre. Mais il cause. C'est bon, vous rappelez-vous, sous les beaux arbres du Marais, ce que nous avons dit du *but?* Moi aussi je pense qu'il en faut un aux individus, à la société, à l'oiseau qui vole, mais il faut l'imiter quand il se dirige vers le sommet de l'arbre et non quand il vient sur un caillou de l'allée. Vous placez votre but dans le soleil, vous. Il vous faut toujours des rayons qui étincellent. Ce n'est pas toujours le plus sage, même pour un but. Vous êtes injuste pour ce temps-ci. Il n'est pas stagnant, la terre se

couvre de chemins de fer, ce miracle désastreux de l'intelligence humaine, cette Afrique que nous dominons à tout prendre et où nous fondons (demandez à M. de Sal[vandy] ce qu'il a vu) cette classe mitoyenne appelée à toutes choses. Ces ministres venus des derniers rangs de la société, cette place faite, bon gré mal gré, dans l'Europe à des idées qui ne sont pas les siennes, au point d'ébranler sourdement ce qui ne leur ressemble pas, tout cela est quelque chose (seulement il y a de l'ordre dans le progrès et cela ne fait pas de bruit). Cela ne vous suffit pas. Mais, en fait de société, il faut de l'élan dans *l'individu* et de la résistance dans *les individus*. Sous peine de chute, il n'y a que les torrents qui aillent vite en mugissant, mais ils frappent des rochers — ce qui soutient leur terrain. Nous n'avons pas, dans l'ordre moral, de rochers pour terrain. Tout pourrait crouler sous un choc trop impétueux.

Bonjour et à revoir et mille amitiés.

XXIV

S. d. [décembre 1846].

Je suis désolée de vous avoir fait de la peine. C'était à cent lieues de mon intention. Je n'ai pas

le temps d'écrire aujourd'hui, mais je ne puis rester sans vous dire quelques paroles. Vous m'avez donné l'affection la plus douce, la plus dévouée, la plus égale. J'y attache un prix sérieux. Bien loin de vouloir faire *la généreuse*, comme vous dites, je suis et serai toujours reconnaissante. Je vous devrai toujours. Je n'ai le droit d'entrer dans aucun détail de votre vie. Seulement laissez la douce part que vous m'avez faite intacte. Ne la laissez pas être étouffée.

Une affectueuse préoccupation pour la conservation d'une amitié précieuse comme la vôtre, pour la conservation d'un bien que je prise, voilà ce qui m'a fait faire attention à ce qui m'était dit (du reste par des personnes qui vous connaissent à peine et qui faisaient de l'*auteur* mille et mille éloges). Voilà toute ma pensée, qui n'a rien ni d'ambitieux, ni de non-réservé, ni de blessant.

J'ai eu bien de la joie à vous voir dernièrement. Croyez que je sens tout ce que vous valez, et que je tiens compte de tout. Non, ne revenez pas sur ce qui a été dit. Je crois que vous me resterez ami, et que, bien vieille, je vous dirai : *Vous souvenez-vous?* Adieu, mille amitiés dévouées, sincères et *confiantes*.

On ne va là-bas que le 5. Je n'irai que le 7, et je reviens à Paris le 4. Au revoir. Ecrivez, ce sera aimable. Nous avons tous de tels troubles pour cet enfant mourant (1) que je ne dispose pas de mon temps. Mais vous, ne me laissez pas sur cette phrase où vous parlez de *dernier échec*, il n'y en a pas. Le temps qui fait de si tristes choses en fait parfois de bonnes. Il consolide, et, entre amis, souvent il ne fait que du bien. Il n'efface rien, je le sens ainsi.

XXV

Ce dimanche s. d.
décembre [1846].

Je suis mieux, le mal a cédé, mais il reste tout près et ces malheureux nerfs tressaillent douloureusement cent fois par jour, et je ne me crois pas quitte des crises. Je reviens le 26 au soir, et sens bien en effet le repos qu'il y a à être malade chez soi. Je serai bien empressée de vous voir. Serait-ce même, Monsieur, pour écouter les plus beaux et injustes sermons du monde. Dieu sait cependant si je serai libre même le lendemain vendredi. L'état de cette petite de Barante, chez laquelle il faut

(1) Le petit de l'Aigle.

courir. Mon médecin mandé d'avance et mon affaire pour mon frère, pour lequel nous sommes dans le coup de feu de la sollicitation pour cette malheureuse sous-préfecture. Mais, enfin, me voici avec tout un hiver devant moi et toute la meilleure volonté possible — et ma pensée se repose avec joie et reconnaissance sur les soins des amis. J'en ai vraiment besoin. Eh bien! oui, je suis encore assez femme pour reculer un jour devant tout ce qui m'établit une infirme incurable. Je lutte doucement. Je céderai, soyez-en sûr, mais cela me coûte. Je voudrais vivre encore comme l'oiseau vole, sans trop de soucis. Oui, M. de S[alvandy] a dû faire un mauvais discours. Je ne l'ai pas vu dans nos journaux, mais l'analyse m'en fait deviner la forme. Eh bien, j'en suis fâchée, je suis frappée plus que qui que ce soit au monde de ce qui avoisine le ridicule. Mais M. de S[alvandy] s'emploiera de tout cœur pour la carrière de mon frère. Je trouve en lui un zèle qui manque souvent à l'esprit de famille, il s'occupe de mon mari quand l'occasion s'en présente. Il donne aux pauvres quand on demande, il se montre ami, il vient me voir, je le crois bon, on l'attaque ici depuis le matin jusqu'au soir, on l'accuse de ce qu'il a fait et de ce qu'il fera, tout cela

m'a donné de l'amitié pour lui, et je regrette ses fautes. En arrivant au paragraphe sur le Roi, je ne sais comment rester polie et vous dire ce que j'en pense. Pardonnez-moi, mais je trouve que cela n'a pas de bon se... non! je n'achèverai pas. Ah! vous trouvez que c'est un misérable mariage que d'épouser une infante. Ah! vous croyez que c'est une affaire d'un père ladre, et voilà tout? Pourquoi ne serait-ce pas un fils d'un roi de France qui épouse une fille du roi d'Espagne? cela me semble aussi possible à soutenir que votre thèse, et les alliances du dehors ont fait de tout temps partie de la gloire d'un pays (1). Quel dommage que vous vous fassiez souvent l'écho des déclamations de l'opposition, même quand elle n'est pas française et nationale! Criez sur Cracoire, à la bonne heure, je crierai avec vous, voilà du noir, et un labyrinthe inextricable. On dit là-dessus bien des paroles. Les chambres en diront bien d'autres. Traduire Théocrite (2) vaut mieux! nous le faire lire est une bonne action et votre talent s'en acquitte à merveille.

(1) Lamartine, lui aussi, avait désapprouvé le mariage espagnol. Lire son discours : *Voulons-nous être nation? Voulons-nous être dynastie* (4 octobre 1846.)

(2) L'étude sur Théocrite parut dans *les Débats* des 11 novembre, 2 et 16 décembre 1846.

Adieu donc et à revoir. En songeant à ma vie de Paris, aux choses qui me la rendent douce, votre amitié et les soins qu'elle me donne se présentent de suite à ma pensée. A revoir donc, Monsieur, j'écris ces mots avec joie.

Venez *samedi vers 4 heures*, à moins que vous ne receviez un mot de moi qui vous dise que je suis libre vendredi. Comme je dispose de votre amitié!

XXVI

S. d. [1846].

Voici le livre que vous avez eu la bonté de me prêter. En achevant de le lire, — ah! mon Dieu! comme je pense ce que je pense! figurez-vous qu'une de mes amies qui l'a acheté a cru tomber sur un chapitre pacifique en prenant le chapitre intitulé *Education* pour en lire quelques lignes *tout haut*. Seigneur, mon Dieu!! Voyez et jugez.

Bonjour, Monsieur. Y a-t-il un bouquin que vous vouliez cette année?

XXVII

S. d. [1846].

Comme j'ai peu profité de vous hier! Votre livre a été porté hier soir à Mme de La Ferté qui me charge

de mille remercien ents et qui est désolée d'avoir manqué votre visite. — Vous m'avez hier cédée *aux affaires*. Je suis, en effet, dans un redoublement. La délivrance de nos prisonniers effectuée par mon mari nous a paru une heureuse chance à faire valoir. Mais je ne compte pas cette visite contre-carrée. Dédommagez-m'en bientôt. Je suis généralement plus disponible à 4 heures qu'à 5 heures. Mais enfin à toute heure vous serez le bienvenu. J'ai voulu dire un petit mot de regret.

P. S. — Le jeudi je n'y suis pas. Je suis avec la famille. Nous avons lu hier tout haut votre notice de Mlle Aïssé (1).

XXVIII

S. d. [1847].

Je voudrais sérieusement que vous cherchassiez ces articles ou projets de loi de Raspail. De la meilleure foi du monde j'ai le désir de m'initier, et de me laisser gagner par les doctrines qui vont être l'avenir de mon pays. Je désire m'éclairer, et juger avec cette raison calme que vous me reprochez tant. Quand vous aurez lu la *Revue des*

(1) *Mlle Aïssé* parut dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 janvier 1846.

Deux Mondes, je voudrais bien aussi l'avoir. Enfin je veux vous dépouiller!

Je vous remercie de beaucoup prendre sur vous depuis deux jours, d'avoir laissé circuler mes tristesses et mes effrois, d'avoir parlé au ton de toutes mes impressions plutôt qu'aux vôtres. J'y répondrai en essayant de comprendre et de gagner du terrain dans votre sens. Cependant, ne vous étouffez pas au point de ne plus trouver de plaisir à ce coin de feu solitaire.

J'ai pris grand intérêt aux détails que vous m'avez donnés sur des personnes dont je ne savais rien.

Adieu et à revoir.

XXIX

S. d. [1847].

Je vous envoie mes *uniques* manuscrits (1). Je n'ai pas d'autres copies que ces premiers et seuls brouillons. Veillez sur eux! j'ai tâché d'indiquer bien clairement ce qu'il y avait à copier. Je confie le tout à votre obligeance. Il faudra compter quelques pages de plus parce qu'il faut que j'arrange le Couvent de façon à ce qu'il ne choque personne.

(1) Il s'agit du petit volume de nouvelles, dont il est parlé p. 67.

Or, je ne retrancherai pas, mais ajouterai des commentaires. Ainsi mettez un peu plus, calculez sur 150 exemplaires. Faites le livre convenable, mais sans luxe.

Mon oncle est décidé — mais je tiens à avoir tenté toutes les voies d'économies.

Où trouver Théocrite ? — Moi, je ne veux rien, ou je me fâche. Vous m'avez comblée de livres toute l'année et vous continuerez à chacune de vos œuvres nouvelles. Bonjour, Monsieur.

XXX

S. d. [1847].

Je pers la tête de toutes ces corrections. Chaque livre me prend 3 quarts d'heure. N'auriez-vous pas une main habile, un homme à me donner chez moi pour les corrections quand j'aurai tous mes livres ? (Je n'en ai que six.) Soignez-vous. Je pleure votre absence. J'ai parlé à M. de S[alvandy]. Il vous remercie. Il est très touché de votre sollicitude à ce sujet. Zémire est charmante. Bonjour, je suis dans le chaos.

XXXI

S. d. [1847].

Comment êtes-vous ? Je suis inquiète de cet œil

qui vous sépare de vos amis. A-t-il été cautérisé? Est-ce douloureux? Etes-vous mieux? Enfin parlez-moi de vous. — De grâce, envoyez-moi quelqu'un pour corriger mes livres. J'en perds la tête, les yeux et le bon sens, et je n'avance pas! Si vous avez quelqu'un, envoyez à 2 h. 1/2 aujourd'hui, et dites d'attendre si je ne suis pas rentrée. Mais je le serai. Puis surtout soignez-vous, et tâchez de retrouver vos amis.

XXXII

S. d. [1847].

Ah! bien oui!!! on a exigé impérieusement mes bons à tirer. J'ai sollicité un petit carton. Je vous envoie ceci pour les erratas et les corrections au crayon. Tout n'y est pas. Faites dépêcher votre obligeant Monsieur. J'aurai des livres *samedi*.

On met une bonne grâce extrême à se dépêcher. Comment êtes-vous? soignez-vous et ne sortez pas.

XXXIII

S. d. [1847].

Je suis inquiète de Mme votre mère, parce que je ne vous ai pas vu ces jours-ci. Faites-moi donner,

Monsieur, de ses nouvelles et des vôtres. Moi j'ai eu une rude secousse avant-hier. Je vous conterai cela quand je serai rassurée sur votre malade.

Il y a une toute petite chance pour que j'aille à la Chambre aujourd'hui, mais cela est si incertain que je n'ose pas vous dire de ne pas venir, car je courrais trop de chances de me priver d'un plaisir. Je serai probablement au coin de mon feu.

Ce livre va plus mal que jamais. Voilà deux jours qu'on ne m'envoie plus rien. Sérieusement, deux mois ne suffisent pas pour achever — je suis en colère — et je ne veux plus m'adresser directement à M. Crapelet. Ces prières continuelles me paraissent à la fin peu convenables — mais je suis très contrariée — et je ne conçois pas que, par amour-propre, il veuille mettre trois mois à imprimer un petit livre de société qui est toujours une affaire du moment. Mais dites moi vite que Madame votre mère n'est pas plus mal.

XXXIV

S. d. [1847].

Je suis toujours très prise. Toute la famille va ce soir chez les Barante, dont la fille est très mal. Moi, je me suis fait mal hier en y allant. Je res-

terai toute la soirée au coin de mon feu. Voulez-vous prendre ce moment pour votre visite? Cela me ferait une douce soirée — et nous causerions affaire.

Mille amitiés.

XXXV

S. d. [1847].

Vous ne m'avez pas dit hier un seul mot qui me pût blesser — beaucoup qui m'attristaient — mais ces conversations confiantes sont, à tout prendre, malgré leur tristesse, le privilège et la joie des amitiés véritables. Je ne le regrette pas.

Voici le livre. Mais vous avez tort. Vous dites : « N'avez-vous pas confiance ? » — Je vous répondrai : « N'avez-vous pas confiance dans mon désir de vous obliger? »

Mais cette volonté de faire donner un livre, écrit pour la famille et les amis, à quelqu'un dont on *veut* taire le nom, est une chose que *mon oncle* n'a pas faite pour moi. Quand il m'envoie demander, il me soumet sa petite liste et me dit à chaque personne : veux-tu ? Mais je vous blesserais si je refusais. Prenez donc, je vous envoie avec joie ce

livre comme une preuve de mon désir que vous soyez content, ainsi que vous l'entendrez.

Mille amitiés.

XXXVI

S. d. [mars 1847].

Je vois que je ne vous vois plus, et cela me manque extrêmement, et je suis sûre que vous êtes moins bon quand vous restez ainsi éloigné. Donnez-moi des nouvelles de cet œil désolant ! — J'ai été bien agitée hier : la *Revue des Deux Mondes* tout bonnement, sans dire gare ! imprime *le Médecin du village*. J'avoue que ce procédé m'a paru étonnant. Prendre l'ouvrage d'une femme pour le public sans lui en demander la permission, c'est un manque de délicatesse. Ce n'est pas la peine de donner mille francs pour échapper à une complète publicité si, le lendemain, les revues agissent de cette façon. J'ai *écrit* moi-même à M. Bulos (*sic*) une lettre très nette et très ferme qui l'aura un peu surpris et je l'oblige pour le prochain numéro à dire qu'il a agi sans mon consentement et que je mets opposition à la publication

du reste. Vous comprenez comme j'aurais été heureuse de causer avec vous de tout cela. Mais je sais bien que vous êtes brouillé avec la Revue, et j'emploie M. de Carné et ma très fière *plume*. — J'ai eu toutes les peines du monde à être polie. Bonjour, guérissez donc ! C'est affreux ! Moi, je suis mieux, à part ma toux qui est âgée de deux ans.

A revoir !

XXXVII

16 avril 1847.
Ce vendredi soir.

N'êtes-vous pas souffrant? Je vous ai espéré toute la journée. Demain, samedi, je ne serai chez moi qu'à 5 heures. Je vais entendre la musique de Félicien David. Je vous vois peu. « Que les temps sont changés, cher Abner ! » (*Athalie*, Racine.)

XXXVIII

S. d. [1847].

Donnez-moi des nouvelles de cette désolante santé. Si j'ose ainsi vous poursuivre, c'est que j'en suis restée sur la phrase la plus aimable que vous m'ayez dite depuis longtemps : « Quand je ne vais

pas chez vous, je ne vais nulle part. » Le souvenir de votre meilleure amitié m'a fait plaisir. Je vous en remercie. Soignez-vous.

XXXIX

S. d. [1847].

Mlle de Barante (1) est morte ce matin. Quel affreux malheur! Vous avez vu trois jours après, la mort de Mme de Castellane; je me le suis reproché. Je veux vous apprendre à l'instant ce malheur de famille. Ah! que tout est incertain! Venez me voir souvent.

XL

Avril 1847.

J'ai été désolée de vous si mal voir. C'est quand on est atteint d'une vraie tristesse que l'on a besoin de ses amis. J'avais fermé ma porte. Vous voyez comme cela m'a réussi. J'ai été obligée de me coucher à six heures. J'ai devant les yeux cette figure de morte si jeune! comme je suis seule! J'aurais besoin, ce soir, de parler, d'être rassurée, soutenue.

(1) Ernestine, troisième fille du baron Prosper de Barante; elle avait 21 ans. Il est parlé d'elle, dans les *Souvenirs des Enfants de Marie* publiés par le Couvent des Oiseaux.

Je vous envoie mille amitiés et mille regrets d'avoir si peu profité de votre visite, qui eût été consolante.

Lundi soir.

XLI

1er mai 1847.

Donnez votre livre, mais à condition qu'après vous m'expliquerez votre très aimable logogriphe. Mon Dieu, oui! je ne comprends pas! à moins que ce ne soit Mme V. H. (Victor Hugo). Mais vous dites *un* ami.

Bonjour. *Un* jour de fête (1), quand on ne participe à rien, est triste. J'ai lu *les lettres* à Mme Fl[eming]. Elle dit qu'*une* est évidemment pour moi — que l'autre peut être pour tout le monde et ne me regarde aucunement peut-être. Allons, pas d'orgueil! soyons *hyène* tout simplement.

XLII

S. d. [1847].

Eh bien, non, je n'opère pas tout de suite mes changements d'heures. Il m'est survenu des affaires. Je deviens une invraisemblable créature. Mais

(1) Fête de Louis-Philippe.

je verrai mes amis parce que je le *veux*, et je défie les circonstances d'être plus fortes que moi. J'ai été bien charmée de vous voir hier soir. Mais si j'ai été si *terne* envers vous, Monsieur, c'est que je ne voulais pas qu'on crût que vous étiez venu pour moi. Mille amitiés, à bientôt.

XLIII

S. d. [1847].

Je suis malade d'inquiétude et d'indignation. On a manqué renvoyer le portier, parce que j'ai été jusqu'à l'antichambre — et le soir on m'a fait une scène à la porte. J'ai tant pleuré que je n'en peux plus. Je n'irai plus dans cette maison. Mon domestique peut seul y entrer. Après 35 ans d'une amitié de sœur! La journée s'est passée sans encombre hier, mais voici le mauvais jour — le quinquina a été pris, c'est bon.

Votre article sur M. Vinet est parfait (1). Il m'a touchée. Les sentiments en sont bons et pleins de cœur, le style charmant. Il n'est pas possible de mieux faire. Je souhaite bien que votre revue s'éta-

(1) Cet article sur la mort de Vinet parut dans *les Débats* du 17 mai 1847.

blisse. J'ai été désolée hier de vous si mal voir. Mais comme vous êtes peu resté! Vous aviez l'air pressé de partir. Mille amitiés dévouées.

XLIV

Suite.

A la bonne heure, Monsieur! je remarquais, je constatais, je faisais mes petites réflexions sournoises. Mais me voici désarmée. Un souvenir, un regret, que peut-on demander de plus!

Ah! ce pauvre M. Vinet! Vous me l'avez fait connaître et aimer. Toutes les bonnes âmes s'en vont! calmez-vous, soignez-vous, et à revoir. Votre lettre est aimable et me fait grand plaisir. Merci.

XLV

S. d. [1847].

Monsieur, à l'Opéra-Comique il y a une loge-baignoire si *obscure* que Mme Récamier n'y aurait pas de bandeau, si grande qu'on y peut un peu remuer. Voulez-vous y venir voir Mme de Villars et moi? Vous y resterez ce que vous voudrez. Demandez à la porte no 10. Loge du duc de Fezensac. Baignoire. Et *venez*, je *le veux*.

XLVI

S. d. [1847].

Voici mon André Chénier que je suis heureuse de vous pouvoir donner.

Ne venez pas aujourd'hui, c'est la veille du départ de Mmes Fleming et de Villars, et je serai toujours en haut. Je leur donne cette journée. Si vous vouliez faire une chose aimable pour elles, ce serait de leur venir dire adieu ce soir de bonne heure chez Mme de Villars.

Mille amitiés dévouées.

XLVII

S. d. [1847].

Je vous espérais hier. Voilà pourquoi je n'ai pas écrit. Nous sommes très reconnaissants. J'ai dit que M. de S... avait par sa mère 130 mille francs, par ses oncles un total de deux cent mille francs. Eh bien, si je n'ai fait aucune erreur dans ces chiffres, la position serait acceptée, le jeune homme plaisant, bien entendu, et si lui n'est pas effrayé des vingt mille francs de dot, des douze cents fr. de rente un jour, je ne demande pas mieux que de

le voir. Je serai à votre disposition. Dirigez à votre gré et à votre tact. Répondez-moi un mot. Mille amitiés. A-t-il rougi à la place ?

XLVIII

S. d. [1847].

Je ne sais si vous vous êtes aperçu que nous ne nous sommes pas dit un mot qui ne fût affaire, ce que vous avez fait avec une certaine irritation! Cela ne compte pas. Revenez me voir aujourd'hui avec douceur.

France (1) est de service, M. de S[alvandy]... a la grippe et ne sort pas. Quelle est l'adresse de M. Mérimée ?

XLIX

S. d. [1847].

En bonne santé, non! hier je me suis trouvée mal, j'étais couchée avec attaque de nerfs quand on est venu. Je pars pour la noce, cahin caha. Il faut que je vous voie. Venez quand vous pourrez. Cependant vers 5 heures j'attends M. de S[alvandy], qui lui aussi a à me parler. Cependant venez,

(1) D'Houdetot, officier d'ordonnance du roi Louis-Philippe.

car rien n'est sûr, on promet, mais on ne vient pas. Tentez l'aventure le plus tôt possible. Il est important que je vous voie pour cette maison (1).

Je viens d'envoyer chez vous.

L

Au Marais, 11 juin 1847.

Vous m'écrivez une lettre charmante et qui me vient trouver ici si vite qu'elle a précédé et éloigné toutes les tristes pensées de l'absence. On n'a pas le droit de se plaindre quand une pensée amie vient vous chercher avec de si douces paroles. Oui, Mme L. F. a bien manqué de tact, non en vous priant à dîner, mais en vous disant que c'était *encore pour des adieux*. Cette manière de mettre tous les amis sur un même rang, de niveler les manières de se quitter, de faire une formule générale de ce qui avait été une attention délicate, voilà qui est manquer de nuances et d'esprit, non de cœur. Ce mot dit tout. Je sais gré au ciel d'avoir fait un mot qui contienne tant de choses. On n'a pas la peine de débrouiller sa pensée. On s'en rapporte à son

(1) Celle qu'on voulait louer pour lui au Marais, probablement.

cœur et tout est dit. La promesse d'une visite de vous a été reçue avec joie ici, on est plein de délicatesse, et l'on n'a pas de ces insistances qui glacent. On ira avec vous chercher, examiner des petites chambres. On souhaitera d'en trouver et l'on vous laissera libre comme l'air entre nos désirs ou nos regrets. Mon voyage s'est mal passé. J'ai été 7 *heures* en route. Ne prenez pas le convoi qui part à 2 heures. Il y avait 45 voitures. C'était une ville en mouvement. Au beau milieu du chemin, voilà, crac, que tout s'arrête. Les 6 fenêtres des 45 voitures ont été immédiatement bouchées par des têtes inquiètes questionnant, s'agitant. Mais on ne s'occupe pas plus de l'état moral des voyageurs que des marchandises. On ne nous a pas répondu. Notre mal était l'immobilité, mais c'en est un en chemin de fer où l'on est suivi de convois et où il en vient d'autres dans votre nez. Nous étions trop lourds pour la machine.

On a envoyé chercher une locomotive de secours. Mais quelle opération compliquée ! on recule, on avance, on tourne, on crie autour de vous, et puis les voyageurs désolés, gémissant : « On nous croira morts, et ma femme ! — Ma pauvre mère qui m'attend, quel saisissement ! elle en mourra ! » —

Puis les voyageurs bouffons : « Conducteur ! j'allais dîner à la campagne, j'arriverai demain, payez-moi mon dîner ! — Conducteur, je pèse 135, voulez-vous que je descende ! » — et cette fourmilière d'humains répandus sur les bas côtés, riant, criant, s'impatientant, s'amusant. Moi je voyais que le ciel était bleu, les coquelicots rouges, le sainfoin rose, que tout était joli et radieux, et que ce ne devait pas être ainsi que l'on mourait. En effet, il n'y avait nul danger, et les deux heures de retard, eh bien, elles m'offraient une peinture de mœurs : si l'on ne voyait jamais que nos salons, deux yeux seraient certainement de trop, un seul serait assez. Travaillez, dites-vous, je n'y suis pas encore ! il faut écrire mon arrivée à la famille. Il faut m'installer, puis il faudrait du soleil, et il pleut à verse. Bonjour, Monsieur, très aimable, et aussi très cher. Venez, et, d'ici là, regrettez. Adieu, Monsieur.

LI

Ce mercredi 16 juin 1847.

Vous m'avez écrit la plus délicieuse lettre du monde sur ce pauvre M. Ballanche (1). Je le con-

(1) Il était mort à Paris le 9 juin 1847.

naissais à peine, mais je sens que tout ce que vous dites est ressemblant. C'est le propre des choses vraies que de frapper même ceux qui ne peuvent comparer le modèle, et les paroles qu'elles représentent. Ce bon et doux homme avait pris le parti le meilleur, il a aimé et il s'en est suivi qu'il a été aimé. Ne croyez pas qu'il y ait là une philosophie qui fasse que *d'être trompé doucement durant des années* soit à tout prendre chose bonne. Non, il est vraiment pleuré. Je n'ai pas besoin de voir Mme R [écamier] : femme, je sais ce qu'elle doit souffrir. Je sais bien comme elle se sentira isolée même auprès des autres amis. S'il y a une balance pour nos joies si légères, c'est un terrible poids que celui d'une amitié de 40 ans; elle partie, le plateau va se lever bien haut, comme lorsqu'il n'est plus chargé. Ah! ceux qui aiment longtemps sont rares, et bien des larmes les suivent, bien des circonstances dans la vie, plus tard, longtemps après, font dire : Où est-il? — Ne prenez pas ce triste parti de ne pas *déballer* (et vous ne l'avez pas pris). Oui, la vie est mauvaise, courte, épineuse, incomplète, mais le seul moyen de la traverser, c'est de faire halte près de quelques amis, c'est de s'appuyer quelque part. Vos paroles ne l'avouent pas, mais votre cœur le

dit, et vos amis n'ont rien à apprendre à vous, si bon ami ! — Vous nous aviez fait *à tous* une trop grande joie en nous parlant de la possibilité de venir ici, pour que nous ne nous en occupassions pas. J'ai laissé faire, et M. et Mme de La Ferté d'eux-mêmes n'ont pas laissé *passer un jour* sans chercher les moyens de vous installer *chez vous*, si vous ne vouliez pas du château. Il y a, tout à l'entrée du village, une propre petite maison, avec un petit jardinet pleins de fleurs. Là il y a deux chambres et une petite cuisine que l'on vous louerait. Vous seriez tranquille et très près. Nous avons eu la précaution de ne pas y aller nous-mêmes de peur de faire demander des conditions plus chères. C'est encore Mme de La Ferté qui a eu ce soin. Nous avons employé le régisseur. Malgré cela le prix nous paraît *exorbitant*. Nous avons parlé de deux mois, et le premier prix a été de 50 fr. par mois — les chambres sont très propres. Nous essayerons de faire baisser le prix, et puis nous allons faire chercher ailleurs. M. de La Ferté dit qu'il vous trouvera un lecteur. A tout cela voici deux choses que vous pourrez répondre : faire dire au propriétaire que vous ne songerez à traiter que s'il baisse ses prix, à 40 fr. par mois par exemple, ou faire dire

que vous ferez un petit voyage pour venir examiner les choses. Mais faites-le, ce petit voyage. Vous êtes attendu, espéré, désiré, et nous sommes solitaires. — Je sais très bien que cette lettre va vous être désagréable, qu'elle vous prend à la gorge, mais si on ne vous étranglait pas, vous ne vous décideriez jamais. — Si vous voyiez comme M. et Mme de La Ferté sont bonnes gens là-dessus, comme ils vous souhaitent vraiment, vous seriez bien à l'aise. Allons, Monsieur, les champs, la solitude, les amis, une amie plus ancienne et meilleure que les autres; un chapitre de Port-Royal, la liberté, tout cela, n'est-ce rien? Répondez-moi après le premier émoi passé.

Mille amitiés dévouées.

LII

Ce 21 juin 1847.

Votre lettre et les bonnes paroles qu'elle contenait ont été reçues avec acclamations. — Vous ne sauriez croire comme M. et Mme de La Ferté sont contents de vous avoir cet été. Je ne vous parle que d'eux. Vous êtes trop sûr du contentement de ce qui n'est pas eux, pour que cela serve à quel-

que chose d'en parler. Mme de La Ferté y attache même de l'importance pour son père. C'est le premier été qu'il passe au Marais. Et elle pense que c'est un moyen de le lui faire passer agréable en lui assurant la compagnie la plus aimable du monde. Maintenant nous vous donnons tous le conseil de faire le petit voyage de reconnaissance *le plus vite possible*. Il paraît que ces chambres sont souvent louées l'été. Les propriétaires demandent des réponses. Ils disent que c'est afin de s'arranger avec d'autres locataires. Est-ce un moyen de nous provoquer à la location? Cela se peut. Est-ce la vérité ? Cela se peut encore. Il sera donc bon que, lorsque vous le pourrez sans inconvénient, vous veniez décider quelque chose pour l'avenir. Nous irons à Paris le 28 et reviendrons le 30. C'est le mariage de Mlle de Vogüé (1) qui nous fait faire cette course. Après quoi, le ciel aidant, nous resterons immobiles au Marais. Avant ou après est à votre disposition. Vos plans me paraissent très bons. J'ai grand besoin de votre

(1) Ursule de Vogüé, fille du marquis Léonce de Vogüé et de Henriette de Machault, épousa, en effet, le 30 juin 1847, le comte Charles-Marie de Bryas, qui fut député du Pas-de-Calais à l'Assemblée nationale de 1871 et mourut en 1878. Mlle de Vogüé était une grande amie de Mme d'Arbouville. (*Note de M. le marquis de Vogüé, son frère.*)

présence pour travailler, car je suis paresseuse et ne sors point de cet état. Ce n'est point que je ne sois occupée, mais ce n'est pas activement et avec résultat. Je lis votre *Cité de Dieu* de saint Augustin. Je suis excessivement frappée de cette beauté de langage, de cette élévation de pensées, de cette grandeur de but donné à cet ouvrage. Cette lecture fait travailler mon imagination, et il m'est impossible de retomber sur un petit roman de nos jours avec le convenu et le factice d'usage. Ce canevas de pensées ne me sourit plus. Cela reviendra. De saint Augustin je passais aux *Girondins* (1), et là d'immenses et grands malheurs, d'immenses et grandes douleurs faisaient pâlir tous ces rêves d'imagination dont nous faisons de si hauts monuments. Les dernières pages de ce livre, le résumé de la Révolution est quelque chose d'*horrible*. Ce sont de ces choses que l'on n'écrit pas de sang-froid. L'exaltation ou le fanatisme seuls les excusent dans le moment de l'action, et encore !! Puis je passais des *Girondins* à Diderot et, là, l'allure franche des sentiments (quoique ce ne soit pas mon idéal) écrasait encore l'image un peu pâle et

(1) L'ouvrage de Lamartine avait paru au mois de mars 1847.

contenue qui s'agite en moi. Enfin le dehors a suffi comme pâture à mes pensées, et leur a même donné un vol trop élevé pour ma plume. Quand je serai redescendue jusqu'à moi, j'écrirai. Voilà ma situation. Venez, Monsieur, la rendre meilleure, la diriger. Car c'est prendre le gouvernail, que je ne fais jamais. Je me laisse flotter au gré des vagues, ne demandant au temps que de ne pas peser. — Mille amitiés.

N'allez pas laisser échapper les chambres !

LIII

S. d. mercredi [1847].

Comme je venais de mettre à la poste une lettre que vous avez reçue *ou que vous allez recevoir*, M. de La Ferté est venu me dire qu'il y avait *encore* dans le village une *chambre*, un petit cabinet où l'on peut mettre un lit de domestique. Un petit coin où il y a un fourneau, le tout pour 20 fr. par mois. Comme je sais vos goûts champêtres, je n'ai pas été effrayée de la description pour vous. Ainsi je me résume :

1re hypothèse, le château.

2e hypothèse, maison bourgeoise, 2 chambres et cuisine à 40 ou 50 fr. par mois.

3e hypothèse : maison campagnarde, 1 chambre un tout petit cabinet pour vingt francs par mois.

Voyez maintenant. J'espère que nous ne sommes pas lents en affaires. Joignez ce mot à la lettre que vous avez ou aurez, et les renseignements seront complets.

LIV

Au Marais, 26 juin 1847.

Eh bien, cette lettre d'affaires est très aimable. J'y vois le vrai désir de venir. *Tous* nous sommes enchantés. M. Molé s'en fait une vraie joie. Vous nous rendrez la vie douce et bonne. Je ne retiendrai rien sans que vous ayez vu. C'est une trop lourde responsabilité, les chambres sont meublées — et (sans que vous le sachiez) on portera du château ce qui manquerait, tel que bureau, cafetière.— Ainsi ne vous effrayez pas des lacunes du premier coup d'œil. Ne faites pas le *magnifique*. Soyez raisonnable, et si la plus simple chambre convient, prenez, je viens à Paris. Je vous donnerai tous les renseignements possibles sur les *manières de venir*. Je me les ferai mettre par écrit par Fernand, et vous les donnerai. Je vous verrai *mardi*, bien sûr. Si je puis vous voir *lundi* à mon *débotté*, je *vous*

l'écrirai, mais j'ai besoin de cette fin de journée, car la famille est bouleversée. Le dernier enfant de Mme de l'Aigle est bien malade. A *mardi*, et vous aurez un mot qui vous dira l'heure. — Allez donc innocemment mettre une carte chez Mme Letissier. J'y serai mardi soir, et je vous y voudrais encore. — Je suis navré du paisible avenir que j'ai devant moi. Ne dites pas du mal des amitiés qui donnent de ces joies-là. Elles sont douces et bonnes. Nous avons été trop seuls ici, non pour les journées, où mes lectures et le dehors me suffisent. Mais pour la soirée, pendant laquelle mon cousin et ma cousine dorment. Et moi, éveillée, vivante, je ne sais guère que faire, je lis Sénèque et j'en suis ravie. — Voilà un code aussi beau qu'il peut l'être sans la pensée de Dieu. J'y ai trouvé de ces choses qui soutiennent et améliorent. Ah! que j'aurais voulu en causer! mais nous reprendrons tout cela.

Bonjour, Monsieur. Allons, ce que vous faites cet été est très aimable.

Mme de La Ferté et M. Molé reviennent ici le 30, et moi soit le 30, soit le jour d'après. Vous pouvez donc venir ici dès le 30 ou le 1er. Nous causerons de tout cela.

LV

S. d. [1847].

Le convoi qui correspond avec l'omnibus part à 2 heures, s'arrête à la station de Marolles. Prendre l'omnibus de *Saint-Chéron* et s'arrêter à la Belle-Etoile. — A Marolles même, chez Ratelle, petites voitures à louer. — Diligence d'Augervilliers (à une heure du Marais), rue Dauphine, 35. Départ vers 4 heures. Arrivée vers 9 heures du soir.

Diligence d'Arpajon, rue Saint-Germain l'Auxerrois. Départ vers 8 heures du matin.

Les premières places du chemin de fer pour Marolles coûtent 3 f. 16 sols; les 2es places coûtent 58 sols. La place d'omnibus pour aller de Marolles à la Belle-Etoile coûte 25 sols.

Bonjour, Monsieur.

LVI

S. d. [1847].

Soignez-vous, dormez dans la journée et dorlottez-vous, mais, *je vous en conjure*, venez ce soir!! J'ai QUATRE personnes *sans lampe*, *sans bruit*, mais avec mon gosier enroué, il me faut *vous*, Monsieur, vous garderez vos lunettes. Venez! venez! venez!! *Quatre personnes seulement*.

LVII

S. d. [1847].

Donnez-moi de vos nouvelles. Comment va ce malheureux œil qui me prive de votre amitié? Le rebrûlez-vous? Soignez-vous bien. J'ai peur que vous ne fassiez effort contre ce qui serait prudent pour venir aujourd'hui, et je veux vous dire que j'ai aussi une journée incertaine, remplie d'affaires, et de courses. Je vais demain à midi chez la Reine, chez Mme Adélaïde, etc. Cela me donne de la besogne et des ennuis. Ne venez donc pas aujourd'hui et remettez à demain si cela est possible, si cela ne doit vous faire aucun mal — si le médecin permet. Ne faites aucune imprudence, même pour la joie de vos amis. Mille amitiés.

LVIII

S. d. [1847]

Je me révolte contre votre œil! Comment est-il? Vous êtes-vous trouvé mieux? Quand reprendrez-vous vos habitudes? En vérité, vous êtes au Kamschanska. N'allez pas croire que je ne sois pas d'avis que vous ne sortiez pas, que vous vous soigniez,

que vous ne veniez pas — si, si fait! — Moi, j'ai traversé la bourrasque de l'opinion publique. Il y a eu beaucoup d'éloges, beaucoup de bruit, beaucoup de discussions, j'ai été accablée de visites, de lettres. Je suis très mal portante et vais me trouvant mal partout. On dit que c'est le printemps.

Bonjour! Quel ennui que cette réclusion! j'ai peur que vous y fassiez de sauvages habitudes. Je vous en prie, Monsieur, regrettez-moi.

Mille amitiés.

LIX

[Maisons-Laffitte]. Ce dimanche, s. d. [1847].
10 h. du soir.

Je voulais, Monsieur, vous répondre demain. Mais voilà que ce soir tout mon monde s'est imaginé d'aller à une fête, dans la forêt de Saint-Germain. On part en calèche pour revenir à minuit, et il fait un froid piquant, une obscurité atroce. La mort est au bout de tout cela, et en personne sage qui se conserve pour ses amis, je suis restée seule au salon. Me voici près d'une lampe, prenant, ou plutôt volant au hasard une feuille de papier, et venant paisiblement causer avec vous — d'abord

vous saurez qu'il y a un convoi qui part de Paris à 1 heure (peut-être 1 heure un quart) et un autre qui part de Maisons à 4 heures, cela vous convient-il? — Fuyez vos maçons (1) et venez vous réfugier dans le plus beau lieu du monde, d'une beauté non arrangée, et où il y a de la gaîté, de l'abandon, du laisser-aller. Je crains seulement que nous nous fassions sages en votre présence, et ce serait dommage. A droite du château, il y a la maisonnette de Mme Foy, qui ressemble à une tente jetée sur l'herbe. A gauche, il y a la cabane de ma belle-sœur, où les lapins, les enfants et les chiens vivent ensemble. J'ai trouvé tout ce monde jouant la comédie, et, qui pis est, je vais la jouer aussi. Mme Foy, montée sur un âne, vient tous les jours à la répétition au château. Du balcon on la salue par des hourras. Le chemin de fer nous amène les acteurs. C'est encore Alfred de Musset qui a la gloire d'être choisi par Mme Foy. Elle va jouer *le Caprice*. Nous autres, pour plus tard, nous nous escrimons dans une pièce de Scribe (*les Grandes*

(1) Il doit s'agir ici des réparations que l'on fit, dans le logement de Sainte-Beuve à la Bibliothèque Mazarine, à une cheminée qui fumait, réparations dont la dépense fut portée, on ne sait comment, en regard de son nom, sur une liste de fonds secrets, — ce qui le détermina plus tard à donner sa démission.

Passions), mauvaise mais gaie, et où je joue un rôle absurde. Il est destiné à être la caricature d'une femme jalouse, mais je le dis si naturellement qu'il ne semble qu'une chose sensée, et où je compte m'élever au dernier pathétique. Ah ! bon Dieu ! que je suis loin du calme des ombrages du Marais, des discussions sur Port-Royal, des études sérieuses de l'antiquité ! Que la vie a des facettes différentes, et de quelle souplesse nous sommes doués pour passer sans secousse de l'une à l'autre ! On cherche au milieu de tout cela quel est son véritable niveau, mais qui oserait répondre à cette question ? « *Connais-toi toi-même* », a dit Abailard, je crois ; à quoi bon ? Découvrons-nous chaque jour en vivant, comme dans un voyage on s'arrêterait à chaque rive nouvelle. Nous sommes des Christophes Colombs qui avons toujours un monde à découvrir, même en mourant ! Ce qu'il faut, c'est qu'un fil invisible unisse tous ces aspects différents. Il faut placer le bout de ce fil dans la main de nos amis et l'autre bout, le tenir dans notre main.

Comment ! vous regrettez un peu ? — J'ai toujours légèrement craint que vous n'ayez été comme un oiseau en cage, et qu'en retrouvant le pavé de

Paris vous n'ayez cru retrouver vos ailes! On m'a dit avoir reçu de vous la lettre la plus aimable du monde. Où en est l'article de M. de Rémusat (1)? Ne laissez pas alanguir l'heureuse veine et publiez tout chaud. Ne trouvez-vous pas que les ouvrages gardés se fanent? Tout ressemble plus ou moins à une fleur. J'ai découvert cela dernièrement. Mon frère est parti hier, beaucoup trop tard quant à la saison. Il trouvera en mer l'équinoxe et en Afrique comme en Espagne les déluges de l'automne. De plus, il est parti malade avec un affreux rhume et un *genou foulé*. On l'a porté à la malle-poste — cela faisait pitié et je suis désolée. — Après cela il a une heureuse étoile, et j'espère en Dieu et en lui.

Adieu, Monsieur, qu'Alceste ne fuie pas vers la forêt de Saint-Germain! Est-ce une lettre, cela? Je crois que non.

(1) Cet article parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er octobre 1847. A cette occasion, le comte Molé écrivait de Champlâtreux au baron de Barante, le 17 octobre 1847 : « Nous serions, je crois, fort d'accord sur le long article de Sainte-Beuve sur Rémusat. Il a trop oublié qu'on ne peut louer autant un vivant, parce qu'il est impossible de mettre en regard la critique et l'éloge. L'éloge seul, et surtout administré à pareille dose, fait toujours l'effet de la flatterie ou du mensonge. Depuis Voltaire, nul n'avait été mis si haut... » (*Souvenirs du baron de Barante*, t. VII, p. 246.)

LX

Ce jeudi. S. d. [1847].

Je prends en horreur les comédies qui séparent des amis. Cela m'est d'autant plus facile que je puis dire que je n'ai guère qu'un rôle de *comparse* dans cette représentation... Il s'agit de porter un peu de rouge et noir, et de crier trois mots, puis tout est dit. Eh bien, j'ai une terreur atroce, je bats la campagne pendant mes trois syllabes, je commence à me remettre.... quand mon rôle est fini ! Nous avons joué hier devant nos domestiques et le château. C'était mon essai. J'ai manqué entrer par une coulisse, et sortir tout de suite par celle d'en face, tant je n'étais plus qu'un tremblement universel ; pas un mot ne se présentait à ma mémoire. Ouff ! j'aimerais mieux me battre, j'aurais moins peur. A propos d'un léger incident, Mmes de Villars et de Foy ont été prises d'un fou rire qui a suspendu la représentation. En outre de ce premier événement, le plus jeune Saulnier est tombé, et au lieu de se mettre à genoux près de Mme F[oy]... il a roulé à genoux sur elle. Elle a ri, il a crié, et cet ensemble pittoresque a pourtant composé une représentation

qu'on a dite fort remarquable. On est si bien en goût que ces dames vont allonger la soirée en rejouant *le Caprice*. Le fait est que *Nos grandes Passions* étaient un peu courtes ! mais ne me regardez ni ne m'écoutez. Je ne sais, une fois sur ce trépied, ni ce que je fais ni ce que je dis. J'ai un désespoir intérieur. Voilà tout. Je suis très fatiguée ce matin, je ne puis, comme vous le voyez, écrire trois mots sans un barbouillage. Je n'ai pas dormi, et il faut recommencer *aujourd'hui* et *demain*. C'est ma bêtise qui me fait mal. Si je ne me bouleversais pas, je ne saurais être fatiguée d'une douzaine de phrases à dire. Quand viendrez-vous nous voir ?.... Dans la journée vous courrez toutes les chances possibles. Laissons-là toutes ces futilités.

LXI

Au Marais, ce samedi, 24 juillet 1847.

J'avais presque cru recevoir un petit mot de vous ce matin. Oh ! comme on s'accoutume à la pensée d'un autre ! Mme de La Ferté me dit, Monsieur, qu'elle vous écrit pour vous prier de revenir voir notre vallée — et avec une humilité trop grande

elle me demande d'appuyer sa demande. Vous ferez plaisir à tout le monde en venant. Moi, je souscrirais à l'idée de retrouver quelques jours de l'été dernier. Arrangez cela par un de ces beaux soleils. Vous savez qu'on arrête à Marolles et qu'on prend un cabriolet chez Ratel. M. Cousin est prié aussi. Peut-être pourriez-vous faire route ensemble. Je reste ici jusqu'à samedi. Mais là s'arrêtent mes projets. Je ne puis encore me jouer de mes médecins. — L'imagination a besoin d'être rassurée quand on souffre des maux que l'on a et de ceux que l'on vous donne. — Voilà un précis des choses qui doit vous mettre en demeure de cingler vers nous avec tout l'à-propos désirable. — A ce dernier dîner de Mme Letissier, j'ai un peu plus pratiqué l'abbé de C[azalès] et quoique la forme ne soit pas à mon gré, j'ai un peu mieux entrevu le fond. C'est par l'histoire de son frère qu'il s'est ouvert le sentier de mon cœur. Vous l'a-t-il jamais contée ? Demandez-la lui, et écoutez-la, comme je l'ai écoutée. — Nous avons beaucoup parlé de vous avec la plus douce communauté d'éloges et de regrets. Oui, de *regrets*. Et vous comprenez sur quel terrain ces regrets ont pris naissance. J'ai stimulé son cœur et son zèle à votre égard. Il n'en avait pas besoin. Il

me semblait que nous faisions alliance en votre faveur, je ne sais trop ce que je lui ai dit. J'ai l'infirmité de ne pouvoir parler à un prêtre que comme à un confesseur. Je lui donne toute ma confiance de prime abord et tout d'un bloc — peut-être que cela étonne ! Mais vogue le galère et tout le mal qu'elle porte ! — J'aime qu'on m'aime, malgré mes défauts et non parce qu'on ne les voit pas. — J'ai soin d'allumer la lanterne, sitôt que l'on m'approche, et je n'ai guères dit : « Le flot qui l'apporta recule épouvanté ! »

La révolution a porté au Marais sur les fleurs. Il n'y a plus à l'intérieur ce luxe de fleurs asphyxiantes — et le perron montre ses lignes de pierre dont l'aspect est désolé. — L'avoine pousse le long des eaux. Mais, somme toute, c'est le beau lieu de mes souvenirs, et je l'aime. Adieu, Monsieur, à revoir j'espère, en dépit de Port-Royal et de tous les jansénistes du monde. A revoir, allons, courage.

LXII

S. d. [1847].

Parlons de votre bel et bon article. Je m'attends à un grand succès et en jouis beaucoup d'avance.

Quant à mes affaires, Dieu sait quand elles auront une solution. Je n'entends parler de rien, et pour comble de tracas, je me querelle avec Mme de La Ferté qui, comme si je n'avais ni mari, ni affaires, me veut à Champ[lâtreux]. Je ne puis écrire. J'y renonce. Ma main tremble, et mes idées s'embrouillent. Mille amitiés, Monsieur. Ah! quelle lettre! Ah! ça, vous verrez la pièce? quoique ce soit des jours incommodes pour vous.

Aujourd'hui et demain,
Dernières représentations.

On me fait rouvrir ma lettre pour vous dire que l'on compte sur vous à dîner aujourd'hui et demain. Si vous ne pouviez qu'un jour, demain est le plus beau. Mais bah! venez.

LXIII

Au Marais, 31 juillet 1847.
Ce samedi matin.

J'ai tolérablement dormi, j'ai gardé 10 heures un cataplasme, mais ce matin je retrouve mes douleurs de poitrine, d'estomac, et j'ai le cœur dans un brasier. Je vais boire de l'eau de mauve. Je remets un cataplasme. Je serais peut-être mieux levée, et l'on fait aujourd'hui une promenade en

voiture qui me fera peut-être du bien. Il y a dans tout cela un salmigondis de nerfs, d'inflammations et de rhumatisme auxquels on ne sait comment toucher. Il faut se résigner, et *se soigner* quand on a des amis qui veulent bien prendre intérêt à votre misérable personne. Puisque je vous écris, Monsieur, je veux vous dire combien je trouve douce cette vie de campagne, combien j'en jouis, et quoique je ne l'exprime guère, combien je suis touchée de tout ce que vous faites pour moi. M. M[olé] se félicite sans cesse de votre présence, sa fille dit que sans vous son père aurait bien autrement senti le changement de la vie, mais que vous avez intéressé son esprit, ce qui le distrait doucement. Elle vous remercie tout bas plusieurs fois le jour. M. de Caumont *lui-même* a fait votre éloge hier soir et regretté votre départ. Revenez donc là où tous vous désirent et vous appellent, et ayez du moins le sentiment de mille choses douces, tenez-vous pour content. Cela est-il ?

Vous êtes si obligeant que je vais vous donner une commission de malade. Voulez-vous me rapporter deux livres de *farine de graine de lin*, il faudrait la prendre chez un bon apothicaire et recommander qu'elle soit sans mélange.

Pardon, et mille remerciements. Nous aurons de longs comptes à faire. Je vous dois cent choses!

Adieu, Monsieur, j'espère que Madame votre mère est bien. Dites-lui que son fils a des amis bien vrais, et parmi eux une personne qui est *très reconnaissante et très attachée*. Merci de mille choses. N'oubliez pas la Revue nouvelle.

LXIV

Maisons. Mardi midi [1847].

J'ai oublié de vous dire que nous vous demandions de venir mercredi parce que c'était le jour des personnes de la société, mais si vous n'étiez pas libre, venez aujourd'hui, il y a des convois à 4 heures, à 5 heures et même à 7 heures qui arriveraient à temps. Nous aimerions *mieux* vous avoir à dîner, moi d'abord je ne pourrai vous voir qu'avant de dîner, arrangez-vous comme vous voudrez. Mais *venez*. Nous voulons de vous. Mieux vaut demain qu'aujourd'hui, mais, à tout prendre, comme vous voudrez. *Venez*. (Nous avons très bien joué.)

LXV

S. d. Lundi [1847].

Eh bien, j'avais espéré vous voir hier dimanche.

Je me disais que, m'ayant laissée dolente, je recevrais un mot de vous, ou une *heure* de vous. Point ! Monsieur ! Après cela, je sais fort bien que les courses du soir sont devenues impossibles par le froid et l'obscurité, et que celles du jour vous dérangent et vous fatiguent. Je fais la part de tout cela, et je vous pardonne, Monsieur. Voilà ce que vous aurez au lieu des excuses que vous attendez. Ah ! vous étiez bien loin de compte. Quant à moi, je n'ai plus mon bon sens, je suis *surmenée*, comme vous le dites, par les plaisirs, les querelles, les affaires, les voyages. Le chaos s'obscurcit, c'est absolument comme en politique, la *lumière ne se fait pas*, j'irai demain à Paris. J'y serai avec un tapissier et des portefaix. J'y ferai des courses. Si vous n'avez rien à faire, essayez de me venir voir. Mais je ne puis répondre d'y être. Enfin, si vous vous promenez, tentez l'aventure, mais ne sortez pas pour moi. Je suis insaisissable. Nous lisons avec joie votre article. On le lit haut, pendant qu'on dessine, pendant qu'on sculpte, moi, je crois l'entendre pour la première fois. J'irai le 8 ou le 9, ou le 10 à Champ [lâtreux]. J'en partirai le 30. Rien n'est fait chez moi. Je suis furieuse contre ma cousine qui, depuis vous, m'a encore écrit une lettre

indigne. Mais M. M[olé] m'en a écrit de charmantes; et cela me décide. J'ai mille tracas pour ma belle-sœur, qui a une folle tête anglaise, avec spleen, ou exaltation, qui est ingouvernable, et sans raison. Elle ne m'aime pas, et cela rend difficile les conseils. Ouf! mon Dieu, où sont les loisirs avec les poètes anciens? Mais comme je ne saurais en ce moment être sans agitation, la quantité ne me fait rien — cela distrait l'idée fixe; il y a partage et par le nombre amoindrissement. Adieu, Monsieur, écrivez, avec générosité, je ne suis bonne à rien en ce moment. Mille amitiés.

LXVI

S. d. Ce mercredi [1847].

La poste de Maisons partant de bonne heure le matin, je n'ai pu écrire le lendemain de mon arrivée, et j'étais d'ailleurs très fatiguée. Ces deux voyages cousus au bout l'un de l'autre sont assez éprouvants. Mon domestique à Marolles s'est pris de querelle avec le conducteur de l'omnibus, qui lui a demandé un prix exorbitant pour le transport des malles. Cela m'a désolée pour vous, que j'ai entraîné dans le même guet-apens. Du reste, j'ai

été très mécontente de ce fameux Joseph, qui a fait une scène affreuse sur la place publique, malgré mes ordres, faisant un attroupement et reprenant l'argent que j'avais donné ; je crois qu'il était ivre. J'étais dans une belle colère rentrée, et je vous assure que le rôle d'une femme à laquelle on n'obéit pas est pitoyable sur la grande route. Une fois ici, autre affaire, mes domestiques, qui devaient me suivre par le convoi d'après moi, n'arrivent point. Ce convoi-là manque. On a fait des signaux de détresse sur la route et je suis restée de 9 h. à 10 h. du soir à croire mon pauvre monde tué. Le château, le village, la colonie, la station, tout était en émoi, et dans une mortelle inquiétude. Le passage était barré pour les autres convois par l'accident quelconque arrivé à celui-là. La locomotive avait crevé — non éclaté — mais elle laissa tomber son eau, son feu, sa vapeur, et les voyageurs ont été dans des tourbillons de fumée qui les asphyxiaient.

Aucun malheur n'est arrivé. Après trois heures de retard, ils ont débarqué noirs comme des ramoneurs. Me voici enfin ici, dans un air qui m'est favorable et au milieu de la famille la plus intime. Une nuée d'enfants se cramponnent à mes jupes et

tous les bonbons sont donnés par *tante Sophie*. Comme pénitence on ne voit pas tante Sophie. Enfin je suis le grand événement du jour chez les *Lilliputiens !* Mme de Villars *sculpte*, *oui*, sculpte ! — Mme de Chazelles fait des portraits à l'aquarelle. Coralie chante. Nous lisons les tristes et touchantes lettres de Mme de Praslin. Nous courons du cottage de ma sœur (1) à celui de Mme Foy — et le temps marche vite, non pourtant sans laisser les souvenirs et les regrets de celui qui l'a précédé, de ces mois de paix, de conversations, de confiance, d'affectueuse intimité, de confidences littéraires, qui sont un plaisir pour l'esprit, et une preuve d'amitié pour le cœur. Tout cela a été bien senti, bien apprécié, et est vivement regretté. Croyez-le, Monsieur, et partagez ces regrets. Qui sait si l'avenir nous rendra à tous d'aussi douces heures ! Comment êtes-vous ? Avez-vous eu un paisible voyage ? Avez-vous sommeillé le contingent nécessaire ? Ecrivez comme vous causez — et à revoir, j'espère. Je vais écrire à Mme de La Ferté. Ceci est ma première lettre.

(1) Elle appelait ainsi sa cousine, la baronne de Graffenried-Villars, car elle n'avait pas de sœur, au sens propre de ce mot.

LXVII

Au Marais. Ce lundi matin [1847].

Eh bien, je vous ai donc mal reçu l'autre soir? Il faut me punir et revenir tous les soirs jusqu'à ce que je sache mieux faire. Maintenant à 7 h. 1/2 chacun dit : Ah ! si M. de Sainte-B[euve] allait venir ! — On vous souhaite, on vous désire, et vraiment l'on a bien raison. Entre un whist d'un côté et des patiences de l'autre, je suis un peu étouffée et, sans avoir envie de dormir, je laisse venir le sommeil. Mais où, bon Dieu, sur la terre s'amuse-t-on tous les soirs ? Ici, il y a liberté, affection, soins quand besoin en vient, on n'est loin de personne, et je m'y plais. Je reçois lettres sur lettres de Champlâtreux, où l'on m'appelle impérieusement; ils sont seuls, même sans M. de L. F. [La Ferté], le tête-à-tête dans cet immense château doit être lugubre. Je suis désolée, car j'ai ici mille affaires. Je vais aller sans cesse à Paris le matin (*à propos ne venez plus le matin* sans me prévenir). Il faut que je voie fenêtres, menuisier, architecte, tapissiers, marchands. Mais on eut un séjour parfait pour faire ses affaires, et pourtant mon cœur (que vous gron-

dez tant, Monsieur) est cause que je partirai le 30 au milieu de mes embarras, parce que je ne sais pas résister à des phrases telles que celles-ci : *Nous sommes seuls, tristes, et presque malheureux, nous t'appelons de tous nos vœux.*

On ne viendrait pas pour moi, je le sais, mais je viendrai pour eux. En fait de cœur, il ne faut jamais éviter d'avoir le beau rôle. Nous avons eu ici une alerte, le dernier petit de Mme Foy, un petit être de 7 mois, en une seconde est tombé malade, comme on l'est à cet âge, c'est-à-dire à croire que le faible et tout nouveau fil de la vie va se rompre. Le voilà bien, ce cher enfant, mais nous avons couru, tremblé, pleuré, pas mangé d'une journée, et la comédie future a bien de la peine à se relever de cette secousse. Je désirerais ardemment qu'elle restât enterrée. Je n'y ai plus la tête, et je ne puis physiquement faire face à mes affaires et aux répétitions. Encore une complaisance. Mais, Monsieur, pour qui vivons-nous ici-bas? Est-ce pour nous, par hasard? Ah! bien oui! — Oui, la pauvre petite Mme G... fait peine à voir, et je la crois bien malade. Les médecins disent qu'aucun organe n'est attaqué et ne savent nulle cause. Nous, ou moi du moins, j'en sais une. La pauvre femme a été aimée, a

aimé, puis a été brusquement abandonnée tout l'hiver dernier dans le monde. Elle a été condamnée à voir celui qu'elle aimait ne pas quitter une autre femme. Elle a souffert, et elle en mourra peut-être, et cet homme, au milieu d'un raout, se dit tranquillement ! « Qu'a donc cette petite Mme G... ? Elle n'est plus jolie, est-ce à l'estomac qu'elle a mal ? » Ne parlez pas de tout ceci, ce n'est un secret pour personne, mais on n'en cause pas parce que l'on est bienveillant pour cette jeune, jolie et souffrante figure. Venez donc, Monsieur, j'ai bien l'habitude de vous voir. Dédaignez-vous l'habitude? Oh ! non, cela ressemble à la constance.

LXVIII

S. d. [septembre 1847].

Je n'ai point été hier à Maisons, le mauvais temps rendant impraticable la course à pied à faire dans les bois pour arriver chez ma sœur. Il n'y a pas à dire, il faut y aller aujourd'hui. Vous savez qu'il n'y a plus de chemins de fer, et je ferai *4 heures* de diligence, aller et retour, pour y rester trois quarts d'heure !! Donnez-moi des nouvelles de ce qui vous regarde, j'en suis triste et préoccupée. Je

serai partie quand le domestique reviendra, mais je trouverai à mon retour, vers 5 h. 1/2, votre réponse, et cela me fera plaisir. Je suis en mauvais train, j'éprouve une lassitude de vivre extrême, sans la résignation de mourir qui serait la consolation.

Mille amitiés.

LXIX

Maisons-sur-Seine, 3 septembre 1847.

Je ne comprends rien à la lettre de vous que je viens de recevoir. Mais j'ai écrit ! et vous savez bien, Monsieur, que toutes vos belles suppositions n'ont pas le sens commun ! — Mais déraisonnez tant que vous pourrez, je suis absolument de même le cas échéant. Il n'y a que la poste de coupable. Mais elle l'est à un point fort grave. Je vous ai dit qu'un convoi passait à 1 h. et qu'un autre vous ramènerait à 4 h. Venez donc, vous serez bien reçu, et vous êtes désiré. Mais, bon Dieu ! quelle vie ! On répète du matin au soir. Les pièces sont changées. Je ne joue plus cette fois qu'une absurde vieille de 70 ans et pour cela on me retient 5 ou 6 heures par jour, et j'ai la bêtise d'en rire. Je leur réserve une

belle affaire, c'est d'être malade le jour même. Je sens cela venir ! mon gosier est éraillé.

Allons, Monsieur, n'accusez pas si vite vos amis et ne calomniez pas ces bons jours de campagne, ne prenez pas pour votre cœur toutes les qualités, pour qu'il n'en reste pas pour celui des autres. Croyez donc ! Bonjour ! Venez, et soyez de belle humeur !

LXX

Ce 14 septembre [1847].

Pour la seconde fois après votre lettre.

Maisons (s. d.).

Il y a un quart d'heure que je vous ai écrit, et je recommence. Il n'y a pas moyen de ne pas vous avoir *ici*. Nous nous en faisons tous une joie. Mais ma joie à moi sera en tête des autres, écoutez bien. Vous pouvez venir à 4 h., vous pouvez venir à 5 h., vous pouvez venir à 7 h. moins le quart. Après le dîner, interruption, pendant laquelle vous êtes libre. Chaque proverbe dure *une demi-heure*, rien de plus, et dans *l'entr'acte*, liberté complète. On aura fini avant 10 heures. Et le convoi vous ramènera. Suis-je claire ? Je vous assure que c'est une petite

séance, *morcelée* de repos, qui n'est pas effrayante même pour l'imagination la plus craintive.

Vous m'écrivez mille choses aimables que j'aime à vous voir sentir, mais si votre jugement n'en fait pas raison de suite, j'ai bien perdu ma peine depuis tant d'années que nous sommes amis. Venez, Monsieur, sans arrière-pensée, sans regrets, sans misanthropie. Venez avec simplicité et confiance. Venez sourire à une amie, gaie ce jour-là un peu par hasard et qui fait faire par les siens une exception pour vous. Merci toutefois, même de tout ce qui n'est pas juste envers moi. J'aime assez les amitiés injustes. Il faut que nos cœurs, même dans l'horizon borné, aillent chercher *midi à quatorze heures*, et je suis aussi d'avis que la meilleure et seule expression de l'amitié, c'est la présence.

LXXI

Maisons-sur-Seine, ce samedi (18 septembre 1847),
7 heures du matin.

Vous m'avez écrit la lettre la plus aimable et la plus spirituelle du monde. Il n'y avait que vous sur la terre pour recevoir une impression triste de *Cadichon*. Cela m'a troublée. Hélas! oui, vous avez

raison, je ne saurai pas vieillir, et que fait-on d'un cœur trop jeune ? Ah ! je ne changerai pas mes *Cadichons*, mais les conserve-t-on ? Et les années, qui blanchissent les cheveux, attristent le caractère et mettent le silence au lieu des joyeuses comédies, n'éloignent-elles pas les amis ? Mais ce n'est pas en écrivant, Monsieur, qu'il faut médire des gens qui aiment. Vous êtes le plus affectueux et le plus durable des amis, vous êtes un exemple unique, vous êtes cet aloès qui fleurit tous les cent ans — partout où je passe, le parfum de votre amitié charme tout le monde — et moi, je compte sur cette amitié comme si les liens de ce monde étaient de fer, et qu'on n'eût jamais vu un anneau se rompre.

— Et pourquoi maltraiter ce pauvre homme d'esprit malade ? — Eh bien ! oui, il tenait à son idée, il se blessait de la vôtre, et, de là, tous ses beaux discours. Mais chacun le sentait comme vous, et les choses que l'on entrevoit ont plus de force que celles que l'on dit — que l'on crie. Allons, ne vous faites pas *épine*. Votre esprit est si aiguisé qu'il est bien propre à ce genre de délicate figure. Mais arrondissez les pointes de tout ce qui arrive aux autres ; les hommes d'esprit ne sont jamais si aimables que lorsqu'ils veulent bien être un peu

bêtes. Décidément, ici on est un peu plus jeune que moi. Voilà qu'on veut jouer encore le 28! il n'y a rien de choisi, rien de su, rien de répété. On va nous faire travailler comme des galériens, car ce jeu d'enfant ne vient pas tout seul. Et moi, j'aimerais mieux le grand air et le repos. Je ne suis que tribulations en ce moment; quoique j'aie reçu d'autres nouvelles encore de mon mari, comme j'ai su que le bruit de sa maladie s'était répandu à Paris, il me reste un fond d'inquiétude, car cela a été sérieux. Je suis sans domestique homme, et sans cuisinière. Je change tout cela et je bats les buissons pour trouver mieux. J'ai reçu l'ordre d'arranger à neuf l'appartement de M. d'[Arbouville] et puis l'on me défend de commencer tout de suite. Je serai retenue à Paris, au lieu de partir pour Champlâtreux pour motifs de papiers, de toiles de meubles à choisir. Enfin, d'ici à un mois, il faut que ce grade soit reçu ou encore une fois manqué, puis encore il faudra décider de notre avenir, et obtenir que nous renoncions à une *vingtaine* de mille livres de rente pour rester à Paris, au lieu d'aller commander un département. Vous comprenez qu'entre toutes ces petites et grandes choses je n'ai guère l'esprit tourné vers la comédie. Voilà une

lettre bien ennuyeuse par ce récit de mes tracas. Mais qu'est-ce donc que l'amitié, si ce n'est de faire glisser la moitié de son fardeau de ses épaules sur celles d'un autre?

Ecrivez-moi souvent, vos lettres me font plaisir. Venez, ce qui vaut encore mieux, et puis, quand vous n'écrivez ni ne venez, regrettez de ne pas le faire, regrettez-le bien fort.

Adieu, Monsieur, je m'attends à vous voir apparaître avec cette fin d'article que je désire. Mille remerciements de ce que vous êtes aimable.

LXII

Maisons-sur-Seine, ce samedi soir, 10 h.
18 septembre 1847.

Vous ne sauriez croire comme j'ai voulu vous écrire hier! En voici pourtant une petite preuve, c'est que je vous écris aujourd'hui au lieu de me coucher. Monsieur, c'est absurde d'avoir une vie ainsi bouleversée par ce que l'on appelle des plaisirs. Pour moi, tout ce chaos qui m'amuse, je l'avoue (parce qu'il ne doit pas durer), me laissera sans satisfaction personnelle. La seule véritable petite pièce est celle de Mmes Foy et de

Villars. L'autre proverbe est une *grosse farce* ridicule, où je m'abîme d'extérieur et d'intelligence, je n'appelle pas cela jouer à la comédie, et à mesure que le moment de l'exhibition arrive, je suis un peu contrariée de mon héroïque abnégation ! pourtant je veux jouer devant vous. Venez mardi comme par hasard (du consentement de tous) — nous jouerons pour la première fois, ou pour la seconde. Notre proverbe a été, à la répétition générale, trouvé si mauvais que nous nous sommes mis à le refondre, à y mettre des mots, de la gaieté, à changer enfin, et nous ne savons plus nos rôles. Comme je joue la dernière, je vous retiendrai bon gré, mal gré, admettez donc la possibilité de passer une nuit sous notre toit, car le dernier convoi part de bien bonne heure. Ah ! Monsieur, que vous me trouverez ridicule quand je crierai : « *bouillir, bouillir Cadichon ! ! !* » et que l'autre pièce est jolie, qu'il y a de gracieux rôles de femmes, qu'on y est élégantes et charmantes ! enfin ! — J'ai été charmée de nous retrouver ici, quoiqu'en vérité cela ne puisse s'appeler que se donner un coup d'œil. — Mon rhume est devenu colossal, je vous assure que je le dois à la grande halle de chambre que j'habite et non à mon invitation de la reine d'Espagne. —

Mais vous m'avez fait rire. — N'est-ce pas? on ne sait pas pourquoi l'on quitte ses amis, quand on se trouve bien auprès d'eux! On change, on se remue, on ne sait pourquoi. — Ce que l'on fait le moins, c'est de continuer. Je regrette le Marais — et pour quelle raison nous sommes-nous tous envolés! — Je reçois là de bonnes lettres de Champlâtreux, plus amicales encore que la conversation et qui ont plus d'effusion que dans l'habitude *parlée* de la vie. On est là-bas, seuls pour jusqu'au mois d'octobre. Ah! ce qui serait beau, mais beau, beau, ce serait de vous en aller faire une visite qui serait si bien pour les maîtres seuls. Il y a une diligence qu arrive pour déjeuner, et qui repart dans la journée, passant devant la grille du château. On me parle de vous, Monsieur, avec toutes sortes de mots charmants. On a pris fort en goût cette vie passée. J'ai fait venir mon médecin. Il m'a reconnu, avéré quatre maladies, avec des noms latins, pour lesquelles il m'a ordonné... de mettre *une* feuille d'oranger *à froid* dans un grand verre d'eau et d'en boire des cuillerées. O le grand médecin! il respecte la volonté de Dieu et ne veut contrequarrer (*sic*) ni retarder en rien ses décrets sur l'état passager de l'homme. Adieu, Monsieur, je

ne crois pas que vous ayez d'amie plus enrhumée que moi ! Avez-vous fait un agréable retour par le chemin de fer, l'autre jour? — hein ?

Adieu, je ne sais plus causer. On m'hébète à force de m'amuser.

A revoir, n'est-ce pas?

LXXIII

[Maisons], 20 septembre 1847.

Voilà une affreuse petite lettre ! Pardon pour elle ! Si par hasard vous aviez l'aimable, le bon projet de venir mardi, eh bien, ne venez pas ! ! les répétitions ce jour-là, veille du grand jour, sont espacées et renouvelées de façon à ne pas laisser une seconde. Mercredi, jeudi et vendredi, on joue, mais mercredi c'est pour les domestiques et pour nous aguerrir. Ce que vous m'avez lu est ravissant. J'en radote, et le souvenir sérieux et agréable fait bien tort aux bêtises que je suis destinée à débiter. On a décidé, on espère, que nous ne lirions pas l'article, mais que samedi, par exemple, après le brouhaha, au coin du feu, vous nous liriez ce doux ouvrage, on vous en parlera ici comme aux comédiens. J'ai des nouvelles de M. d'[Arbouville], ce

matin. Il est calme, raisonnable et plein d'espérance. Il vaut mieux que moi. Vous avez été bon, aimable, dévoué, je l'ai bien senti. Merci, je déteste ces comédies. Les exhibitions ne sont pas faites pour moi. Mille amitiés.

LXXIV

Paris, 25 septembre 1847.

C'est moi, Monsieur, qui viens vous dire bonjour, parce que je trouve que je ne vous ai pas dit bonsoir hier soir. J'étais distraite et occupée à la fois. J'avais eu une journée agitée. On m'avait fait parvenir la nouvelle que M. d'[Arbouville] allait être nommé à un poste important *en Afrique*, lequel nécessitait mon établissement comme le sien en Afrique et *indéfiniment*. J'étais fort troublée de tout cela. J'avais envoyé à Paris savoir si cette nouvelle était vraie, et M. de S[alvandy] était venu à Maisons me la *démentir*. C'est demain dimanche que (à ce que l'on dit) on nomme les lieutenants généraux, et que des questions très sérieuses d'avenir se décident pour moi. Cela, et mille tracas de Maisons, maintenant inhabitable, de domestiques, car je suis entre ceux qui ne sont plus et ceux qui ne sont pas

encore — de comédie, car, pour un rôle de rien du tout, on me retient à des répétitions de trois heures, en voilà plus qu'il ne faut pour ma pauvre tête. Je doute que je parte pour Cham[plâtreux]. Je ne puis abandonner mes affaires ainsi. — Vous m'avez écrit une lettre bien, bien aimable, bien amie, et je n'y ai guère répondu hier soir. Mais l'intention y était, je ne sais où, au beau milieu du silence et d'une chambre à l'autre. L'amitié procède ainsi. Prenez aussi l'intention et non le fait de ce petit bonjour, trop court, trop vide, mais qui est étouffé malgré ma volonté par cent lettres obligées.

Bonjour donc, Monsieur. Nous n'y serons pas lundi soir. Mille amitiés.

LXXV

Champlâtreux, 11 octobre 1847.

Je vous écris avant d'avoir le temps de vous écrire, Monsieur, mais j'ai hâte de remercier, de causer. Je n'ai pu lire votre allégorie qu'en voiture. Cela est charmant, ingénieux, et plein de votre esprit habituel. Rien n'est plus aimable que se ressouvenir des choses dites, que cette manière d'y songer longuement. Je montrerai à Mme Foy, quand

elle me viendra rejoindre, cette jolie fable; nous en causerons, et croirons retrouver la douce soirée passée. Nous ne serions pas trop de deux pour vous répondre. Et je tremble un peu de l'entreprendre à moi seule, mais enfin ce qui est évident c'est que les fleurs les plus rares, les plus d'élite, les plus habitantes des boudoirs, ne retiennent pas ces jolis discours, et que c'est M. de Sainte-Beuve dont je maintiens la supériorité sur elles (non la supériorité qui se borne à être l'échelon le plus élevé d'une même échelle, mais la supériorité d'un être à part), qui leur prête son *âme* et ses pensées. Et que diriez-vous, si toutes ces belles fleurs, résultat de l'art et des serres, se disaient, parce qu'elles n'ont pas d'yeux pour voir, qu'il n'y a pas de jardinier et qu'elles poussent ainsi toutes seules? Que diriez-vous si elles tenaient un conciliabule pour savoir si elles ne dépendent que d'elles seules? Si, regardant la voûte de verre qui les protège, elles se disaient : cela n'a pas été créé, c'est la matière première, nécessaire de tout temps, donc existante de tout temps. Cet arrosoir, qui me jette de l'eau quand il fait trop sec, qui en verse aussi à mes voisines, c'est une heureuse combinaison du hasard, de l'ensemble des choses. Mais bah! croire qu'il y

a une main qui le tienne, des milliards de mains qui tiennent chaque arrosoir, qui dans l'univers jette de l'eau à une fleur, quelle folie! Je vois l'arrosoir, ma vue va jusque-là. Pourquoi donc s'arrêterait-elle et ne verrais-je pas le reste? J'existe, je suis panaché, j'ai un parfum exquis, j'ai la température qui me convient, j'ai un abri sur mes feuilles, un rayon de soleil qui se voile par une natte s'il est trop fort, un arrosoir qui me donne de l'eau toujours à point, un support auquel le hasard a mis un petit lien qui m'attache afin que je résiste au vent; mais pourquoi aller chercher midi à quatorze heures, aller rêver un homme pour combiner tout cela? Un homme, mais je ne comprends pas cet être-là. Moi, je reste immobile, il faudrait croire qu'il va partout à son gré. Moi je ne peux toucher à rien, il faudrait croire qu'il prend et transporte tout ce qu'il veut?

Il faudrait croire qu'il sait d'avance quand il pleuvra, quand il fera du vent... Ah! mon Dieu, il faudrait croire à trop de choses impossibles; bah! tout simplement, il y a le monde et les fleurs qui l'habitent! Il n'y a que les âmes crédules qui se disent: *Un bon jardinier veille sur nous!* Mais, Monsieur, ne vous flattez pas trop que ce

soit votre dernière soirée à Maisons ? Ne serait-il pas bien aimable de faire une visite *posthume* ou d'écrire au moins un petit mot ? Ménagez les amours-propres, et surtout les cœurs qui cheminent vers vous. Quand viendrez-vous ? On vous souhaite ici. Mme Foy vient samedi ou dimanche. M. de R[émusat] lundi ou mardi. Vous feriez un bien bon auxiliaire. Tout va assez bien autour de moi. On est aimable et poli, à cela près que l'on a résolu de ne me faire aucune question ni sur mes affaires, ni sur mes intérêts, ni sur ma maison, ni sur les comédies, ni sur ma famille, rien, absolument rien. Mais je puis ne pas m'en apercevoir, et le reste va très agréablement, je pense pourtant que le meilleur de l'été est passé. Je regrette le Marais et les soirées de Maisons. Vous avez été parfaitement aimable et ami, et il me semble que cet été a encore fait faire un progrès à cette amitié pour laquelle vous êtes injuste, si ce n'est ingrat. Je l'ai du moins senti ainsi, et cela m'est doux (1).

(1) Ce passage me remet en mémoire ce que Chateaubriand disait de l'amitié comparée à l'amour : « L'amitié a bien plus d'illusions que l'amour, et elles sont bien plus durables. L'amitié se fait des idoles, et les voit toujours telles qu'elle les a créées ; elle vit du cœur et de l'âme ; la fidélité lui est naturelle ; elle s'accroît avec les années et découvre chaque jour de nouveaux charmes dans l'objet de ses fréquences... » (*Fragment inédit des Mémoires d'outre-*

Adieu, Monsieur, la poste part à 9 h. du matin, ce qui fait que cette lettre est remise à lundi.

A revoir bientôt, et d'ici là donnez de vos nouvelles.

LXXVI

15 novembre 1847.

Nous sommes ce soir jusqu'à 10 h. chez Mme de Villars en toute petite famille. Mme Fleming m'a dit qu'elle vous aimait et que quand cela commençait, cela durait.

Ah ! mon Dieu, *mon* hostilité qui m'a parlé hier !! — A revoir, n'est-ce pas? Quel salon hier!

LXXVII

23 novembre 1847.

Adieu, Monsieur, je vous ai très mal dit adieu, hier, au milieu de mes travaux. Ceci veut réparer. Je pars avec un rhumatisme dans la tête, établi dans le cerveau. Je serai de peu de ressource là-bas.

Regrettez, écrivez, et à revoir, Monsieur.

tombe, publié par M. Victor Giraud dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1899.)

LXXVIII

21 février 1848.

Je ne vous vois plus, vous n'écrivez plus une syllabe. Etes-vous souffrant de ce mauvais temps? Sont-ce vos yeux qui vous retiennent? Enfin, que faites-vous? que pensez-vous? J'ai encore eu une matinée solitaire, qui eût été bonne pour causer.

Ah! peut-être que vous êtes absorbé parce que vous vous préparez à aller au banquet?

Bonjour, Monsieur.

Une amie mécontente.

LXXIX

S. d. [1848].

Mme de Nansouty raconte mille guérisons des eaux de *Celles* dans le midi. Eaux fort peu connues. Elle me supplie de lire ou de faire lire à mon médecin un livre dont elle m'envoie le titre :

Premier mémoire (1837) sur les eaux naturelles de Celles et sur la curabilité des affections tuberculeuses et du cancer, par J.-A. Barrier, docteur en médecine de l'Ecole de Montpellier, chef de la Clinique de la même Ecole, membre correspondant de l'Académie royale de Médecine.

Voulez-vous avoir la bonté de dire à un de nos savants libraires de me *l'apporter*. Faites-le-moi envoyer.

M. de la Tour du Pin (1) se plaint de vous, il dit que vous lui avez mis deux cartes et il reçoit depuis longtemps tous ses amis et a grand besoin de distraction. — Ce que vous m'avez lu hier m'a fait grand plaisir : cela apaise. Adieu, merci.

LXXX

Ce 13 juin 1848.

Je vous remercie.

J'ai pris un grand parti ce matin. Je reste dans ma chambre, étendue toute habillée sur mon lit. Je ne pouvais plus aller. J'ai questionné et requestionné mon médecin. Il persiste à ne rien voir de dangereux. Il attend son moment pour poser des révulsifs à la peau et m'ordonne moins de repos que je ne m'en ordonne moi-même.

Toute ma maison est dehors, je suis seule et infirme et n'aurais pas de pensées gaies si je ne m'appuyais sur le bon intérêt que l'on me témoigne.

(1) Ce M. de la Tour du Pin doit être celui qui écrivit une si belle lettre à Sainte-Beuve sur son roman de *Volupté*. On la trouvera à l'appendice de ce roman.

J'en tire bon courage et espérance. J'écris ce mot de ma chambre, au milieu de quelques visites, parce que je veux que vous ayez de mes nouvelles. Merci et à revoir. Je ne puis griffonner davantage. Je cause tout en écrivant.

LXXXI

S. d. [1848].

Il m'a pris subitement hier une si belle et si vive reconnaissance de ce que vous me donniez d'une manière si amie vos soirées, que je veux vous en dire quelque chose ce matin. Il me semble que je ne suis pas tant prodigue de douces paroles qu'il en faille arrêter l'effusion quand elle vient. En général je sens et je me figure que cela se voit, mais c'est souvent une langue hiéroglyphique que peu de gens comprennent, et vous notamment. Aujourd'hui, je suis en humeur de *me* parler, et je vous envoie ce mot. Hier soir je pensais qu'il était fort doux qu'il y eût quelqu'un qui, en mettant le pied sur le seuil de la porte, ne se demandait pas où irai-je ? mais prenait chaque fois le même chemin.

Je vous prie, et fais plus même, de ne faire *aucune démarche* pour donner votre démission

avant de m'en avoir parlé. *Je vous en demande votre parole d'honneur.* Vous devez cela à votre meilleure amie.

LXXXII

Juin 1848.

Je m'accoutume un peu à mon supplice. J'ai dormi. Il n'y a que le moral qui ne se soutient pas. Je ne me sens pas espérer. Je suis obligée de me séquestrer (je ne dirai pas du monde, cela ne vaudrait pas la peine d'en parler), mais de mes relations. Je ne peux agrafer une robe. Enfin, je suis misérable de mille manières. Vous êtes bien bon de prendre quelque plaisir à me voir. Je n'en vaux pas la peine en ce moment. Toute lumière est sous le boisseau. Je ne suis plus qu'un pauvre être qui souffre et qui lutte. — Si Dieu me prête vie, je tâcherai de dédommager ceux qui auront pris patience! — Voici une liste qui est un chef-d'œuvre, mais si vous n'avez pas retiré votre carte, il ne sera plus temps. Répandez cette divine liste chez les portiers et autres individus qui vous entourent. Nous avons vu hier M. de Falloux, qui nous a tenus bien au courant : ce n'est pas un bon courant.

Adieu, je vous remercie. Je me sens fatiguée de la journée qui vient. Mes pieds me conduiront chez cet atroce médecin, mais mon cœur, mon instinct, mes pensées s'en reculent. Ce m'est une vraie torture.

[A cette lettre était annexé le bulletin suivant :]

Club démocratique central
de la Garde Nationale

Rue du Mont-Blanc, 49 *bis*.

CANDIDATS A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

1. Boissel, ancien député.
2. Caussidière, ancien préfet de police.
3. Chambaud, avocat à la Cour de cassation.
4. Delestre, peintre.
5. Goudchaux, ancien ministre des Finances.
6. Lavaux, négociant à la Villette.
7. Moreau, ancien député.
8. Pascal.
9. Japy, ancien ministre.
10. Thayer (Amédée).
11. Thiers, ancien ministre.

—

On peut voter avec ce bulletin.

1848.

Arago, membre du gouvernement provisoire.

Jules Bastide, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères.

Bayard, ouvrier graveur sur bois.

Buchez, adjoint au maire de Paris.

Corbon, ouvrier sculpteur.

Dupont de l'Eure (gouvernement provisoire).

Garnier-Pagès, *id.*

Lamartine. *id.*

Ferdinand de Lasteyrie, ancien député.

Leroy, ouvrier bijoutier.

Marie (gouvernement provisoire).

Armand Marrast.

De Melun, homme de bien.

Pagnerre, secrétaire général du gouvernement provisoire.

Recurt ou Reurt, médecin.

Trélat, lieutenant-colonel de la 12e légion.

Vavin, ancien député.

Vellu, ouvrier charpentier.

Alexandre Weill.

Eug. Cavaignac, général de division.

Du Petit-Thouars, amiral.

Lacordaire, dominicain.

Cormenin.

Crémieux (gouvernement provisoire).

Lamoricière, général de division.

Béranger, poète.

Coquerel, pasteur protestant.

Victor Hugo.

Il n'y a que 28 noms, mais nous n'approuvons pas le reste de la liste. Vous inventerez quelques *petits monstres* à votre usage.

LXXXIII

2 juillet 1848.

Je vous remercie de votre bonne et aimable lettre. Vous pouvez m'écrire ici (1) au n° 31. Je serai heureuse d'être au courant de ce que vous devenez. — Encore un changement. Demain je vais avec Emery chez Récamier et j'en reviendrai torturée. Ma vie est un vrai supplice. Mon seul courage est l'intérêt de mes amis. Si vous venez, que ce ne soit qu'à 5 heures. Je ne serai pas de retour de ce Vaugirard avant. Eh bien, oui, votre ami l'abbé n'a pas répondu à mon rêve, au rêve de *mon bon*

(1) Rue d'Astorg, chez Mme de Goyon.

sens. Nous en causerons. Je ne me décourage pas. Qu'il y a de choses bonnes à côté de celles que nous aimons ! il faut faire place en nous pour un certain contraire. Bonjour ! je suis fatiguée et ne puis écrire — par trop de visites, vers 5 heures — de vos nouvelles plus souvent. Voilà le régime de votre amitié, jusqu'à nouvel ordre, jusqu'à ce que je sois bien entrée dans mon nouveau cadre. Ce sera bientôt. Tout va à souhait comme amabilité. Adieu et merci.

LXXXIV

S. d. [1848].

N° 31. On dit que c'est en face et que nous sommes très visibles. Oui, venez beaucoup et souvent. Je vous avais espéré aujourd'hui.

Bonjour.

LXXXV

31 juillet 1848.

Je suis bien fâchée que vous soyez malade encore. Soignez-vous. J'ai eu une rude journée. R[écamier] a chargé Emery de me dire qu'il m'abandonnait. Il ne croit à d'autres ressources que l'opération et, comme quand il se croyait sûr de la guérison, il a

parlé librement des dangers de l'opération. Je sais ce qu'il faut penser. Emery est ébranlé. Je vais demain à 11 heures chez Cloquet. Que la volonté de Dieu soit faite! N'en parlons pas trop. Je suis horriblement seule, et j'aime mieux me distraire quand je vois un ami.

LXXXVI

S. d. [1848].

Merci. Je ne suis jamais injuste, mais j'ai toujours le désir de vous voir. Je serai curieuse de savoir l'opinion de *nos amis* Olivier.

Nous sommes toujours dans la même incertitude, c'est pénible.

Le *16e bulletin* a répandu la consternation partout. Lisez-le. Vous ne sauriez vous imaginer l'effet qu'il a produit de ce côté des Ponts. Je crois ces systèmes fatals à la République.

On s'attend aujourd'hui à une grande manifestation des ouvriers pour demander le retard des élections. C'est triste. Tout le monde est troublé. Pendant ce temps vous lirez Port-Royal. Eh bien! il y aura encore un petit coin heureux à Paris.

Mille amitiés. A ce soir, j'y tiens.

LXXXVII

S. d. [1848].

Avez-vous reçu un rendez-vous? Savez-vous quelque chose? Faites-le-moi connaître à l'instant. Vous savez l'intérêt de tout genre que je prends à ceci.

J'espère vous voir à la fin de la journée. Je ne veux pas vous écrire. Je sens et pense tant de choses que je ne puis et ne veux que me taire (1).

LXXXVIII

14 octobre 1848.

M. d'A[rbouville] est à Paris. Voilà la cause de mon silence. J'étais dans mon fauteuil de la rue d'Astorg, malade de crampes d'estomac qui me faisaient penser que le choléra nous arrive, quand je reçois une lettre, qui me dit que M. d'A[rbouville] est mandé au comité d'inspection, qu'il faut en 48 heures retourner place Vendôme, r'arranger l'appartement, trouver deux domestiques nouveaux, et reprendre enfin la vie d'autrefois, tout brusque-

(1) Lettre relative à l'affaire des fonds secrets.

ment. Vous dire les tracas que j'ai eus, cela ne se peut, voire même les larmes que Mme de G[oyon] et moi nous avons versées en nous quittant ! Les deux pauvres créatures souffrantes, dissemblables d'aspect, mais assez pareilles d'âme, *au fond*, s'étaient attachées à leur communauté plus qu'elles ne le savaient. Ces petits enfants me plaisaient. Je vivais à côté de biens qui n'étaient pas à moi, j'en éprouvais un mélange de tristesse et de consolation indéfinissables. Enfin je suis partie. Mon mari est arrivé, bien portant, heureux quand même, et pour le coup philosophe sans le savoir. Son séjour sera court, mais il a aussi le système de ne pas songer au lendemain. Nous allons au spectacle, on nous prie à dîner, ma maison a repris son mouvement, et même un peu plus d'éclat, l'*activité* passagère de M. d'A[rbouville] donnant un peu d'argent que nous nous hâtons de répandre autour de nous, quand on ne nous en donnera plus, eh bien, tout sera dit, et ni l'un ni l'autre nous ne le regretterons. Voilà le cadre dans lequel je traîne mes souffrances, sur lesquelles je m'étourdis et nous nous étourdissons tous. Il faut tricher sa destinée quand on veut avoir quelques jours de repos. Mon état est toujours le même, se réservant l'avenir pour

donner mille inquiétudes. Je suspends un peu les consultations pendant le séjour de mon mari, ne voulant pas agiter son heureuse nature. Andral, que j'avais vu avant — (étiez-vous encore à Paris), s'est réuni à l'opinion de Cloquet : point d'opération en ce moment, l'avenir incertain. Mon traitement est suspendu parce que tour à tour je tousse ou j'ai des douleurs d'estomac. Voilà bien un bulletin signé d'un ami exceptionnel! En rentrant dans ma maison et en entendant sonner 4 heures, j'ai positivement refusé de croire que vous n'alliez pas entrer. J'ai fermé ma porte le premier jour, et ma portière m'a dit : « Excepté pour M. Sainte-Beuve, n'est-ce pas, Madame ? » — J'ai répondu : « Il ne viendra plus, il est parti pour plusieurs années. » J'ai bien vu que cette femme ne le croyait pas plus que moi. Puisque vous voilà là-bas, il faut rassembler toutes vos forces, et faire honneur à la situation. Il faut aborder en face cette vie de travaux littéraires, d'efforts, d'études, et repousser toute préoccupation pénible qui viendrait vous troubler. Je prendrai un intérêt de cœur à tout ce que vous me manderez de votre nouvelle existence. Elle a des points qui vous conviennent (après un premier idéal), vous en avez toujours eu deux autres qui vont vous être accor-

dés : la solitude et le travail. Excusez ces deux choses jusqu'à ce que vous trouviez des jouissances.

J'attends avec impatience des nouvelles de votre premier cours. J'y pense souvent. Je suis loin, cependant, d'avoir tout dit. Ajoutez à ceci mille choses affectueuses. Je vous laisse libre de les supposer telles qu'elles puissent vous convenir.

LXXXIX

Ce 15 octobre [1848].

Je vous ai écrit hier, mais je reçois une lettre de vous qui m'a été au cœur, et je cède à l'entraînement de vous le dire sous l'impression du premier moment. Mon ami, j'y sens votre tristesse, elle semble me rappeler quelque chose que j'ai senti. J'y reconnais ce vrai que j'aime. En la lisant, j'ai pardonné, j'ai effacé toute récrimination, j'ai été triste avec vous, comme si nous n'avions rien pu ni l'un ni l'autre pour nous épargner le regret. Croyez-le bien, quand le temps a tant passé sur une affection, il ne dépend guère de ceux qu'elle a laissés purs de la rompre et de chercher ailleurs. Ce sont les remords qui brisent. Allez, je crois à

votre plan de vie, mais quand il ne se maintiendrait pas tel, j'aurais encore une place à part, un souvenir persévérant. J'ai été une des meilleures pages de votre vie. Ces pages-là ne se déchirent pas à volonté. Aimez-donc de loin, travaillez, souvenez-vous et travaillez. Les jours passent vite et même ce que l'on désire arrive! Nous nous retrouverons. Vous ne vous rappelez pas un humble vers de moi que Stella dit à son fiancé retrouvé :

Et j'efface le temps passé sans vous revoir !

M. d'A[rbouville] a appris avec beaucoup de regrets votre départ. Il vous apprécie, vous remercie de votre souvenir et sera heureux de vous retrouver. Clotilde est toujours un peu solennelle et la politique a plus que jamais repris place dans sa vie. Elle y entre avec les amours les plus respectables. Je suis retourné dès le lendemain chez Mme de G[oyon], et nous nous sommes embrassées avec cette émotion et cette sérénité de cœur de gens qui se sont bien quittés et qui se retrouvent avec une joie sincère. Si Dieu descendait sur la terre, il pourrait habiter cette maison-là. Depuis la Crèche, rien n'a été plus pur. Mme Saulnier me parle sans cesse de vous, mais elle a une violente dis-

traction dans la présence du prince Louis et dans ses espérances de présidence...

XC

17 octobre [1848].

... Ma lettre a été arrêtée là deux ou trois jours, tant je fais peu ce que je désire. Tante, cousins, mari sont autour de moi pour quelques jours, et je me laisse aller à ce bruit, sachant bien que la solitude aurait son tour. Voilà M. Vaulabelle et peut-être toute son administration renversée. Je savais bien que, dans le temps de crise, les choses pénibles changent. Enfin ! En résumé, on ne croit guère Paris en état de supporter une chose raisonnable, car toute la garnison est consignée, et les esprits ne sont pas positivement tranquilles. Mais nous nous faisons aux roulis et nos petits salons ne s'agitent pas trop de ces rumeurs.

Adieu, je n'ai que le temps de fermer cette lettre. Je la relis avec effroi. Prenez-la pour son intention, car elle n'est qu'un tissu de mots répétés et de phrases inachevées. Tant pis, Monsieur le professeur ! pardon (1) !

(1) Cette lettre et les suivantes étaient adressées à M. Sainte-Beuve, professeur à l'Université de Liège.

XCI

Ce 31 octobre 1848.

Eh bien! oui, tout a bien manqué en rester là, amitié, affection, épreuve. J'ai été prise d'une fièvre fort vive, de douleurs de tête à jeter les hauts cris, de maux de cœur, d'une toux sans relâche. Je ne savais plus quelle maladie je commencerais. Emery a cru que les préparations iodurées pouvaient bien causer ce ravage. Il ne m'a pas trop traitée. Le mal a passé, mais je reste brisée avec une tête ahurie et des membres disloqués. La situation n'est pas belle. J'ai tant souffert que me voici avec une peur atroce de l'idée de reprendre mon traitement, d'un autre côté, si je ne fais rien, le mal, qui est, il faut le reconnaître, en voie d'augmentation, ne sera même pas retardé dans sa marche. Je vous assure que, lorsque je descends au fond de ma pensée, j'y trouve des teintes bien sombres, mais j'ai un courage calme qui m'étonne moi-même. Emery ne dit rien, c'est une position lente, s'aggravant, menaçante, contre laquelle la médecine a l'air d'être impuissante. Cloquet vient d'arriver, je vais lui écrire. Si je n'ai pas écrit c'est que ma tête est bien fatiguée, le cerveau est malade, il y a

là un poids de cent livres, et tout effort me coûte. Parlons donc vite de vous. Je vous en prie, ne reposez pas si souvent vos idées sur les clauses résiliatoires de votre engagement. Le briser serait une chose très malheureuse. Vous n'avez plus de position à Paris et le temps est moins que jamais à la littérature. Prenez bon courage et persévérez. Le parti a été rude, mais maintenant il est bien de vous y tenir. J'attends avec grande impatience des nouvelles de votre cours. Racontez-moi bien l'aspect de l'auditoire, j'espère et je compte sur un succès complet (cette phrase n'est pas française, je le vois, sachez-le).

Mais si par hasard il y avait la plus petite chose, de ces choses qui disparaissent au second jour, je m'en effrayerais pour vous. Vous ne savez pas vaincre la contrariété. Vous ne mettez pas votre dignité à la vaincre, mais bien à lui céder la place. Ne me laissez pas dans le doute sur tout cela.

XCII

Ce 1er novembre [1848].

J'en étais là hier de ma lettre quand mes malheureuses crises de douleurs de tête m'ont saisie.

Je me suis trouvée mal deux fois en une heure, et la journée entière a été une torture. Ce matin je ne souffre plus, mais ma tête est vide. Je ne sais plus ce que je vous écrivais, ni ce que vous m'avez écrit. Tout se résume en ceci : ne vous démoralisez pas, et n'appuyez pas sur l'idée de quitter. Allez jusqu'au bout. Je vais me retrouver seule le 7 novembre. Malade et seule, c'est beaucoup. Pourtant n'ayez point d'inquiétude du moment, ce sont des douleurs, voilà tout. Que n'ai-je la santé du chancelier (1) ! Il est charmant, jeune, surabondant de choses à dire, galant, empressé, prenant à tout, jugeant tout avec tact. Enfin il recommence la vie, il en est au printemps, c'est à moi qu'il portera respect bientôt. Sa compagne (2), assez joyeuse d'être de retour, est affaissée dans son fauteuil, et remuant un tricot pour la forme. Le salon ne reprend pas. Deux fois je n'y ai vu que les Salvas et l'abbé aux fleurs. Le personnage le plus aimable était Suzette, la chienne du chancelier, qui semblait avoir quelque chose à dire, tandis qu'il était positivement sûr que les autres ne songeaient pas à dire quelque chose. A 4 h. j'ai eu du monde, et on cause

(1) M. Pasquier.
(2) Mme de Boigne.

encore chez moi, ce qui m'étonne. Mais je n'y ai pas d'amis. Mme Foy est la seule personne qui, lorsqu'elle ouvre la porte, me fasse dire : « Ah! quelle joie ! » Expliquez-moi ma passion pour cette aimable pécheresse. Quant à la politique, en voulez-vous ? On est en crise Cavaignac-Louis Napoléon. La lutte a lieu à bras le corps. On frémit de voir tenter quelques mesures arbitraires avant cette difficile nomination. Louis Bonaparte a une bonne garde de Corses autour de lui, de vrais bandits, qui ne le laisseraient pas enlever. Les malins disent que c'est Louis Bonaparte qu'il est absolument nécessaire de nommer. Je fais donc des vœux pour lui, mais il aura trop près de lui Emile de Girardin, qui me prend sur les nerfs. O belle France ! quelle triste aventure ! Tyrannie, temps féodaux, revenez donc ! et dussé-je être le vassal, l'humble page, le faucon sur le poing, de quelque grand seigneur se servant de mon genou comme d'un étrier pour monter à cheval, que je me relève du moins fière du maître que je sers, des tours de son château, de la bannière que je suis. — Mais maintenant de quoi suis-je fière ? une foule d'individus qui s'appartiennent à eux-mêmes ont l'air d'imbéciles. Voilà la physionomie de la République.

Bonjour, Monsieur, comment vous trouvez-vous du climat belge ?

XCIII

Ce 8 décembre 1848.

Je vous en prie, tant que vous aurez mal au bras, n'écrivez pas. Je ne doute pas de votre souvenir. Taisez-vous. Je vous en prie, ne faites pas un voyage fatigant pour ne passer que quelques heures à Paris. Si l'état de santé de Mme votre mère ne vous y force pas, restez, restez tranquille. Vous voyez que je pratique l'abnégation, mais l'abnégation est raisonnable. Je ne souffre plus de névralgies, le temps étant plus sec. Mais j'avance toujours en mal, malgré les traitements, et cette raison entière jugeant chaque jour le pas de fait vers la fin est une rude épreuve. Je faiblis de temps en temps. J'ai vu Andral, il rabâche comme les autres et m'a donné la triste conviction que tous ils ne savent rien ! Je prends des bains de gros sel et une potion de sel de potassium, et des frictions avec du calomélas. Quelle vie ! J'ai lu hier cette phrase : *La vie est une maladie dont on meurt.* Je me suis arrêtée, et j'ai réfléchi. Mme de Villars m'est arrivée

comme une bombe hier soir. Elle mange chez moi, s'habille chez moi, reçoit chez moi. Elle met au pillage mon silence et mon repos. Mais c'est un jeune visage tout souriant et j'ai eu du plaisir à la revoir. Puis ensuite mes entrailles se sont reprises aux liens de famille, et j'ai subitement senti un amer regret de la vie. Mon courage vient de ce que je suis seule apparemment. Rien de nouveau. Nous sommes à la ligne extrême de la Présidence!

Plus que deux jours. Définitivement, tous les révolutionnaires sont du côté de Cavaignac, et les gens modérés du côté de Louis Bonaparte. Que l'on se trompe ou non, tel est le partage. Le résultat est encore incertain. Les moyens sont inégaux. Le pouvoir a tant d'avantages dans la lutte! Nous voici encore, avec quelques louis sur nous et un petit paquet tout fait admettant l'hypothèse de fuir en une heure. O triste pays! on craint fort ces jours-ci que le général Changarnier ne soit révoqué de ses fonctions. Il a eu la conduite la plus imprudente. On parle de *Guinard* pour le remplacer. Ce serait détestable. Cavaignac y perdrait sa présidence. Enfin nous sommes agités moralement. Les rues sont tranquilles, mais les cerveaux en feu.

Ce *vendredi 9*.— J'en suis restée là depuis deux

jours, tant cette jeune cousine s'empare de moi. Je suis un peu mieux aujourd'hui que lorsque je commençai cette lettre. Paris est un vrai forum. Les rues regorgent de citoyens qui discutent. C'est bizarre et effrayant. La liste des récompenses nationales a porté un coup funeste à Cavaignac. Toute la population a changé en un jour comme un gros serpent qui se retourne du ventre sur le dos. Se retournera-t-il encore une fois? C'est bien possible ! Notre pays ne saura jamais s'arranger du système électif. On y a, non des opinions, mais des partis. Passe encore en Amérique, où le président habite une petite maison et a des servantes à son service. Mais ici, où on a beau faire, c'est un roi de quatre années qu'il s'agit de choisir avec une cour et une pompe royale, c'est un trop beau morceau à attraper, et les ambitions sont trop excitées. On ne résiste pas quand on est né cordonnier à la chance d'être roi de France. Le cerveau craque. Tous les citoyens sont atteints de *la danse de Saint-Gui*. Connaissez-vous cette maladie qui vous agite tous les membres comme si on les tirait avec des ficelles? Je ne peux pas dire que la nature humaine se montre en cette crise par son beau côté. De petites passions se drapant dans de la belle

pourpre, voilà la vérité ! Mme de Boigne est toujours malade, le chancelier toujours jeune, Mme de Rauzan toujours langoureuse, Mme de Goyon toujours grosse, Mme de La Ferté toujours froide, M. de Salvandy toujours absent quoique libre de revenir, Mme Saulnier toujours folle de son prince, M. de Saint-Priest toujours agité d'académie (1), Mme Letissier toujours rêvant un salon. J'écrirais quatre pages que vous n'en sauriez pas plus sur un chacun.

Adieu, Monsieur, parlez, pensez, instruisez. Cette vie d'étude me paraît un miracle, vue du fond de notre abîme. On est bien inquiet aujourd'hui à Paris.

XCIV

Ce vendredi [1848].

Je suis au lit depuis plusieurs jours, je ne voulais pas vous l'écrire pour ne pas vous décourager de prier. Qu'importe ! priez toujours. Si Dieu ne donne pas la guérison, il nous donnera la résignation. J'ai été reprise de ces douleurs nerveuses *dignes* du cerveau, avec maux de cœur, spasmes, sueur froide,

(1) Voir plus haut, p. 99.

évanouissement. Etait-ce le nouveau traitement qui était en cause ? On m'a dit de le quitter, de revenir à l'ancien (remarquez comme tous ces tâtonnements laissent peu d'espoir de guérir !) ; me voici donc de retour à mes vieilles pilules jugées insuffisantes il y a 15 jours. Eh bien ! hier j'ai eu une crise pire que toutes. Jamais je n'ai tant souffert. Pendant ces crises, ces non-traitements, ces changements, le mal chronique va plus mal. Enfin vous ne sauriez croire dans quel état moral et physique je me trouve. Tous ceux que j'aime sont loin de moi et jamais je n'eus plus besoin d'eux. Le monde ne sait rien de tout cela. Dans les intervalles, je vais chez Mme de Boigne, chez Mme de Rauzan. On m'y questionne peu et je ne réponds rien au peu qu'on me demande. Dans notre monde il faut s'éteindre, des fleurs sur la tête. Après cela, qui sait? Le froid sec me débarrassera des crises amenées par l'humidité. Je pourrai alors recommencer à me traiter. Peut-être durerai-je encore assez pour revoir ceux qui sont absents. Je l'espère, je me relève entre chaque coup. Je suis plus jeune que le nombre de mes années. Je suis bien contente que votre cours suive sa marche régulière, que vous puissiez suffire à ce travail. C'est une vie qui est bonne pour vous. Il

doit y avoir dans cette activité une sorte de repos. Vos lettres me font grand plaisir. Dans cette lutte d'existence, il n'y a plus de doux que ce qui est affection — et que ce bien-là est rare, bon Dieu ! Vous saviez aimer, vous ! C'est là le meilleur don que Dieu vous ait fait. Conservez-le précieusement.

M. de S[alvandy] revient en France, cela ne me fait nul plaisir. Il n'a pas répondu à ce que je croyais de son amitié. Il n'a pas estimé ce que j'ai été pour lui en toute occasion ; à la valeur que j'y trouve, ce sont de ces choses impossibles à dire et dont on ne saurait se plaindre. Et moi, je ne puis vivre que le cœur sur la main ; les situations avec des sous-entendus ne me vont pas ! J'aimerais mieux ne pas le revoir. Peut-être restera-t-il à Graveron (1). Mme de Boigne m'a cette fois parlé de vous avec un intérêt vrai, et m'a demandé *avec instance* de vous la nommer quand j'écrirai.

Eh bien ! je n'en puis plus. Je n'ai pas mangé depuis 48 heures et ma tête est vide. Adieu. Je vous reviendrai bientôt. Cela me fait de la peine d'envoyer des lignes si courtes, si insignifiantes, jusqu'à Liège ! cela me désole.

(1) C'est au château de Graveron (Eure) que M. de Salvandy mourut le 15 décembre 1856. Il était né à Condom (Gers), le 11 juin 1795.

XCV

Ce 19 décembre 1848.

C'est une bien bonne aimable pensée que de venir, mais cela me paraît une extrême folie. Une telle course pour 24 heures me ferait tant de mal que je ne puis croire que cela ne vous en fasse pas un peu ! C'est cher et fatigant. Réfléchissez bien si cela ne peut pas faire de mal à ce bras malade. Mais qu'a-t-il donc? et d'où cela peut-il venir ? Vous avez écrit toute votre vie, je ne trouve pas suffisante la cause que vous donnez à ce mal. Ne m'écrivez donc pas, réservez-vous pour les indifférents. Hier, chez Mme de Boigne, on me parlait de vous, et je disais que, depuis que vous n'étiez plus à mes 4 h., on y parlait, mais on n'y causait plus, parce que je n'étais pas assez habile pour toujours donner la réplique — et que vous m'aviez ouvert l'intelligence, mais rendu la langue paresseuse. X. Marmier a trouvé la chose excessive et Mme Narishkine a dit : « Moi, je comprends bien. » — Bon, voici une lettre de Mme Fleming qui revient à Paris vendredi 22 et qui me charge de vous dire qu'elle vous retient à dîner à votre passage à Paris. Avec

tout cela, ne venez pas si c'est plus sage (et si ce n'est mon désir, c'est bien mon jugement).

Ce 20. — J'ai été arrêtée là par une affreuse crise de douleurs de tête, avec maux de cœur et spasmes. Je suis mieux pourtant sous ce rapport, mais enfin j'ai eu cette crise, et elle a été violente. Je suis comme une personne que l'on a rouée de coups, je n'en puis plus. Que vais-je ajouter à cette lettre ? J'ai du vide dans la tête et j'ai besoin de repos. Qu'elle aille seulement vous porter quelques paroles d'amitié, quelques mots de souvenir, qu'elle vous dise la joie que j'aurais de vous revoir, et en même temps les exhortations de ne rien faire que de raisonnable.

Puis j'en reste là ! adieu.

XCVI

Ce dimanche 14 janvier 1849.

Si vous entendiez quand je pense à vous, vous vous plaindriez très peu de moi, même pas du tout, mais comme l'infirmité humaine fait qu'on a de loin besoin d'un gribouillage pour être sûr de ses amis, je conçois très bien que vous vous plaigniez beaucoup, beaucoup. Ma vie a été très agitée,

et je vous le raconterai mal. D'abord un soir, en descendant de voiture, je tombe. Mes pieds entrent chez moi, mes reins frappent contre la marche d'entrée, et ma tête s'en va sous la voiture entre les roues. Vous dire la commotion reçue par une patraque comme moi en pareille circonstance, c'est impossible. Ensuite, M. d'A[rbouville] m'envoie une demande de congé à transmettre, à appuyer, et me voilà écrivant de tous côtés des billets, sollicitant de mon mieux. M. Bugeaud accorde ce congé, et le lendemain le ministre le refuse ; en même temps des bruits d'intervention *à Rome* se répandent de tous côtés. De vous à moi, *sous le sceau du plus profond secret*, je vous dirai que j'ai été prévenue que l'on se disposait à envoyer 10.000 hommes à Civita-Vecchia, et qu'on choisissait mon mari pour commander ces troupes. Tout cela se réalisera-t-il ? Oui ou non ? J'ignore, mais il y a eu pour moi beaucoup d'agitations.

Aujourd'hui j'ai la migraine, je ne puis écrire, mais j'ai voulu que vous sussiez ce que je devenais.

Donnez donc de vos nouvelles. Un mot sur votre bras. Ah! s'il me fallait faire un cours aujourd'hui !!!

XCVII

Dimanche, 21 janvier 1849.

Ma nièce m'a dit, Monsieur, que sa lettre avait dû se croiser avec la vôtre, et c'est pour cela que je ne vous ai pas répondu courrier par courrier. Je comprends trop bien, en effet, les inquiétudes de la vraie affection, pour ne pas y compatir du fond du cœur. Je vous prie donc, Monsieur, de vous adresser toujours à moi, lorsque vous aurez besoin d'être rassuré, et vous pouvez être sûr de me faire un double plaisir. Ma nièce a été presque constamment souffrante depuis votre départ, non, grâce à Dieu, de notre grave sujet d'inquiétude, mais de fréquentes migraines qui l'ont souvent empêchée d'écrire. Elle a été aussi dans l'agitation et le chagrin, on a refusé le congé de son mari, au moment même où elle l'attendait, et dans sa disposition de santé et d'esprit elle en a éprouvé une vraie tristesse. S'il restait à Lyon, elle penserait à aller le rejoindre à la fin de février. Je n'ai pas besoin de vous dire, Monsieur, que tous vos amis vous regrettent beaucoup, ils parlent sans cesse de vous, et espèrent que votre absence ne sera pas trop longue.

M. de Barante, qui est ici pour quelques jours, me prie de vous dire combien il regrette que son court voyage n'ait pas coïncidé avec le vôtre. Vous êtes content, je présume, de nos deux nouveaux académiciens (1). Je ne vous ferai pas la même question sur notre vice-président.

Adieu, Monsieur, croyez, je vous prie, à mes bien sincères sentiments et à tous mes regrets que nous vous ayons cédé à d'autres.

HOUDETOT-FLEMING.

Ma fille vous prie de lui conserver votre aimable bienveillance.

(A M. Sainte-Beuve, professeur à l'Université de Liège, rue des Anges, 19.)

XCVIII

Paris, ce dimanche 29.

Eh bien, donc, je n'ai fait que des maladresses dans les quelques lignes que je vous ai écrites il y a 3 jours ? Moi qui ne veux jamais vous envoyer qu'un bon souvenir, j'ai mécontenté le solitaire de

(1) Ces deux académiciens étaient : M. de Noailles, élu le 11 janvier en remplacement de Chateaubriand, et M. de Saint-Priest, élu le 18 du même mois en remplacement de M. Vatout.

Liège. Telle n'a pas été mon intention, certes, certes. Ne me supposez aucune sournoise intention ! faites-moi aimable, je ne sais plus l'être de fait. Rejetez-vous dans ce qui vous a plu autrefois pour me conserver votre amitié, que je *veux*, entendez-vous, et à laquelle je réserve la meilleure place auprès de ma chaise longue. Je vous félicite de n'avoir pas, comme M. Lherminier, 4 bataillons de la ligne pour protéger votre chaire ! Nous sommes dans le gâchis. Paris a été occupé militairement. C'était un camp, et les nouvelles se succédaient avec cette rapidité qui fatigue le cerveau. Changarnier menacé d'un coup de sabre par un officier de la mobile — cartel envoyé entre MM. Thiers et Trélat — colonne d'étudiants voulant envahir l'Assemblée — poursuites contre Proudhon — la loi des Clubs — l'*urgence* rejetée, propositions de mise en accusation du ministère. Vous qui avez vu nos jours néfastes, vous vous représentez d'ici ce *tohu bohu*, et le flot de paroles s'échappant de toutes les bouches. J'en ai une courbature, rien que d'avoir écouté ! Le fait est que nous sommes en pleine crise. L'anarchie dans le pouvoir, l'émeute menaçante et cette fois l'Assemblée partagée, moitié avec l'émeute, moitié

avec la répression. Pas de congé pour mon mari, pas d'expédition comme consolation, trop d'agitation pour une malade, voilà le centre où se traînent mes jours ennuyés. Ecoutez ceci avec votre meilleure *conscience*. Mme Foy a une jolie fille de douze ans. Mlle Benicourt (j'estropie le nom, la sœur de Mme d'Ortigny) lui donne des leçons. Mme Foy a envie de prendre Mlle Bénicourt chez elle et de lui confier sa fille unique. Ce que c'est que de confier l'âme et le cœur de sa fille à une étrangère, je ne vous demande pas d'en comprendre l'agitation, et l'émotion, mais répondez sincèrement. Mme Foy savait *mieux que moi* quelques détails sur Mme d'Ortigny. Mlle Bénicourt, tout en étant bien de sa personne, n'a-t-elle pas vécu dans une atmosphère, au milieu de principes différents des nôtres ? Enfin c'est une mère qui vous demande comme à *un ami consciencieux* de nous dire si l'on peut donner Jeanne Foy à Mlle Bénicourt ? Il ne sera dit de votre réponse que ce que vous voudrez que j'en redise. Vous comprenez sans que je l'explique davantage la question que je vous adresse.

Eh bien ! où en êtes-vous? Comment vont les cours ? que dit le bras? comment passe la vie ? — La mienne est désenchantée, ce mot dit toutes

choses. C'est la première mort, car pour qui passe vingt ans, il y en a deux !

Adieu, mille amitiés sincères. Votre lettre était bien affectueuse. Ah ! quelle plume de miel vous avez !

XCIX

Janvier 1849.
Ce lundi.

Eh bien donc vous aurez de moi un petit mot comme si vous étiez à Paris. Votre lettre à Mme F[leming] m'a été un fer rouge, et pourtant il n'y a pas de ma faute ! Mes forces sont débordées par une vie trop compliquée. Il faudrait une vraie santé pour y suffire. Trop de monde chez moi (trop, quand personne ne m'intéresse), trop appelée par l'un et par l'autre au dehors, entourée si je résiste de mille susceptibilités, accablée de lettres, de billets à écrire, obligée de lire cent choses pour en parler aux auteurs, perplexe d'esprit, triste de cœur, souffrante de corps, n'ayant pas même le loisir de dormir quand cela me vient à d'autres heures qu'à minuit, je crie grâce ! grâce ! et n'ai plus l'énergie d'un effort. Oh ! le grand air ! la liberté, le repos, un ami, quel rêve impossible à réaliser !

Je ne sais rien de plus sur Rome, c'est une longue attente qui me fait mal ; prenez patience sur vos maux physiques et moraux, persévérez, ne vous laissez pas dévorer par cette fièvre de retour (quoique je vous remercie). Il ne faut pas trop ballotter sa vie, il ne faut pas trop déménager son âme. A Pâques nous nous verrons et nous causerons.

Mille amitiés dévouées, je vous écrirai bientôt.

C

Vendredi, 9 février 1849.

Cette lettre va vous attrister. Je pars demain pour Lyon, pour Valence, puis pour une petite petite vallée appelée Celles, où il y a quelques maisons et une source.

Je viens de passer par les jours les plus pénibles de ma vie. Mon état s'aggravant, on a consulté toute la Faculté de Paris. La réponse a été que j'étais *sans ressource*, *sans espérance*, qu'à un temps donné le mal viendrait, que l'opération était inutile, et on ne m'a rien ordonné et on m'a laissée.

Alors ma famille désolée a voulu que j'aille tenter

ces eaux mystérieuses de Celles et voir ce charlatan qui traite avec de l'or et de l'arsenic. Moi, j'y ai vu que j'allais trouver mon mari et je pars demain. Je ne puis vous dire la tristesse des adieux de mes amis et l'affluence de la foule. Vous allez bien me reconnaître là, j'ai voulu leur serrer la main à tous et leur dire un mot aimable.

Si vous étiez plus riche, ou si je l'étais davantage, je vous dirais : Venez dans cet affreux village quand vous serez libre. Mais c'est à l'autre bout de la France, et il n'y a que des maisons pour les baigneurs où tout est hors de prix. Attendez-moi donc, quel que soit mon sort, je reviendrai à Paris au milieu des miens.

Adieu, mon ami, ayez le courage que j'ai. Je suis calme et, qui sait? la science se trompe peut-être !

Je ne souffre pas et, la peau est unie et blanche.

Mille amitiés dévouées et tristes.

Ecrivez jusqu'à nouvel ordre à Lyon, hôtel de Provence.

CI

Lyon, ce 16 février 1849.

Je suis arrivée à Lyon en 4 jours, en calèche, couchant partout et n'ayant aucune fatigue. Je pars

le 18 pour Valence et pour Celles. Je ne souffre pas, mais mon mal s'accroît toujours. J'ai vu le médecin de Lyon, qui me paraît valoir tout autant que ceux de Paris pour regarder et ne rien faire. J'ignore ce que dira le médecin des Eaux. J'espère peu. Ecrivez toujours à Lyon jusqu'à ce que je sache mon autre adresse. Ne songez pas à venir à vos vacances. Eh! grand Dieu! quel voyage! c'est la terre à traverser. D'ici à ce que je sois posée, je vous écrirai des mots. J'ai besoin du souvenir de mes amis. Je suis calme, résignée et courageuse.

Bonjour! ne dérangez pas vos affaires de là-bas, s'il est possible. Paris est encore bien troublé. Il n'y a pas de place pour l'esprit, pour une âme.

Adieu, et mille amitiés dévouées. Suivez de la pensée ces jours où il faut accomplir le sacrifice de tout ce qui faisait aimer la vie.

Mon mari vous remercie de votre souvenir. Le pauvre homme pleure.

CII

Ce 23 février 1849.
Celles.

Je suis à Celles! ô mon Dieu! si vous saviez ce que c'est que Celles!! par quels chemins on passe!

par quels éboulements de pierres calcinées, comme si la pluie de feu de Sodome y avait passé, et puis au haut de la montagne, au milieu des crevasses de rochers, deux maisons, en fragments de rochers aussi, c'est Celles. Je suis logée comme vous l'étiez au Marais, avant que Mme de La Ferté n'eût envoyé dans votre petite chambre les quelques meubles qui la rendaient commode, et de plus je suis au milieu d'un désert de pierres. Le médecin est un vrai paysan, sale, mal tenu, mais qui s'exprime assez bien, il a l'air indifférent, pas charlatan, pas intéressé, il ne vous répond de rien, n'a aucune autorité sur vous. Il vous dit simplement : « Essayez et nous verrons ! » Il a commencé par *me refuser les eaux de Celles*. J'avale des pilules, et on me frotte la plante du pied. Ma sensation serait que je suis moins bien, car il me paraît que j'avale du feu. Mais il dit, il faut que vous sentiez de l'action, sans cela autant vous souffler au visage. Je suis brisée d'une *affaire électrique* à laquelle il me soumet une heure par jour. Je suis sur les dents. Je n'écris à personne, je n'en ai ni le temps ni la force, j'envoie un bulletin à Mme Fleming, et mes amis envoient chez elle. Pour vous seul je fais cette exception.

Il y a 8 jours que je n'ai ni journaux ni lettres.

Tout cela reste à Lyon, je ne sais pourquoi. Je suis comme dans un autre monde, perdue, oubliée. Mon mari me quitte demain, alors rien ne sera pareil à ma situation et ce sera la plus pénible lutte contre sa destinée qu'il soit possible d'imaginer. Je ne sais rien de vous. Je pense que vos lettres sont aussi à Lyon.

Adieu, écrivez et ne demandez pas de retour d'ici à ce que je trouve un peu de repos. Adieu, je compte sur vous. Mille regrets.

Aux Eaux de Celles par Valence et Lavoulte (Ardèche).

CIII

Ce, mercredi 7 mars 1849.

Je trouvais qu'il y avait bien longtemps que vous ne m'aviez écrit. Je vous en voulais, mais quand on lit vos lettres, quelque tardives qu'elles soient, on est désarmée. Si je ne suis pas venue troubler votre silence, c'est que j'ai été ici malheureuse autant qu'on peut l'être. Ce mystérieux traitement que je suis venue chercher si loin n'a été qu'un mécompte. Tout à coup il m'a fait un mal affreux, la fièvre, les douleurs m'ont prise, le bras, l'épaule,

tout se gonflait et souffrait. Mon médecin bouleversé avouait que ses remèdes avaient été trop forts, ne savait plus où donner de la tête. Au milieu de la nuit j'ai envoyé mon domestique à Lyon chercher mon mari qui m'est arrivé mort d'inquiétude. Enfin on a calmé cette inflammation, mais je reste plus mal que je n'étais. On a discuté s'il fallait que l'on renonçât pour moi à tous ces mystères. Mais le médecin dit qu'il y a un degré inférieur de ce traitement qui, quoique lent, a eu souvent de bonnes chances. Il me demande encore un mois d'essai. On y consent et je vais encore être seule dans ma Thébaïde, car mon mari n'a jamais que deux ou trois jours à me donner. Laissons ce triste sujet. Je pense souvent à Liège, à votre cours, à vos succès. M. de la Tour du Pin a dit à Mme de Goyon que vous étiez parfaitement bien établi, bien portant et très heureux. Comme j'étais au lit et fort mal, ce mot de très heureux a mal sonné à mes oreilles pour un ami comme vous. Mais je vous demande un peu si vous pouviez savoir ce qui se passait dans mon exil. Enfin ce sont de ces bêtises des vraies amitiés qu'il faut pardonner.

Adieu, j'ai un bras en écharpe et j'écris comme

un chat. J'ai chargé ma tante, ma tante par excellence, de vous donner de mes nouvelles. Que les vôtres soient bonnes !

CIV

Mardi, 27 mars 1849.

Ma nièce me charge, Monsieur, de vous donner de ses nouvelles. Elle a quitté Celles et va rester quelque temps à Lyon. Là, elle consultera le chirurgien qui l'a vue à son passage; s'il trouve, comme ma nièce le croit, que le mal a augmenté, elle ne retournera plus à Celles. Si nous avions le bonheur qu'il en fût autrement, elle y retournerait avec plus de confiance et de courage. Toutes ses lettres sont bien découragées, et si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est que je n'avais rien de bon à vous dire. Je vous compte trop parmi ses plus véritables amis, pour ne pas vouloir vous ménager le plus que je peux. Si le chirurgien de Lyon dit quelques bonnes paroles vous les saurez à l'instant même. Je me reprocherais de ne pas vous envoyer au plus vite cette consultation. Son intention n'est pas de revenir à Paris. Sans parler du désir qu'elle a de ne plus quitter M. d'Arbouville,

le choléra l'effraie, et peut-être avec raison, car il augmente. Je pense donc que ce ne sera pas ici que vous viendrez passer vos vacances de Pâques : ce ne serait réellement pas prudent, vous me permettez bien, n'est-ce pas, de vous donner ce conseil ? Vous savez sans doute que Mme de Goyon a un garçon de plus et que toute la famille en est enchantée. Mme de Boigne est toujours assez souffrante...

Adieu, Monsieur, croyez, je vous prie, à mes sentiments les plus sincères.

HOUDETOT-FLEMING.

CV

Lyon, ce vendredi 27 avril.

J'ai été longtemps sans vous écrire parce que je n'avais que de mauvaises nouvelles à vous donner. Récamier indiquait un traitement, accepté par Emery, le traitement irritait le mal, impossible de le suivre. Andral, consulté, blâme entièrement ce traitement. Anarchie complète dans mes médecins de loin et de près. M. *Bonnet* ici n'a aucune initiative. Pendant ce temps l'état de maladie augmentait, l'inquiétude aussi, et enfin je ne passais guère ma journée sans verser des larmes amères. Pendant

ce temps un état nerveux fort pénible s'est déclaré, je me trouvais mal sans cesse d'un autre côté; l'estomac, fatigué des poisons divers que je prends depuis 15 mois, refusait toute nourriture. Je suis devenue faible, et maintenant je suis bien changée. Alors M. Bonnet exige que j'aille à une lieue de Lyon essayer un traitement *hydrothérapique*. Il n'en espère aucune guérison. Ses paroles sont désolantes et me tracent le plus amer avenir. Mais il dit que là la force me sera rendue, ainsi que l'appétit et le sommeil, et que je me fortifierai pour lutter plus longtemps contre un mal inévitable. Dieu le veuille! Le traitement est horrible, des transpirations extrêmes, puis on est jeté dans de l'eau glacée. J'en ai peur. De plus me voyez-vous dans un établissement public, à table d'hôte, moi, malade et seule. Mon pauvre intérieur, tel quel, est encore détruit. Ah! mes beaux jours sont passés! ceux de la résignation sont les seuls qui me restent. Oui, tous mes désirs se borneraient à être longtemps malade, et à pouvoir, quelques heures par jour, être sur mon canapé dans le salon. J'accepterais le reste. Mais cela même je ne l'espère plus! Enfin, enfin, courage! Pendant ce traitement que je commence dans 4 jours je ne pourrai écrire. Mettez-

vous en relation avec ma tante Fleming, qui sait toujours d'une manière ou d'une autre. Merci encore, vous êtes le meilleur des amis. A revoir. Ne hâtez rien pour votre retour. Craignez les partis irrévocables. Mille amitiés dévouées. Travaillez.

CVI

Lyon, ce 10 mai.

Vous m'avez écrit de bonnes, de douces lettres qui me font le plus grand plaisir à lire et qui me donnent du courage dans mes maux. Moi, je ne puis écrire, vous le savez. Mes journées commencent à 4 heures du matin et je n'arrête pas jusqu'au soir. Cela me fait du bien à la santé en général. Je dors, j'ai retrouvé des forces et j'ai bon visage, quant au reste, en si peu de temps on ne saurait juger. Les médecins me donnent de bonnes paroles, je ne m'y fie pas, mais cela fait plaisir à l'oreille. Vous ai-je dit que si *cela me fait du bien* (je veux dire si ce traitement donne quelque espérance) j'irai à Nice pour le continuer dans un pays chaud l'hiver; le plus probable est que Dieu ne me destine pas à guérir et que je reviendrai *at home*.

Pourtant j'ai voulu que vous sachiez cette chance à laquelle M. d'A[rbouville], avec son heureux caractère plein d'espoir, croit tout à fait.

Ah! que vous aviez raison de dire de ne pas regretter l'expédition de Rome, ce sera peut-être un souvenir fâcheux pour la réputation de celui qui commande.

On ne donnait pas à Fritz (1) la moitié des troupes avec lesquelles M. Oudinot s'est fait battre. On traitait cela de *promenade*, d'entrée triomphale, etc., etc. De grâce, ne pressez rien pour votre avenir, réfléchissez bien. Je voudrais pouvoir écrire longuement sur tout cela, mais je ne puis!

Adieu, merci, à revoir.

CVII

Ce mercredi [juillet 1849].

Je serai à Paris à la fin de juillet. J'ai craint plus tard de ne pas être transportable, et Dieu sait comment ce voyage se passera : j'en frémis.

A revoir donc! je vais mal, vous le voyez d'après cette brusque détermination.

(1) C'était le prénom du général d'Arbouville.

CVIII

Lyon, mardi 31 juillet 1847.

Depuis ma dernière lettre nous avons eu encore, Monsieur, de vives inquiétudes, mais, grâce à Dieu, elles sont éloignées, et nous commençons à prendre confiance dans un mieux très sensible qui dure depuis trois jours. On travaille à relever les forces autant que possible, et le médecin espère que nous pourrons nous mettre en route vers le 10, si Dieu nous préserve d'accidents nouveaux. Vous serez aussi à Paris à cette époque et vous savez si elle sera contente de vous revoir; nous parlons de vous et nous vous apprécions comme vous le méritez.

Croyez, Monsieur, à mes biens sincères sentiments.

HOUDETOT-FLEMING.

Ma fille est à Paris, vous aurez des nouvelles par elle, je lui écris tous les jours et elle sera bien charmée de vous voir.

CIX

Bourges, 13 août 1849.

Nous voici presque au terme de notre voyage, Monsieur, il a été très pénible, mais sans accidents. La faiblesse est grande, la fatigue aussi, malgré que nous nous soyons arrêtés tous les jours à 2 h. 1/2. La chaleur a été extrême les deux premiers jours, et aujourd'hui le temps était humide, ce qui lui a fait encore plus de mal. Enfin, nous arriverons demain. Que Dieu soit loué ! J'ai voulu, Monsieur, que vous le sussiez bien vite. Mille sincères sentiments.

HOUDETOT-FLEMING.

FIN DE LA CORRESPONDANCE

APPENDICE

POÉSIES DE SAINTE-BEUVE

POUR

Mme D'ARBOUVILLE

I

Je ne veux plus, je ne chercherai plus, me disait-elle
Je répondais :

Amie, il faut aimer quand le feu couve encore
Et qu'une main fidèle en refait les apprêts ;
Il faut rendre à l'autel ce qui tout bas dévore
Et qu'on regrette après.

Il faut aimer tandis que l'âme endolorie
N'a laissé qu'un éclair au front inaltéré,
Et qu'à de jeunes yeux l'amant soumis s'écrie :
« Par toi je revivrai ! »

Amie, il faut aimer pour qu'à l'heure où tout passe,
A l'âge où toutes fleurs quitteront le chemin,
Dans les landes du soir, en entrant tête basse,
Nous nous serrions la main.

Il faut aimer pour l'heure où les suprêmes transes
Dans un sein qui se brise éteindront les soupirs :
Le dernier nous rendra toutes les espérances
Et tous les souvenirs !

II

CHANSON

Dans des coins bleus parsemés d'or,
(Sans trop le dire)
Il faut qu'on cache âme et trésor
Et doux martyre.

Quand tout déborde en l'univers,
Quand nul n'a honte ;
Quand la rumeur sur tous concerts
Etouffe et monte ;

Quand va l'injure au front d'acier,
Et la huée,
Et la louange au plus grossier
Prostituée ;

Quand le talent trop virginal,
S'il ne renie,
S'il ne baise au pied l'infernal,
N'a qu'avanie ;

Quand c'est le règne du méchant,
Ou du cupide,
Ou du cœur sourd pour qui le chant
N'est qu'un son vide ;

Oh ! s'il se peut, s'il est encor
Lieux où l'on fuie,

Dans des coins bleus parsemés d'or,
Cherchons la vie !

Moi, j'en sais un, bien bleu, bien pur,
Où Beauté siège,
Beauté sans fard, lis dans l'azur,
Candeur de neige ;

Ou Reine, ou Muse, essor de cœur
Et fantaisie !
Valmore y vient, comme une sœur
En poésie.

Là, chaque jour, je veux venir,
O Bien-aimée ;
Dans ton doux règne il faut tenir
L'âme enfermée ;

Soumission, amour sans fin,
Joie ou martyre ;
Pleurs sur les mains, pleurs sur un sein
Qui bas soupire.

III

Quand votre père octogénaire
Apprend que vous viendrez visiter le manoir,
Au front tout blanchi qu'on vénère
De plaisir a rougi, comme d'un jeune espoir.

Ses yeux, où pâlit la lumière,
Ont ressaisi le jour dans un éclat vermeil,
Et d'une larme à sa paupière
L'étincelle allumée a doublé le soleil.

Il vous attend : triomphe et joie !
Des rameaux sous vos pas ! chaque marbre a sa fleur.
Le parvis luit, le toit flamboie,
Et rien ne dit assez la fête de son cœur.

Moi qui suis sans flambeaux de fête,
Moi qui n'ai point de fleurs, qui n'ai point de manoir,
Et qui du seuil jusques au faîte
N'ornerai jamais rien pour vous y recevoir;

Qui n'ai point d'arbres pour leur dire
Ce qu'il faut agiter sous leurs tremblants sommets (1),
Ce qu'il faut taire ou qu'il faut bruire;
Chez qui, même en passant, vous ne viendrez jamais;

Dans mon néant, ô ma Princesse,
Oh ! du moins j'ai mon cœur, la plus haute des tours;
Votre idée y hante sans cesse;
Vous entrez, vous restez, vous y montez toujours.

Là, dans l'étroit et sûr espace,
Vous monterez sans fin par l'infini degré ;
Amie, et si vous êtes lasse,
Plus haut, montant toujours, je vous y porterai.

IV

Plus que narcisse et pâle tubéreuse,
Plus que blanc nénuphar aux troublantes odeurs,
Doux sont à l'âme, après l'absence affreuse,
L'heureux retour de l'haleine amoureuse
De ma Beauté, la plus chaste des fleurs.

(1) Se rappeler le vers de Théocrite dans l'*Oaristys :*
Ἀλλαλαις λαλεοντι τεὸν γαμον αἱ κυπάρισσαι.
(Note de Sainte-Beuve.)

Parfum léger qui dit d'abord : *C'est elle!*
Petit parfum qu'on distingue entre tous,
Qu'à chaque brise on sent venir vers nous,
Qu'on voit sortir de la tige fidèle :
L'air s'en embaume et connaît l'Immortelle.

Mais qui dira l'autre parfum caché,
Parfum mortel et d'amères délices,
Qui fait pâlir nénuphars et narcisses?
Oh ! l'amant seul, à vos genoux penché,
Sait le mystère et garde les supplices :
Au fond de lui, c'est la fleur de désir,
Par vous craintive, et si close au plaisir !

V

Comment chanter quand l'Amie est en pleurs,
En pleurs ardents, en cuisantes douleurs,
Quand l'insomnie,
A son chevet, comme pour l'insulter,
Chaque nuit, dresse une image bannie,
Comment chanter ?

D'un court sommeil quand un odieux rêve
Toujours l'éveille, et debout la soulève :
Pâleur de mort !
Quand, plus étreint que ce vieillard de Troie,
Sous deux serpents son noble cœur se tord,
Comme une proie.

Tenant sa main que je n'ose baiser,
Dans ma tendresse essayant d'apaiser
Son âpre veine,

Quand j'ai senti passer un brusque effroi,
Et ce beau sein ressaisi d'une peine
Qui n'est pas moi,

Comment chanter ? — Mais si la belle aimée
S'est adoucie et par degré calmée,
Si sa pâleur
N'est plus qu'un charme où sourit l'amour même ;
Sans s'irriter, si sa molle douleur
Permet : *Je t'aime !*

Si son regard le plus lent, le plus fin,
Envoie au mien, dans un oubli divin,
L'âme sacrée,
Et si sa lèvre, enflant ses beaux trésors,
Semble mûrir pour l'heure désirée,
On chante alors ;

On chante un peu comme, après une pluie,
L'oiseau mouillé dont l'aile se ressuie
Sous un rayon ;
On chante aussi comme un rayon qui tremble,
Qui craint qu'au ciel le fuyant tourbillon
Ne se rassemble.

Que si l'amie, heureuse d'écouter,
Osait encore après moi répéter
Ce mot : *Je t'aime !*
Si tout son cœur, à la fin découvert,
Tombait au mien dans un aveu suprême
D'un seul concert,

Chant du bonheur ! ô quelle hymne de fête
Pour couronner et bénir la conquête
A deux genoux !

A moins, à moins qu'à ce chant qui s'élance
Ne se mêlât le murmure plus doux,
Ou le silence!

VI

RONDEAU

A UNE BELLE CHASSERESSE

Doux vents d'automne, attiédissez l'amie !
Vaste forêt, ouvre-lui tes rameaux !
Sous les grands bois la douleur endormie,
En y rêvant souvent calma ses maux.
Aux maux plus doux tu fus hospitalière,
Noble forêt ! ici vint La Vallière ;
Ici Diane (1), en ces règnes si beaux ;
Et la charmille éclatait aux flambeaux.
La chasse court, le cerf fuit, le cor sonne :
Pour prolonger ce que l'ombre pardonne,
Vous ménagiez le feuillage aux berceaux,
Doux vents d'automne.

O ma Beauté, n'y soupirez-vous pas?
Pourquoi ce cri vers le désert sauvage ?
Sur son coursier la voilà qui ravage
Rocs et halliers et franchit tous les pas.
Cœur indompté, l'air des bois l'aiguillonne.
L'odeur des pins l'énivre. Ah ! c'est assez ;
Quand la forêt la va faire amazone,
Soufflez sur elle et me l'attiédissez,
Doux vents d'automne.

(1) Diane de Poitiers : il s'agit de Fontainebleau.
(Note de Sainte-Beuve.)

VII

HÉROÏDE

A UNE CHASSERESSE ENCORE

O pereant sylvæ !
TIBULLE, livre IV, élég. III.

Chez Tibulle, autrefois, Sulpicie à Cérinthe
Criait : « Quitte tes bois, reviens, ô Bien-aimé;
« Quelle fureur te tient et quel zèle allumé?
« Gravir des monts, des rocs, et sur leur cime étreinte
« Pousser un sanglier en tes pieux enfermé !
« Imprudente, et sans moi !... ton plaisir fait ma crainte ! »

Et Phèdre, un peu moins haut, disait également
(Oh ! qu'elle eût voulu dire aussi : Farouche *Amant*),
Elle disait : « Cruel, descends aux doux ombrages,
« Aux ombrages d'en bas, faciles, sans outrages
« Pour tes membres légers, tout sanglants des buissons,
« Au sommet de midi, plaisance des gazons,
« Quand la Beauté confuse, à petit bruit venue,
« Entr'ouvre les rameaux, penche une épaule nue,
« Et, mêlée au zéphyr, ose à peine poser,
« A ce beau front qui dort, une haleine, un baiser ! »

Et moi je viens à vous, ô belle Chasseresse,
A vous qui l'oubliez rappeler la tendresse.
Les monts vous ont reprise, et, perdue en vos bois,
Vous ne m'écrivez plus que sauvages exploits,
Torrents franchis, galop lancé dans les ravines,
Vos gazons plus mouvants que les plages marines,
Et dont le vert manteau, dans un seul de ses plis

Noya prince et cortège ensemble ensevelis (1).
Vous errez, vous régnez ; sur ces herbes perfides
L'infini vous attire à des chasses rapides ;
Votre écharpe éperdue, aux endroits du danger,
Prête au coursier son aile et le fait plus léger.
Le passant n'ose croire, et de loin il vous jure
Un beau jeune homme en blanc, à longue chevelure.
Où cela mène-t-il ? et quel sera le prix ?
A la fin de vos jours vous serez Thomyris,
Reine, mais en Scythie, et sans ce qu'on adore
Sur vos steppes là-haut quand l'hiver plane encore,
Quand vous livrez votre âme aux éclatants frimas,
Le printemps est ici, dont je ne jouis pas.
Je soupire, j'invoque un retour un peu tendre :
Viendra-t-il à la fin ? Vous aimiez à m'entendre,
Vous sembliez me le dire, et mieux que de la voix !
Rien ne nous rendra-t-il nos coins bleus d'autrefois ?

Oh ! revenue encore en la chambre amoureuse,
Diane désarmée et plus douce à l'espoir,
Près du balcon fleuri d'où votre tubéreuse
Exhale un chaud soupir à la tiédeur du soir ;
Quand le petit parfum que votre robe envoie,
Reconnu dès le seuil m'aura troublé de joie,
Un jour qu'en me voyant vous aurez repentir ;
Que nous nous serons dit tout ce qu'on peut sentir ;
Que le passé, bien loin avec ses violences,
Ne sera qu'un écho mourant dans nos silences ;
Qu'Hippolyte et Cérinthe, à voix basse nommés,
Serviront de murmure à des noms plus aimés ;
Que, les mots hésitant sur la lèvre ravie,
Plus de langueur aussi rapprochera nos fronts...

(1) Tradition du lieu, dans le Limbourg.
(Note de Sainte-Beuve.)

Oh ! dans ces courts moments que l'orgueil sacrifie,
Sous le divin éclair que nous ressaisirons,
Puisqu'il n'est que d'aimer pour oublier la vie,
Oublions et mourons !

VIII

SONNET

Une soirée encore était presque passée :
Je ne la voyais plus que devant des témoins;
Sous ces yeux étrangers, oh ! si nos yeux du moins
Pouvaient en doux éclairs s'envoyer la pensée !

J'étais loin, je me lève; elle, plus empressée,
Et dans son propre ennui devinant tous mes soins,
D'un trait et sans quitter l'aiguille aux mille points,
Prend la chaise et tout contre à ses pieds l'a placée.

Et quand, l'instant d'après, je cherche où me rasseoir,
Du regard et du doigt où l'aiguille étincelle,
Sa grâce m'a fait signe, et me voilà près d'elle !

Nos regards retrouvés s'oubliaient à se voir; —
Et toujours, cependant, allaient ses doigts de fée,
Piquant dans le satin la rosette étoffée.

IX

A UNE AMAZONE

Dans ces essors fougueux d'un galop insensé
Où va, soir et matin, votre coursier lancé,
Dans ces fuites sans fin sur la pâle bruyère,
Vous vous croyez bien chaste, Amazone si fière !
Pourtant dans les hasards de cet emportement

J'ai, Madame, un rival, vous avez un amant...
— Et qui donc?— Le ZÉPHYRE. — Oh! non ce zéphyr tendre
Fade, et que sans sourire on ne peut plus entendre,
Ce zéphyr des boudoirs, des bosquets de Paphos,
Ce badin langoureux éteint sous des pavots;
Non, mais le grand ZÉPHYRE, à l'aile tiède, immense,
D'Aquilon et d'Eurus le rival en puissance,
Avant que dans Paphos il fût efféminé;
Aux flots d'Egée aussi par les Dieux déchaîné;
Fraîchissant, frissonnant, s'égayant dans l'aurore (1),
O soupirs redoublés battant le lac sonore,
Sous la chaude nuée emplissant tous les airs,
Enflant d'aise et d'amour la cavale aux déserts,
Et qui luttant sur toi dans ta rapide ivresse,
Sur ton front, sur ton sein, sur ton voile en détresse,
T'apporte obscurément délire et volupté,
A toi qui te crois chaste, ô si fière Beauté!

X

A ELLE, QUI ÉTAIT ALLÉE ENTENDRE DES SCÈNES DE L'OPÉRA D'*Orphée*

Tandis que vous alliez ouïr les pleurs d'Orphée
Et que Gluck vous ouvrait son royaume infini,
Moi, j'allais égarant ma douleur étouffée,
Et, par la sombre nuit, j'errais comme un banni.

Sous un croissant moqueur qui sourit avec ruse,
Pareil au chien d'Hécate aboyant longuement,

(1) Horrificans Zephyrus proclivas incitat undas.
CATULLE.
Et Homère, Odyssée, livr. II, vers 121 ; IV, 402 ; V, 295, et en vingt autres endroits.
Ἀκραῆ Ζέφυρον κελάδοντ'ἐπὶ οἴνοπα πόντον.
(Note de Sainte-Beuve.)

J'allais jetant ma plainte à la cité confuse,
Et criant : Je suis seul et ne suis plus amant !

Ces pleurs que vous versiez sur la fable sacrée
Et pour une Ombre vaine épanouie au jour,
Je les ai demandés d'une lèvre altérée
Au nom d'un véritable et d'un vivant amour.

Ce que l'art vous apprend et le chant vous révèle
De ces veuves douleurs d'un cœur inconsolé,
Cet obstiné sanglot d'une plainte immortelle,
Je vous l'ai fait entendre, et n'ai rien éveillé.

En me voyant gémir, votre froide paupière
M'a refermé d'abord ce beau ciel que j'aimais.
Comme aux portes d'Enfer, de vos lèvres de pierre
Vous m'avez opposé pour premier mot : *Jamais !*

Oh ! ne le croyez pas que de tels mots s'oublient,
Ni que l'amitié calme y trouve ses douceurs :
Ils sont âpres et durs les seuls nœuds qui me lient ;
Ils s'useront peut-être, et les Dieux sont vengeurs.

Mais ce n'est point vengeance ici que je réclame ;
Loin de moi de prétendre offenser ni toucher !
J'exhale amèrement la peine de mon âme,
Je l'exhale sans charme, et me plains au rocher.

XI

Osons tout et disons nos sentiments divers :
Nul moment n'est plus doux au cœur mâle et sauvage
Que lorsqu'après des mois d'un trop ingrat servage,
Un matin, par bonheur, il a brisé ses fers.

La flèche le perçait et pénétrait ses chairs,
Et le suivait partout : de bocage en bocage
Il errait. Mais le trait tout d'un coup se dégage :
Il le rejette au loin, tout sanglant dans les airs.

O joie! ô cri d'orgueil! ô liberté rendue!
Espace retrouvé! courses dans l'étendue!
Que les ardents soleils l'inondent maintenant!

Comme un guerrier mûri que l'épreuve rassure,
A mainte cicatrice ajoutant sa blessure,
Il porte haut la tête et triomphe en saignant.

RÉPIT

Otez, ôtez bien loin toute grâce innocente,
Tous regards où le cœur se reprend et s'enchante;
Otez l'objet funeste au guerrier trop meurtri!
Ces rencontres, toujours ma joie et mon alarme,
Ces airs, ces tours de tête, ô Femmes, votre charme;
Doux charme par où j'ai péri!

FIN

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES CITÉS DANS CE LIVRE

—

A

Adélaïde (Mme), 200.
Agoult (Mme d'), 13.
Aigle (Jules de l'), 137, 198.
Aigle (Richard de l'), 166, 170.
Allart (Hortense), 12, 13, 63.
Anacréon, 106.
Andral, 245, 274.
Antoine, 142.
Arago, 239.
Arbouville (le général d'), 12, 67, 109, 112, 223, 227, 228, 243, 244, 247, 260, 273, 276.
Augustin (saint), 195.
Ayen (la duchesse d'), 91.

B

Ballanche, 99, 190.
Barante (le baron Prosper de), 17, 78, 102, 178, 182, 204, 263.
Barante (le baron Claude de), 5.
Barante (Ernestine de), 170, 182.
Barrier (J.-A.), 234.
Bastide (Jules), 239.
Bayard, 239.
Bazancourt (le général de), 16.
Bazancourt (Frédéric-Joseph de), 109.
Bazancourt (Maximilien-Mathieu de), 109.
Bénicourt (Mlle), 265.
Béranger, 240.
Bernard (Samuel), 72.
Boigne (Mme de), 49, 52, 99, 105, 251, 256, 257, 258, 259, 274.
Boissel, 238.
Bonaparte (Louis-Napoléon), 252, 254.
Bonnet, 274, 275.
Bossuet, 148.
Brougham (lord), 75, 150.
Bryas (Charles-Marie), 194.
Buchez, 239.
Buloz, 67, 68, 72, 180.

C

Carlin, 78.
Carné (de), 69, 181.
Castellane (Mme de), 146, 182.
Catulle, 291.
Caumont (de), 138, 210.
Caussidière, 238.
Cavaignac (le général), 238, 252, 254, 255.
Cazalès (l'abbé de), 61, 62, 207.
César, 142.
Chambon, 238.
Changarnier (le général), 254, 264.
Chateaubriand (Vte de), 78, 101, 146, 232, 263.
Chazelles (Mme de), 215.
Chénier (André), 53, 56, 186.
Chevalier (Michel), 153.
Cléopâtre, 142.
Cloquet, 97, 242, 245, 249.
Contades (Mme de), 47, 75, 77, 150, 160.
Coquerel, 239.
Corbon, 239.
Cormenin, 240.
Cousin (Victor), 47, 54, 75, 142, 148, 153, 156, 207.
Crapelet, 178.
Crémieux, 240.

D

David (Félicien), 181.
Delestre, 238.
Diderot, 195.
Dumas (Alexandre), 135, 155.
Dupont de l'Eure, 239.
Duras (la duchesse de), 127.
Duval (Alexandre), 78.

E

Emery, 97, 240, 241, 242, 249.

F

Falloux (de), 124, 237.
Fezensac (le duc de), 185.
Fezensac (Roger de), 110.
Florian, 78.
Foy (Mme), 64, 72, 139, 202, 205, 215, 217, 223, 229, 232, 252, 265.
Foy (Jeanne), 265.
Frénilly (de), 139, 150.

G

Garat, 78.
Garnier-Pagès, 239.
Germain de Montforton (Auguste), 138.
Germain (Mme), 141, 142.
Girardin (Emile de), 252.
Girardin (Mme de), 141, 142.
Giraud (Victor), 233.
Goudelaux, 238.
Goyon (Mme de), 47, 52, 240, 247, 256, 272, 274.
Graffenried-Villars (Mme de), 19, 72, 185, 186, 205, 215, 223, 253.
Gravier (Mme du), 118.
Guinard (le général), 254.

H

Hatzfeld (Mme de), 75, 77, 160.
Haussonville (le comte d'), 91.
Homère, 291.
Horace, 151.

Houdetot (France), 187.
Houdetot (Mme d'), 14.
Houdetot (Elisa), 17.
Houdetot-Fleming (Mme), 36, 46, 47, 115, 117, 138, 183, 186, 233, 259, 263, 270, 274, 276, 277, 278.
Hugo (Victor), 55, 240.
Hugo (Mme), 6, 7, 183.

J

Japy, 238.
Job, 106.

K

Krüdner (Mme de), 22.

L

Labitte (Charles), 21, 66.
Lacaussade, 67.
Lacordaire (le P.), 240.
Lacroix (Octave), 67.
La Briche (Mme de), 71, 78, 79.
La Ferté-Meun (M. et Mme de), 71, 72, 77, 79, 80, 81, 84, 87, 88, 130, 131, 138, 147, 151, 169, 173, 192, 193, 194, 196, 198, 206, 209, 215, 216, 256, 270.
Lamartine, 53, 55, 56, 57, 68, 98, 106, 172, 195, 239.
Lamoricière (général de), 240.
Laprade (Victor de), 111.
Lasteyrie (de), 239.
La Tour du Pin, 235, 272.
Lavaux, 238.
Lebrun, 75, 99, 151, 152.
Lebrun (Mme), 47, 51, 198, 206, 256.
Le Maître, 78.
Leroy, 239.
Letissier (Mme), 47, 51, 198, 206, 256.
Le Verrier, 124.
Lherminier, 264.
Longueville (Mme de), 88.
Louis-Philippe (le roi), 47, 72, 113, 183.
Louis XIV, 47.
Lovenjoul (le Vte Spoelberch de), 55.

M

Machault (Henriette de), 194.
Marie, 239.
Marmier (Xavier), 47, 49, 50, 99, 140, 153, 259.
Marrast (Armand), 239.
Melun (de), 239.
Merimée (Prosper), 47, 75, 99, 156, 167.
Michaut (G.), 72, 119.
Mignet, 75, 156.
Millevoye, 106.
Molé (le comte), 17, 18, 36, 68, 71, 75, 76, 77, 78, 91, 105, 124, 131, 139, 142, 144, 146, 147, 160, 164, 187, 196, 198, 210, 213.
Molé (Mme), 72, 79.
Montpensier (le duc de), 155.
Moreau, 238.
Musset (Alfred de), 53, 57, 72, 202.

N

Nansouty (Mme de), 233.
Narishkine (Mme), 46, 47, 49, 52, 88, 100, 259.
Navarre (Marguerite de), 72.
Neuville (Hyde de), 124, 126.
Nieuwerkerke (de), 164.

Nieuwerkerke (Mme de), 75, 159, 164.
Noailles (la duchesse douairière de), 72, 263.
Normanby (lord), 75, 149, 150, 154.
Normanby (lady), 75, 149, 150.

O

Olivier (Juste), 18, 19, 21, 88.
Ortigny (Mme), 265.
Oudinot (le maréchal), 110, 276.

P

Pagnerre, 239.
Pantasidès, 53.
Pascal (Blaise), 148.
Pascal, 238.
Pasquier (le chancelier), 251.
Petit-Thouars (du), 239.
Pigault-Lebrun, 78.
Piscatori (Mme), 53.
Plaisance (le duc de), 139.
Pons (A.), 6.
Ponsard (François), 57.
Pontmartin (Armand de), 67.
Praslin (Mme de), 215.
Proudhon, 56.

R

Racine, 181.
Raucé, 76, 145, 151, 152.
Raoult, 112.
Ratel, 207.
Ravenel, 35.
Ravizan (la duchesse de), 127, 128, 129, 139, 257.
Ravignan (le P. de), 117.
Récamier (Mme), 99, 185, 191.
Récamier (le dr), 240, 241.
Recurt, 239.
Rémusat (de), 47, 67, 204, 232.
Rousseau (J.-J.), 14.

S

Saint-Amour (Jules de), 57.
Saint-Marc-Girardin, 64.
Saint-Priest (de), 99, 256, 263.
Salvandy (de), 47, 50, 54, 75, 150, 155, 167, 171, 176, 187, 228, 256, 258.
Salvas, 251.
Sand (George), 91.
Saulnier (Mme), 247, 256.
Scribe, 72, 202.
Sénac de Meilhan, 14.
Sénèque, 148, 198.
Sévigné (Mme de), 137.
Shakespeare, 75, 141, 154.
Steibelt, 78.

T

Thayer, 238.
Théocrite, 53, 72, 83, 161, 172, 176, 284.
Thiers, 105, 238, 264.
Tourolles (de), 139.
Trélat, 239, 264.
Troubat (Jules), 6, 12, 15.

V

Valmore (Ondine), 8.
Vatout, 99, 263.
Vaulabelle (de), 248.
Vavin, 239.

Vellu, 239.
Villemain, 54, 63.
Vinet, 184, 185.
Vogüé (Ursule de), 194.
Vogüé (Léonce de), 194.
Vogüé (le marquis de), 194.
Voltaire, 72, 204.

W

Weill (Alexandre), 239.

TABLE DES MATIÈRES

—

LETTRE-DÉDICACE 5

AVANT-PROPOS 11

CHAPITRE PREMIER

LE CLOU D'OR 17

Sophie de Bazancourt. — Ses origines, son éducation, son esprit. — Comment Sainte-Beuve fut présenté à Mme d'Arbouville. — Sainte-Beuve mondain. — Les *Poésies de ma grand'tante*. — Premiers ouvrages en prose de Mme d'Arbouville. — Ce que Sainte-Beuve en écrivait à Juste Olivier. — Un article de Ch. Labitte. — Le *Livre d'amour*. — Dispositions testamentaires de Sainte-Beuve en 1843. — *Le Clou d'or*. — Lettres en réponse de Mme d'Arbouville. — Sa longanimité envers Sainte-Beuve. — Un siège de dix ans. — Amitié modèle. — Comme quoi Sainte-Beuve ne se consola jamais de n'avoir pas possédé son amie.

CHAPITRE II

PLACE VENDÔME 45

Le salon de Mme d'Arbouville. — Ses habitués. — Mme Narishkine. — Le jour et l'heure de Sainte-Beuve. — « En entendant sonner 4 heures ! » — Les billets du matin de Mme d'Arbouville. — Les entretiens de la place Vendôme. — Mme d'Arbouville préférait la littérature à la politique. — Ses poètes favoris. — Première idée de l'École d'Athènes. — Antipathie de Sainte-Beuve pour M. de Salvandy. — Talent poétique de Mme d'Arbouville. — Vers qu'elle a inspirés à Sainte-Beuve. — Leur discussion à propos de Ponsard et d'Alfred de Musset. — Lamartine et Mme d'Arbouville en 1848. — Sainte-Beuve lui lit deux *Méditations* pendant « la revue des lilas au bout des fusils ». — La question religieuse. — Deux lettres inédites de Mme d'Arbouville sur le Vendredi-Saint et *Port-Royal*. — Différence qu'elle faisait entre Saint-Marc

Girardin et Villemain. — Devise du critique étendu et intelligent, selon Sainte-Beuve.— *Le Médecin du village* de Mme d'Arbouville et la *Revue des Deux-Mondes*. — Lettre de Mme d'Arbouville à Sainte-Beuve à propos de cette publication.— La complicité secrète du mari.

CHAPITRE III

EN VILLÉGIATURE..... 71

Les maisons d'été de Mme d'Arbouville. — La Comédie à Maisons-Laffitte. — Mmes Foy et de Villars. — *Le Caprice*, d'Alfred de Musset. — Champlâtreux après la mort de Mme Molé.— Ses hôtes en 1846. — Lord Normanby y déclame du Shakespeare. — Mme d'Arbouville et les études de Sainte-Beuve sur Rancé et M. Molé. — Chateaubriand à Champlâtreux.— Il y écrit l'épisode de Velléda. — Pourquoi Sainte-Beuve préférait le château du Marais. — Séjours qu'il y fit en 1846 et 1847. — Sa petite maison proche le château. — Pour 20 fr. par mois ! — Son régime au Marais. — Un mot de Mme Narishkine sur Sainte-Beuve et Mme d'Arbouville. — Les soirées à Champlâtreux. — Souvenir qu'y laissa Sainte-Beuve.

CHAPITRE IV

LES DERNIÈRES ANNÉES DE Mme D'ARBOUVILLE..... 93

Sainte-Beuve en 1848. — Mme d'Arbouville voulut être consultée quand il quitta la bibliothèque Mazarine. — Départ de Sainte-Beuve pour Liège. — Chagrin qu'en ressentit Mme d'Arbouville.— Ses lettres à ce sujet. — Comment elle jugea les *Mémoires d'outre-tombe* au moment de leur publication. — Progrès du mal qui la rongeait depuis longtemps. — Sainte-Beuve a l'idée de faire un vœu pour obtenir sa guérison. — Lettre de Mme d'Arbouville à ce sujet. — Si Dieu les exaucait ! — Mme d'Arbouville va prendre les eaux de Celles. — Ce qu'était ce village de l'Ardèche. — Elle y devient plus malade. — Son retour à Lyon. — Elle y suit un traitement hydrothérapique. — La guerre civile à Lyon. — Conduite héroïque du général d'Arbouville. — Sainte-Beuve fait le voyage de Liège à Lyon pour voir son amie.— Joie de Mme d'Arbouville en le revoyant. — Le dernier sonnet qu'il fit pour elle. — On la ramène mourante à Paris. — Ses dernières entrevues avec Sainte-Beuve. — Elle refuse de le recevoir au moment de mourir. — Comment Sainte-Beuve a parlé d'elle après sa mort.

LETTRES DE Mme D'ARBOUVILLE A SAINTE-BEUVE.... 121

APPENDICE : POÉSIES DE SAINTE-BEUVE POUR Mme D'ARBOUVILLE..... 281

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le cinq février mil neuf cent dix

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ — PARIS-VIe

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie. Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d' « encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georges Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthélemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Riciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnaïs, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un numéro	1.25	Un numéro	1.50
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.